

L'Exécuteur [206]

– Frère de sang

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



FRÈRES DE SANG

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

FRÈRES DE SANG

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan connaissait le Québec pour y être déjà venu régler quelques comptes mafieux. Mais c'était de l'histoire ancienne, et l'Exécuteur était de retour à la recherche de prédateurs qui, cette fois, parlaient russe.

Tout avait commencé dans l'Arizona. Johnny Bolan Gray, son frère, avait été embauché pour une classique affaire de personne disparue qui s'était transformée en une course-poursuite avec la mafia russe, pendant laquelle sa cliente et lui s'étaient retrouvés en position de gibier. L'Exécuteur, appelé à l'aide par Johnny, avait renversé la situation en passant à l'offensive, mais le combat n'avait fait que quelques dégâts collatéraux : les mafieux russes étaient apparemment alliés – dans quelle mesure, c'était la grande inconnue – à des agents de la C.I.A., pour des motifs complètement obscurs. Le plus étrange, dans cette affaire qui concernait d'abord une jeune femme partie à la recherche de son frère disparu, était peut-être l'attitude de Hal Brognola, le directeur du groupe des Opérations Sensibles et numéro Un du *Justice Department*. Il refusait catégoriquement de s'impliquer – et avec lui les hommes du très secret Black Warriors Ranch –, dans une guerre qui, a priori, était dans la droite ligne de ses préoccupations.

Cette réticence était pour le moins troublante et Mack Bolan appréhendait surtout ce qui pouvait se cacher derrière une telle attitude : un nouvel ennemi totalement inattendu...

Aussi était-il soulagé de se trouver à Montréal et de reprendre le combat loin de Washington.

- C'est la planque de Valerik ? lui demanda Johnny.
- Une parmi d'autres.
- Et tu penses qu'il est là ?
- Je croise les doigts, répondit son frère.

Tolya Valerik était le mafieux russe qu'ils avaient traqué à travers les États-Unis, de Los Angeles à New York, manquant de peu leur proie à plusieurs reprises. Au cours de leur dernier affrontement, l'homme avait réussi à fuir en hélicoptère, laissant ses soldats mener un combat

d'arrière-garde sans espoir(1).

Il avait ensuite fallu deux jours à l'Exécuteur pour trouver la seule personne digne de confiance à ses yeux et qui avait confirmé ses craintes : Valerik avait quitté les États-Unis. Si le vieux Hal avait connu le nom de son informateur, bien placé au centre de la toile informatique du Ranch, il aurait fait une syncope !

Le pire avait été évité : le pourri aurait pu s'envoler pour l'Europe ; ou la Russie. Mais pour des raisons connues de lui seul, Valerik s'était replié sur Montréal, restant près de son terrain d'opération et de ses amis de Langley. De cette façon, il pouvait traverser la frontière quand bon lui semblait.

Les frères Bolan étaient stationnés en face d'un immeuble du boulevard Labelle, à bord de la Mercury Cougar XR7 qu'ils avaient louée, et le Guerrier espérait qu'ils pourraient capturer le Russe vivant. Certaines questions demandaient réponse – pour sa propre tranquillité d'esprit, mais aussi pour des problèmes touchant à la sécurité nationale.

Sauf que, pour cela, ils devaient d'abord trouver Valerik.

Cet immeuble d'habitation était une des trois adresses que son vieux complice Herman « Gadgets » Schwarz, son informateur, lui avait fournies, précisant que Valerik utilisait les trois indifféremment lorsqu'il venait au Québec. Les deux autres étaient un petit appartement sur Mont-Royal et une *party house*, dans Boucherville, de l'autre côté du Saint-Laurent.

Posant les yeux sur la pendulette du tableau de bord, Bolan vit qu'il serait minuit dans une trentaine de minutes. Il était temps de passer à l'action.

— On y va, dit-il.

Ils avaient été contraints de voyager léger et de trouver du matériel dès leur arrivée, auprès d'un contact à Laval, un ancien des Forces Spéciales auquel le sergent Miséricorde avait sauvé la vie jadis, pendant la guerre du Vietnam. Jack Glenn s'était reconverti, une fois revenu à la vie civile, dans le commerce lucratif des armes de collection. Mais, dans son arrière-boutique et seulement pour les amis, il faisait aussi un trafic plus lucratif encore d'armes de guerre. En plus des armes de poing – un Glock 23 calibre .40 pour Johnny et un Beretta 93-R ainsi qu'un Desert Eagle .44 Magnum pour le Guerrier –, le revendeur de Laval leur avait trouvé deux pistolets-mitrailleurs MP-5 SD-3 – le modèle Heckler & Koch avec crosse métallique télescopique et réducteur de son intégré –, plus des chargeurs, un stock de cartouches Parabellum 9mm et une douzaine de grenades à fragmentation M-26.

Avec un peu de chance, pensait Mack Bolan, il ne leur en faudrait pas plus. Il était prêt à se contenter d'une action courte et nette, après les

chaos sanglant de New York et de Los Angeles, et surtout avant le désastre à venir, si jamais ses soupçons sur un lien entre la C.I.A. et la mafia se révélaient exacts.

Ils descendirent de voiture et verrouillèrent les portières. Les deux hommes étaient vêtus avec une élégance décontractée, en accord avec leur destination plutôt huppée, mais leurs trench-coats noirs assortis dissimulaient les armes de poing et les pis-tolets-mitrailleurs. Ils auraient pu passer pour des hommes d'affaires, mais Tolya Valerik, lui, n'aurait aucun mal à reconnaître la mort en marche. Encore fallait-il qu'il soit chez lui.

Le portier, qui regardait un match de base-ball sur une petite télé portative, ne se donna même pas la peine de leur demander où ils allaient, même s'il eut un regard appuyé en direction de la grande pendule du hall d'entrée. Il devait savoir qu'ils n'étaient pas locataires, mais sa fonction en matière de sécurité se limitait sans doute à flanquer à la porte les mendiants et les poivrots, voire à appeler la police s'il avait besoin d'aide. Ils auraient des problèmes s'ils repassaient le hall avec une chaîne stéréo ou une télé sous le bras, ou encore s'ils faisaient du grabuge dans les étages. Mais, dans la mesure du possible, Bolan n'envisageait pas de s'attarder et d'avoir à s'expliquer avec la police.

Jetant un coup d'œil dans les miroirs de l'ascenseur, l'enquêteur privé remarqua :

— Il ne nous manque plus que des lunettes de soleil, et on se croirait dans *Men In Black*.

Quand ils arrivèrent au septième étage, ils sortirent leurs pistolets-mitrailleurs de sous leurs manteaux en même temps qu'ils quittaient la cabine, puis s'engagèrent dans un couloir silencieux pour rejoindre l'appartement 7G.

Il n'y avait pas de gardes devant la porte. Sans chercher à interpréter la chose, ils s'en approchèrent et écoutèrent, l'un à côté de l'autre. Ils entendirent une télévision, des rires.

— Tu veux sonner ? proposa Johnny.

— Je ne préférerais pas.

— D'accord. À trois ?

— À trois.

Quand Johnny arriva à « trois », le Guerrier donna un violent coup de pied dans la porte, au-dessous de la poignée, légèrement sur la droite. Cela aurait dû suffire, normalement, mais la porte était solide, et une onde de douleur lui traversa le talon pour s'épanouir au niveau de la cheville.

— Merde !

Il recula, inspira profondément, et balança un autre coup de pied

dans la porte qui, décidément réfractaire, ne céda pas.

— Merde ! répéta-t-il. Foutu pour la surprise !

Et, pendant qu'il finissait sa phrase, il balança sur le verrou et la poignée une rafale de Parabellum. À bout portant, les balles déchiquetèrent le bois et le métal comme s'il s'y était attaqué avec une tronçonneuse. Il donna un nouveau coup de pied et la porte céda enfin.

Pour l'effet de surprise, c'était effectivement raté. Cinq ou six hommes se trouvaient dans le salon en manches de chemise, cravate défaite, et mataient un film porno sur un écran géant. Il y avait aussi un type dans la cuisine, sur la gauche de Johnny, en train de préparer du pop-corn. Des couloirs partaient du salon, sur la droite comme sur la gauche, plongés dans le silence et l'obscurité.

En observateur entraîné, le Guerrier enregistra ces détails instantanément alors qu'il se concentrait sur la suite des opérations. Aucun de ceux qui le fixaient en cet instant, bouche bée, n'était l'homme que son frère et lui recherchaient ; aussi, d'une rafale, il balaya le canapé le plus proche. Il vit des fragments de crânes et de visages s'envoler alors qu'il effectuait son mouvement de la gauche vers la droite. Mais les flingueurs ne se laissèrent quand même pas tirer comme à la foire. Le temps que Bolan ait eu raison de cette fichue porte, le mafieux qui se trouvait dans la cuisine avait eu le temps de saisir un automatique nickelé, et il réussit à tirer à deux reprises avant que l'Exécuteur ne l'abatte d'une courte rafale en plein torse. Les balles du pourri s'engouffrèrent dans le mur et l'encadrement de la porte, à une dizaine de centimètres au-dessus de la tête de Johnny. Ce dernier grimaça.

Jusqu'à cet instant, l'Exécuteur avait espéré opérer dans un silence relatif. Après tout, la rafale dans la porte avait été grandement étouffée par le silencieux. Mais maintenant que le pistolet calibre .45 du flingueur de la cuisine avait vomi ses deux projectiles, les espoirs d'effectuer une mission discrète et silencieuse étaient définitivement anéantis.

Les deux frères Bolan n'avaient donc plus rien à perdre.

Un flingueur russe apparut devant la télé, un court fusil à pompe en main.

Mack réagit de façon mécanique, sans la moindre hésitation : il pivota vers sa cible et pressa la détente de son MP-5. Il n'eut même pas à viser. L'arme était devenue depuis longtemps comme une extension de lui-même.

Son ennemi effectua une petite danse au rythme des projectiles qui lui perforaient le torse, le faisant tournoyer. Une des balles Parabellum manqua sa cible et l'écran géant de la télévision explosa. Un coup de tonnerre pareil à celui qu'auraient fait entendre cinq cents ampoules éclatant ensemble. Un nuage de fumée enveloppa le flingueur tandis

qu'il s'effondrait.

Cela faisait cinq hommes de moins, et le Guerrier en dénombra encore deux en état de se défendre. L'un était planqué derrière un grand siège au dossier inclinable tandis que l'autre s'était blotti dans l'ombre d'un canapé. Ils étaient tous deux armés de pistolets et tiraient à l'aveugle vers la porte, sans se risquer à jeter un coup d'œil pour améliorer leur tir ou voir s'ils avaient fait mouche.

Penché en avant, l'Exécuteur s'approcha silencieusement du canapé pendant que son frère se déplaçait vers le dernier flingueur, embusqué sur leur gauche. Impossible de savoir s'il y avait quelqu'un d'autre dans l'appartement, ou s'ils perdaient leur temps et risquaient inutilement leur peau...

Mack Bolan atteignait le rempart de sa cible quand une main armée apparut au-dessus du canapé. Le Guerrier se jeta violemment sur le gros siège en tirant à tout-va et bouscula le Russe qui le regarda, coincé par le dossier du meuble qui avait basculé en arrière, son bras armé passé au-dessus du dossier et pissant le sang comme une fontaine.

Le flingueur tenta de sauver sa peau et de ramener son arme vers le danger qui se présentait, mais il était déjà trop tard et sa main était inutilisable. L'Exécuteur lui envoya une ogive brûlante presque à bout portant et du sang jaillit de la bouillie de chair, d'os et d'organes déchiquetés, jusque sur l'imperméable du Guerrier.

Un cri d'agonie jaillit au même moment de l'autre côté de la pièce et, d'un regard, il comprit que son frère avait eu raison de l'autre pourri. Mais ils n'en avaient pas fini pour autant. Avant de vider les lieux, ils devaient inspecter le reste de l'appartement et s'assurer que Tolya Valerik ne se cachait pas dans un placard ou sous un lit.

Quand Johnny se redressa, Mack Bolan lui désigna le couloir de droite tandis que lui-même se dirigeait vers la gauche, laissant derrière lui un salon jonché de cadavres et constellé de sang.

Lavrenti Malenkov était sur le point de jouir quand l'enfer explosa dans le salon, où ses soldats devaient être en train de profiter de ce qu'ils appréciaient le plus, à savoir de la vodka, de la *junk food* et des films pornos sur une télé à grand écran. La petite pute de seize ans qui s'activait entre ses cuisses était une experte, dans son domaine, mais alors que Lavrenti allait la récompenser de ses efforts et de son enthousiasme, les craquements d'une fusillade le firent tomber de l'immense matelas d'eau.

En jurant, le Russe tendit la main vers la table de nuit et ouvrit le tiroir du haut pour récupérer le pistolet-mitrailleur Skorpion caché là. En fait, il y avait un Skorpion dans chacune des deux tables de nuit. Malenkov était paré à toute éventualité, quels que soient l'état et la situation dans lesquels ses ennemis pouvaient le trouver. Quand il eut

un pistolet-mitrailleur dans chaque main, rassuré par leur poids et leur contact familial, il se leva.

Malenkov était nu, et l'idée de se trouver ainsi face à quelqu'un lui déplaisait. Mais la pensée de devoir poser une arme, peut-être même les deux, le temps de passer un vêtement, lui déplaisait tout autant. Il demeura un instant immobile, à écouter ce qui se passait dans le salon. Il savait qu'il n'avait que quelques secondes pour décider de ce qu'il allait faire.

— Lève-toi ! lança-t-il à la pute, dont la tête venait d'apparaître de l'autre côté du matelas d'eau. Lève-toi et va me chercher mon peignoir.

— Quoi ?

Il braqua sur elle les deux R-M. et elle comprit qu'il valait mieux ne pas discuter.

— Où ? demanda-t-elle pourtant.

— Où quoi ?

— Où il est, ton précieux peignoir ?

Lavrenti éprouva l'envie soudaine de la frapper, ou même de la descendre, là, tout de suite, mais alors elle ne lui serait plus d'aucune utilité.

— Dans la penderie, bon sang ! Où veux-tu qu'il soit ?

— Hé, c'est pas chez moi, ici, d'accord ? Comment est-ce que je saurais où...

Il lui lança un coup de pied quand elle passa à sa hauteur, atteignant une de ses jolies fesses avec assez de force pour la déséquilibrer. Elle lui jeta un coup d'œil haineux mais ne dit rien et gagna la penderie, dans laquelle le peignoir de soie noire était suspendu.

— C'est ça ? demanda-t-elle.

— Oui ! Apporte-le-moi, bon sang !

Elle revint avec le peignoir et aida Lavrenti à le passer. Le fait qu'il se refuse à poser les Skorpion compliqua les choses. À deux reprises, les chargeurs incurvés des pistolets-mitrailleurs se coincèrent à l'intérieur des manches. Mais il se sentit mieux quand il eut enfilé le vêtement.

— Attache la ceinture ! ordonna-t-il encore.

— Bien, monsieur ! Tout de suite, monsieur !

À la première tentative, elle ne ferma pas complètement le peignoir, laissant le torse, le ventre et le sexe de Lavrenti exposés. Il jura, et elle arrangea les choses.

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ? demanda-t-elle, ironique.

— Tu retournes au pieu et tu la fermes !

D'un geste éclair de la main droite, il abattit son arme sur le crâne de la fille. Elle laissa échapper un petit cri et s'effondra sur le matelas d'eau.

Les coups de feu, dans le salon, avaient cessé. Mais ce n'était pas forcément bon signe. Malenkov n'entendait aucun signe de vie de ses

hommes. S'ils étaient toujours vivants, et victorieux, ils manifesteraient leur joie, insulteraient leurs ennemis, et ils se précipiteraient vers la chambre de Malenkov pour le faire sortir de là avant l'arrivée de la police.

Le silence était donc de mauvais augure. Si l'ennemi était victorieux, il courait un risque mortel. Ces types allaient-ils prendre le temps de fouiller le reste de l'appartement à la recherche de nouvelles cibles, ou étaient-ils pressés de se tirer, sachant qu'un des riches voisins de Malenkov avait dû déjà alerter la police ?

Dans un cas comme dans l'autre, il était impératif pour Malenkov de se tirer de là. Il y avait de la drogue et des armes à feu dans l'appartement, Dieu sait combien de cadavres, sans compter une prostituée mineure dans les vapes. Et comme si tout cela ne suffisait pas, sa seule présence au Québec le mettait hors-la-loi pour au moins une demi-douzaine de motifs – Malenkov ayant échappé aux formalités assommantes des douanes, de l'immigration, des passeports, visas et autres. Il était dans l'illégalité, au sens le plus fort du terme, et si jamais il tombait entre les mains de l'administration, le moins qu'il pouvait attendre était l'expulsion vers la Russie – où il était très attendu pour diverses charges allant du viol au vol, en passant par quelques meurtres.

Il devait foutre le camp. Ce n'était pas plus compliqué que ça.

Mais d'abord, il devait résoudre un problème : comment ouvrir la porte de la chambre fermée à clé sans se séparer de ses armes ? Malenkov trouva un compromis en posant le Skorpion de sa main gauche sur son avant-bras droit le temps de tourner le verrou et d'entrouvrir la porte. Il passa alors le pied dans l'entrebâillement et poussa le battant, juste ce qu'il fallait pour voir jusqu'au bout du couloir menant dans le salon. Aucun mouvement. Juste l'odeur sinistre de la cordite qui flottait dans l'air.

Malenkov suffoqua et recula dans l'ombre quand il vit soudain apparaître une silhouette dans le couloir. Il n'avait pas eu le temps de distinguer le visage, mais ça n'était pas un de ses hommes. Ses soldats ne se donneraient pas la peine de marcher sur la pointe des pieds, comme s'ils avaient peur de le réveiller, alors qu'ils venaient de vider leurs chargeurs dans le salon.

Le Russe vérifia ses Skorpion, s'assurant que les deux crans de sûreté étaient désengagés. Il avait une petite chance de s'en sortir. En cas d'échec, ce serait la mort. L'étranger qui marchait furtivement vers sa chambre n'était pas un flic. Les flics semblaient prendre un certain plaisir à gueuler, défoncer les portes et renverser les meubles. Le contrôle de soi ne devait pas faire partie de leur formation.

Le temps filait. Malenkov commença un court compte à rebours silencieux, et, quand il arriva à *un*, il franchit la porte avec un cri de

guerre suraigu, tirant sur son ennemi de ses deux P-M.

L'Exécuteur venait d'effectuer une milliseconde plus tôt une roulade vers l'avant, mais sentit un projectile percuter son talon gauche, alors qu'un autre traçait une ligne brûlante sur sa cuisse. Il balança une courte rafale précise pour blesser le pourri et vit le Russe tituber, se prendre une jambe dans son peignoir et tomber en arrière. Les Skorpion crachotèrent encore six ou sept projectiles avant que les percuteurs ne fassent entendre leur clip sonore dans la chambre vide, mais c'était en pure perte : les balles étaient passées nettement au-dessus de la tête de Bolan.

L'Exécuteur se redressa.

— Ça va ? demanda Johnny qui venait d'apparaître sur le seuil du salon.

Bolan pressa la main contre sa cuisse et examina la blessure.

— Juste une égratignure, dit-il. Ce n'est rien.

— Et lui ?

Même si le seul cliché en leur possession était une vieille photo de surveillance, à l'évidence, ce n'était pas Tolya Valerik. Celui-ci avait un gros visage ovale, alors que la face très pâle que Bolan avait devant lui était tout en longueur, avec des pommettes hautes. En d'autres circonstances, on aurait pu dire que le type était séduisant.

— Il peut peut-être nous dire quelque chose, murmura Bolan.

Il s'accroupit à côté du mourant, évitant avec soin de le toucher. Quand les yeux du Russe parvinrent à se fixer sur son visage, il dit :

— Tolya Valerik. Il est toujours à Montréal ?

Pas de réponse.

— On peut appeler une ambulance, ajouta-t-il. Il n'est peut-être pas trop tard.

La grimace du Russe prouva qu'il avait encore assez de tête pour reconnaître un mensonge.

— J-J-J...

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Johnny.

Bolan se rapprocha, tout en surveillant les mains vides du Russe. Il n'avait pas envie de se faire arracher un œil par l'ennemi, dans un dernier sursaut d'énergie.

— Essaye encore, l'encouragea-t-il.

— Il n'y arrivera pas, soupira Johnny. Il est déjà mort.

— Je... je t'emmerde, enfoiré de Yankee !

Cette fois, il était bien mort, le regard vitreux, un vague sourire sur les lèvres.

— Je crois qu'il a dit ce qu'il avait à te dire, remarqua Johnny.

— Je crois aussi.

CHAPITRE II

Tolya Valerik alluma une cigarette avec le bout incandescent de la précédente et aspira profondément la fumée. Il but dans la foulée une gorgée de vodka, espérant que le mélange alcool et nicotine le calmerait. Mais le bourdonnement d'oreilles était toujours là, un bruit qui faisait penser à celui d'un éclairage au néon défectueux. Il avait beau savoir que le bruit n'existait que dans son crâne, il n'en était pas moins exaspéré.

— Ils nous ont suivis, dit-il.

Anatoly Bogdashka, son second, fronça les sourcils.

— Ça reste à prouver, nuança-t-il.

— Lavrenti Malenkov et sept de ses soldats – mes hommes – sont morts ! Après ce qui s'est passé à New York et en Californie, tu crois vraiment qu'il s'agit d'une coïncidence ?

— Ce n'est évidemment pas une coïncidence, reconnut Bogdashka, conscient qu'il s'aventurait sur un terrain glissant. Mais pourquoi veux-tu que ce soit les mêmes hommes ? Nous ignorons qui a tué Lavrenti et les autres...

— Nous ne savons rien du tout, bordel ! Il est là le problème. Nous sommes censés avoir des renseignements, une matière dans laquelle nos soi-disant amis sont experts, et quand on leur demande leur avis sur la question, ils haussent les épaules comme des gosses stupides ! Quelle bande d'abrutis !

— Lavrenti savait qu'il risquait des ennuis avec les Triades, rappela Bogdashka. Tu t'en souviens, non ? L'héroïne connexion de Montréal. Avec ces Chinois...

— Tu oublies que le portier de l'immeuble a vu les tueurs de Lavrenti ! coupa Valerik. C'étaient des Blancs, Anatoly, pas des Chinois.

— Peut-être des tueurs sous contrat...

Rien qu'au ton de sa voix, Valerik se rendit bien compte que Bogdashka ne croyait pas lui-même à son scénario. Il se faisait l'avocat du diable ou, plus simplement, il essayait de soulager son patron du fardeau d'anxiété qui l'accablait.

— Ce sont les mêmes pourris, Anatoly ! insista son boss.
Et voyant que l'autre fronçait les sourcils, il demanda :
— Tu penses que je deviens paranoïaque ?
— Bien sûr que non, Tolya. Il est évident que quelqu'un en veut à mort à notre Famille. Mais je n'arrive pas à comprendre comment ils ont pu savoir que nous étions au Québec.

Valerik se le demandait aussi. Comment ces enfoirés l'avaient-ils pisté de Los Angeles à New York ? Comment avaient-ils réussi à infiltrer et détruire sa retraite secrète de Long Island ?

— On pourrait le découvrir si on savait seulement qui ils sont, remarqua-t-il. Qu'en disent nos bons amis de Langley ?

— « J'y travaille », répondit Bogdashka en imitant la voix de Pruett. Il ne sait rien, mais prétend être sur le point de faire une importante découverte. C'est un truc de flic. Ils font ça tout le temps.

— Mais tu penses qu'il essaye quand même de résoudre ce problème ?

Bogdashka haussa les épaules.

— Il y a tout intérêt, non ? Il a autant à perdre que nous dans l'histoire. À moins que...

D'un geste, Valerik intima le silence à son lieutenant.

— J'ai déjà envisagé l'alternative. S'il travaillait pour l'autre camp, cela ferait déjà plus d'un an qu'on serait en train de croupir en tôle. Et tous ces meurtres ? Non, ça n'a aucun sens.

Bogdashka fit une grimace comique.

— Alors, il est vraiment nul. Il ne mérite pas son salaire d'espion.

— Ou bien il s'est fait doubler.

— Comment ça ? interrogea Bogdashka, visiblement désorienté.

— Laisse tomber, lui intima son patron. Les hommes qui ont tué Lavrenti n'ont fait aucune mention d'un Billy King ?

— Comment savoir ? Ils n'ont rien dit au portier. Et parmi ceux qui ont pu les voir, il n'y a aucun survivant.

Bogdashka marqua une pause avant d'ajouter :

— Tu penses de nouveau à New York ?

— Et en Californie, oui.

Moins de deux semaines plus tôt, le nom de Billy King ne disait strictement rien à Valerik. Une ignorance totale masquant un cauchemar à venir, et qui menaçait à présent de mettre son empire en danger. Sans parler de sa vie elle-même.

Aujourd'hui, le boss mafieux était hanté par le nom d'un truand à la petite semaine, un type qu'il n'avait jamais rencontré, et qui était déjà mort quand il avait eu vent de son existence. D'après ce que le Russe en savait, King avait été embauché par un des agents sous contrat de Noble Pruett, Ted Williams. Il était capable de se charger des basses œuvres avec une certaine compétence et sans gémir. Le choix s'était

révéla malheureux. King était devenu trop entreprenant et avait essayé de voler des hommes plus forts et plus intelligents que lui en croyant qu'il ne se ferait pas prendre. Il s'était fait prendre, bien sûr, et son élimination n'avait été qu'une question de routine.

Son exécution était le genre de détail de nettoyage que les hommes de terrain du boss réglaient seuls, sans lui en rendre compte. Quelle importance si un ancien condamné, avec un casier bien chargé, disparaissait soudain de la circulation ? Bon débarras ! comme disaient les gens du F.B.I.

Sauf que cette disparition avait eu de l'importance pour quelqu'un, la sœur aînée de King, Suzanne, qui avait mené son enquête. Face au désintérêt des autorités de San Diego pour ce qui avait pu arriver à son frère – les flics, soulagés qu'il ait peut-être quitté leur juridiction, n'avaient aucune envie de le voir revenir –, elle avait engagé un détective privé.

Un certain Johnny Gray.

À ce moment-là, neuf jours plus tôt, Valerik avait pour la première fois entendu parler de Billy King.

Même si la sœur et son privé ne l'inquiétaient pas trop, il avait décidé de les éliminer. L'expérience lui avait appris qu'il était préférable de se débarrasser d'ennemis potentiels avant qu'ils en sachent assez ou deviennent menaçants. Là encore, il ne s'agissait que de routine – écraser un moustique pour ne pas se faire piquer.

Mais la sœur et son copain avaient obstinément refusé de mourir. En fait, quand ses troupes les avaient coincés en Arizona, alors qu'ils étaient en route pour cuisiner un des larbins de Pruett, ils avaient tué plusieurs soldats de Valerik et s'étaient tirés, apparemment sans la moindre égratignure. Noble Pruett avait alors envoyé un de ses hommes avec les tueurs de Bogdashka pour réduire au silence la branche pourrie de la C.I.A., mais ils étaient arrivés trop tard. À leur arrivée, Ted Williams était déjà mort. Un suicide, apparemment. Mais Pruett soupçonnait qu'il avait été interrogé avant de mourir – peut-être par Suzanne King et son détective. Quant à savoir comment le lien avait été établi, l'homme de Langley n'en avait pas la moindre idée.

À partir de là, les choses étaient allées de mal en pis. Moins de vingt-quatre heures après le fiasco de Tucson, des flingueurs inconnus avaient commencé de s'en prendre aux entreprises de Valerik, à Los Angeles. À chacune de leurs visites, ils avaient posé des questions concernant Billy King et fait comprendre que leurs attaques se poursuivraient tant qu'ils ne sauraient pas ce qu'était devenu ce connard.

Valerik et Bogdashka avaient fini par quitter Los Angeles, cinq jours auparavant, pour se réfugier à New York. Mais il ne s'était même pas écoulé une journée que les violences avaient repris, dans la Grosse

Pomme cette fois. Et là encore, il avait été question de Billy King, même si celui-ci n'avait jamais dû s'aventurer plus à l'est que l'Arizona. Si ces malades comptaient vraiment trouver cet abruti, ils se dépensaient pour rien. Il n'empêche : ils avaient semé le désordre dans les activités de Valerik à New York – le vaisseau amiral de son empire aux États-Unis –, au point qu'il avait dû se résoudre à quitter le pays après un raid d'une incroyable hardiesse contre sa planque de Long Island.

À présent, il semblait bien que ces enfoirés l'avaient suivi jusqu'au Québec. Et les ennuis avaient repris.

Lavrenti Malenkov était un vieil ami de Valerik, depuis l'époque où ils traînaient ensemble dans les rues de Moscou, à agresser des poivrots et éviter les patrouilles militaires. Ils étaient les meilleurs, à ce petit jeu, appréciant autant le sport que les profits qu'ils en retiraient. Mais personne n'est parfait, et ils n'avaient pas toujours réussi à échapper aux autorités. Adolescents, ils avaient été arrêtés et bastonnés à plusieurs reprises en tant que jeunes « ennemis du peuple » ; par la suite, comme adultes, ils avaient été « rééduqués ». Tout ce qu'ils avaient appris, alors, c'étaient de nouveaux moyens de vaincre le système, jusqu'au moment où le système les avait pris par surprise en s'effondrant. À ce moment-là, ils étaient riches et nantis d'une réputation qui faisait d'eux des hommes craints. La mort soudaine du communisme avait donné à Valerik et ses semblables la possibilité de s'enrichir encore plus ouvertement.

Il avait choisi Malenkov pour assurer la direction des intérêts de la Famille au Québec parce qu'il parlait couramment le français et était absolument impitoyable. Il y avait déjà du monde sur place – les Chinois, très compétitifs ; les Corses, des intrigants de première – qui auraient joyeusement dévoré un homme plus doux que Malenkov. Sauf que Malenkov, lui, ne reculait devant rien dès lors que cela servait la Famille. Ça n'en faisait pas pour autant un fou furieux. Il savait trouver le bon équilibre entre la diplomatie et la force. Il pouvait aussi bien négocier que tuer.

Apparemment, aucune de ces tactiques ne lui avait été utile, la nuit dernière ; même si, d'après les informations qu'avait obtenues le boss, Malenkov avait bien résisté et failli échapper au piège mortel.

Failli échapper. Quelle connerie ! C'était un peu comme « légèrement enceinte » ou « présumé innocent ». La seule chose qui comptait vraiment, c'était le résultat final. Ou bien on parvenait à échapper à un piège, ou bien on n'y arrivait pas. Dans ce dernier cas, on se retrouvait en tôle ou dans un cercueil. Il n'y avait pas d'intermédiaire, pas de prix de consolation pour ceux qui parvenaient presque à prendre le large et s'effondraient devant la ligne d'arrivée...

— Il faut que j'appelle Krestyanov, dit soudain le boss.

Il avait retardé autant que faire se peut le moment, mais ce n'était plus possible. Il valait mieux le faire maintenant – annoncer cette « nouvelle mauvaise nouvelle » –, plutôt que de retarder et d'aggraver la situation. Valerik n'avait aucun moyen de savoir quand ses ennemis frapperaient encore, mais s'il avait appris quelque chose au cours des dix derniers jours, c'était que ces types – quels qu'ils soient – avaient un goût insatiable pour le sang.

Surtout le sien.

* * *

Vassily Krestyanov était un survivant. Au cours de sa vie, il avait traversé de nombreuses tempêtes et surmonté deux grosses tragédies. Un philosophe a écrit que ce qui ne t'a pas tué te rend plus fort. Krestyanov n'aurait pas été surpris d'apprendre que ces propos avaient été empruntés à quelque enfant perdu de la mère Russie.

La première grande tragédie qui avait frappé Krestyanov était survenue en 1982. Il avait déjà trente ans, était capitaine au sein du K.G.B., gardait le nez propre, plus ou moins, et les yeux fixés sur les échelons de la hiérarchie. Ses parents étaient morts, et son unique frère avait sauté sur une mine, en Afghanistan. Situation désolante, aux yeux de Krestyanov, mais pas tragique. La mort des gens, le sentiment de perte... cela faisait partie de la vie. Une tragédie, pour lui, c'était ce qui pouvait dérégler la machine et menacer sa carrière.

Le jour où il avait appris que sa femme baisait avec un journaliste du *New York Times*, il avait vu toute sa vie défiler devant ses yeux. La colère ou la jalousie qu'il avait éventuellement éprouvées n'étaient rien comparées à son inquiétude pour ce qui risquait d'arriver si jamais un des jeunes loups de Dzerzhinsky Square tombait sur l'erreur de Marina ; il le dénoncerait comme le mari d'une espionne, ou l'accuserait même d'être un agent double à la solde de l'ennemi absolu, la C.I.A. Quand on en aurait fini avec lui, après l'avoir torturé sans répit dans la cave de la prison de Lubyanka, il aurait certainement avoué qu'il espionnait bien pour le compte des Américains, et pire encore. À ce moment-là, il aurait même été persuadé que c'était vrai.

Après réflexion, il avait décidé qu'il n'y avait qu'une solution à son problème. Le crime de Marina ne devait être ni toléré ni ignoré. Tuer sa femme et/ou son petit copain ne résoudrait rien, puisque le lien qui les unissait pouvait très bien être découvert de façon posthume, à travers des lettres ou des témoins. L'unique route menant au salut personnel était aussi claire que le cristal, sans être exempte de danger pour lui-même.

Krestyanov avait donc dénoncé Marina et son amant à son colonel. Celui-ci, après être revenu de sa surprise, avait fait passer l'information. Et pour l'arrestation, c'était Krestyanov qui menait le peloton venu chercher Marina dans son petit bureau de secrétaire. Il n'avait pas oublié ce moment, la surprise de sa femme, le sourire fugace qui avait disparu de ses lèvres comme un mirage quand elle avait compris qu'il n'était pas venu l'inviter à déjeuner. Krestyanov avait participé à son interrogatoire à la Lubyanka, il avait retranscrit sa confession de ses propres mains et témoigné contre elle, comme principal témoin de l'accusation, lors du procès. Quand elle avait été envoyée en rééducation à Kirovsk, il avait attendu la suite.

Et il avait été promu six semaines plus tard au grade de major.

Une première tragédie venait d'être évitée.

La seconde était survenue le 29 août 1991, quand le parlement soviétique avait voté la suspension de toutes les activités du parti communiste. L'Union soviétique s'était elle-même désintégrée quatre mois plus tard, le 26 décembre, et le K.G.B. avait disparu avec elle – du moins, sous ce nom. On avait renoncé aux vieilles pratiques, en principe, et, au nom de la démocratie, leur utilisation avait été également peu à peu proscrite dans les faits. Alors que l'économie russe s'effondrait, et que des guerres civiles explosaient dans les républiques satellites, seules les activités criminelles semblaient prospérer.

Il avait alors fallu que Krestyanov fasse un choix et il n'avait pas hésité. Il avait repéré les signaux d'alerte à l'avance et s'était préparé à sauver les meubles. Si sa propre femme n'avait pu compter sur sa loyauté, aucun espoir pour que des gros cons de politiciens aient plus de chance.

À tout prendre – jusque très récemment du moins –, Krestyanov pensait avoir fait le choix le plus avisé en passant dans le privé. Ses relations du K.G.B. lui servaient à la fois pour entrer en relation avec la mafia et pour acquérir ces produits russes qui atteignaient des prix très élevés à l'étranger. En magasin, Krestyanov avait toutes sortes d'articles, qui allaient de simples informations à du matériel militaire très sophistiqué. Financièrement, il s'en sortait très bien.

Et pourtant...

La vérité, c'était qu'il était nostalgique d'une certaine époque.

Krestyanov n'était pas pour autant un sentimental. Il ne pleurait pas du tout sur le paradis communiste perdu ; il regrettait plutôt le sentiment d'ordre qui avait disparu avec l'effondrement de l'U.R.S.S. La guerre froide lui manquait, avec ses ennemis et ses alliés. Et ce qui lui manquait plus que tout, c'était cette redoutable machine étatique, aux muscles et aux mâchoires d'acier, qui avait su comment tenir ses rebelles et sa racaille...

Mais, contrairement à la plupart des hommes qui pleuraient le « bon vieux temps », Krestyanov avait imaginé un moyen de le faire revenir. Il avait trouvé un plan infaillible.

Presque.

Il était en proie au doute, ces jours-ci. Pas à cause de ses propres résultats ou des plannings qu'il avait établis, mais plutôt à cause des alliés qu'il s'était choisis. Les Américains, malgré leur évident enthousiasme, étaient presque inactifs à force de prudence. Noble Pruett, qui était un peu l'homologue de Krestyanov dans l'organigramme de la conspiration, s'était pointé avec une liste interminable de périls domestiques qui l'empêchaient en permanence de prendre un rôle trop actif aux États-Unis. Il s'inquiétait de la C.I.A., de la Maison Blanche, du F.B.I., du fisc, des comités de surveillance du congrès, de la presse, des diverses polices, qu'elles soient locales ou d'État, et de la peur de « se faire prendre avec le froc baissé ».

Au début, Krestyanov avait pensé que Tolya Valerik se révélerait comme le plus solide de ses alliés, plus motivé par une avidité franche que par des concepts illusoire tels que le patriotisme. Valerik et ses soldats étaient du genre à prendre les choses en main, à saisir les problèmes à bras-le-corps pour les résoudre. Peu importait aux yeux de Krestyanov qu'ils aient d'emblée recours à la violence, au lieu de la garder pour la fin – n'était-ce pas ainsi qu'il avait toujours agi, lui-même, par le passé ?

Mais quelque chose s'était détraqué. Krestyanov n'avait pas retenu les détails : il savait seulement qu'une femme et un détective privé, puis de mystérieux ennemis armés, menaient une guerre impitoyable contre son associé, à travers tout le continent nord-américain, menaçant sérieusement la mise en pratique du grand projet de Krestyanov.

Valerik l'avait déçu, sur ce coup. Il aurait dû écraser ses ennemis dès le départ. Laisser ce conflit se prolonger était impardonnable. Si jamais ce con s'en sortait, il faudrait trouver une punition adaptée à cette erreur. Mais leur seul espoir de sauver la situation était précisément la solidarité. Tout bien considéré, il était peut-être préférable que Valerik quitte le pays.

Krestyanov aurait pu intervenir, par la négociation ou des méthodes plus dures, afin qu'on n'en arrive pas là, mais, plus il y pensait, et plus le plan de Valerik lui semblait avoir un certain mérite. C'étaient ses intérêts qui étaient la cible des attaques – en Californie, à New York ou au Québec –, et il y avait donc des chances pour que son départ de la scène suscite un cessez-le-feu unilatéral. Dans le cas contraire, si ses ennemis persistaient, la Famille devrait faire ses valises et partir pour l'Europe. Dans un cas comme dans l'autre, les préparatifs en Russie de leur *konspiratsia continueraient*, sans interférences extérieures.

Son associé pouvait s'occuper de ses problèmes depuis l'Europe, et

dans le même temps fixer les derniers détails du plan sur ce front, déplaçant le matériel et les hommes dont ils auraient besoin pour le mener à bien.

Quant à Pruett, il faudrait qu'il commence à se montrer utile et justifier ce qu'on lui versait, sinon...

Toutes ces pensées s'étaient bousculées dans l'esprit de Krestyanov tandis qu'il était au téléphone avec son allié, quelques instants plus tôt. Il savait déjà ce qui s'était passé à Montréal, et il avait la quasi-certitude que d'autres morts viendraient s'ajouter à celles qu'on déplorait déjà. Son interlocuteur avait paru à la fois étonné et soulagé que Krestyanov approuve son départ sans discuter.

En fait, Krestyanov était impatient que son associé et son entourage prennent un vol transatlantique pour l'Europe. Plus vite ils se retrouveraient là-bas, et mieux ce serait. Il y avait encore beaucoup de travail à accomplir, en Russie comme aux États-Unis.

Il y veillerait personnellement.

En attendant, il aurait une discussion avec Noble Pruett. Il lui rappellerait que le succès exigeait une pleine coopération, que tous les membres de l'équipe se devaient de participer à cent dix pour cent. Krestyanov en exigeait autant au moins de lui-même, et il n'allait pas laisser ses associés se la couler douce pendant qu'il se tapait tout le boulot.

Il fallait que quelqu'un fasse claquer le fouet.

Et Krestyanov avait toujours aimé le contact du fouet dans sa main.

CHAPITRE III

En poste depuis six mois, Barbara Price, une jeune assistante de Hal Brognola au Black Warriors Ranch, venait de boire une gorgée de café quand le téléphone sonna. On était mardi et il était 8 h 15 du matin.

Tous les appels ou presque passaient par un standard ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et chaque téléphone était équipé d'un brouilleur, les lignes étant testées trois fois par semaine.

— Price, dit-elle sans fioriture.

— J'ai Striker en ligne, madame, annonça l'opérateur.

— Passez-le-moi.

Aussitôt, une voix familière traversa la ligne.

— Le café est bon ?

— Suis-je aussi prévisible ?

— Je ne dirais pas ça. J'ai besoin d'informations, Barbara.

Et voilà. Barbara Price redoutait ce moment depuis l'entretien qu'elle avait eu avec le numéro Un du *Justice Department*. Impossible pour elle d'avoir fait une erreur ou de mal interpréter ce que son patron lui avait dit.

« Le strict minimum » : c'étaient les mots de Brognola. Simplement qui et où, sans détails supplémentaires. Et Mike Belasko n'était censé pouvoir compter sur aucun soutien.

— Quel genre d'information ? demanda-t-elle, la voix blanche.

Le silence, à l'autre bout de la ligne, dura à peine le temps d'un battement de cœur, mais il ne lui échappa pas.

— Je ne sais pas si Hal vous a parlé de ce qui m'occupe en ce moment ?

— Pratiquement pas, mentit-elle.

En réalité, il lui en avait beaucoup dit – mais également beaucoup caché, elle l'avait senti.

— La mafia russe, dit-elle simplement.

Une nouvelle hésitation, comme si son interlocuteur soupesait sa réponse, la disséquait.

— Il a donné des noms ?

— Tolya Valerik, indiqua-t-elle en se conformant aux instructions de

son patron. Un assez gros poisson qui agit plus ou moins à plein temps aux États-Unis depuis 1995 ou 1996. J'ai cru comprendre qu'il était question d'une personne disparue, une affaire privée.

— Au début, oui. Maintenant, je ne sais plus trop.

— Où êtes-vous ? demanda l'assistante.

Elle le savait, mais elle posait la question pour voir quelle réponse l'agent Belasko lui ferait.

— À Montréal. Nous avons loupé Valerik.

« Nous » : c'était l'indication que Johnny Gray, un enquêteur privé qu'elle ne connaissait pas, était toujours de la partie.

— Nous avons visité les trois adresses connues de ce monsieur et ça n'a rien donné.

— Et vous aimeriez renouer le lien avec lui ?

— Ça aiderait, oui. Mais s'il y a le moindre problème...

Il laissa sa phrase en suspens.

— En fait, répondit la jeune femme en s'efforçant d'être aussi chaleureuse que possible, vous l'avez manqué de peu. Nous l'avons vu quitter le Québec à 5 h 30, heure locale, en compagnie de deux hommes, à bord d'un vol sans escale pour Amsterdam.

Un long silence s'ensuivit. Barbara Price imagina sans peine que son interlocuteur réfléchissait au choix de cette destination. Pourquoi pas Londres, Paris, Rome ou même Moscou ? Valerik rentrait-il chez lui par un chemin détourné, ou bien cherchait-il un endroit où se cacher ?

— Intéressant, commenta enfin le Guerrier. J'imagine que vous n'avez pas d'indications plus précises sur l'endroit où il va ?

— Désolée, non.

Et c'était absolument vrai. Pour l'instant. Car si jamais le service en apprenait plus, elle aurait un choix douloureux à effectuer.

— Eh bien, merci, dit Bolan. Je reste en contact.

L'assistante de Hal Brognola resta immobile, la tonalité du téléphone tintant à ses oreilles, puis se décida enfin à raccrocher. Elle repoussa sa tasse de café. Elle n'en avait plus envie.

Que se passait-il, à la fin ?

Depuis qu'elle travaillait sous les ordres de Brognola, c'était la première fois que Barbara Price assistait à un conflit entre le nommé Striker et lui. Elle ne comprenait pas pourquoi cette histoire russe les divisait ainsi, la mettant au beau milieu, dans une situation inconfortable. Une chose était certaine : Brognola ne voulait pas que son agent poursuive cette piste russe, mais il n'avait pas expliqué pourquoi. Bien plus : il avait laissé des consignes pour être informé si jamais Belasko, pour une raison ou une autre, entraînait en contact avec quelqu'un au Ranch.

Elle n'aimait pas voir ces deux hommes séparés par un conflit incompréhensible. Vaguement écœurée, elle souleva le combiné et

composa le numéro du bureau de Brognola. Le téléphone sonna trois fois, et, alors qu'elle allait raccrocher, son patron répondit.

— Brognola.

Était-ce une impression, ou semblait-il aussi las, aussi fatigué qu'elle ?

— Barbara, dit la jeune femme en fermant les yeux. Nous venons de recevoir un appel.

— Alors, que se passe-t-il, à Amsterdam ? demanda Suzanne King.

Elle était assise avec Johnny sur le lit de leur chambre d'hôtel. Ils avaient laissé un bon mètre entre eux, pour ne pas trop montrer qu'un lien s'était tissé entre eux, un lien qui allait bien au-delà de ce que nécessitait leur enquête. Le Guerrier avait deviné leur relation et, même si cela le contrariait, il gardait ses remarques pour lui. Son frère était adulte, il savait ce qu'il faisait.

— Ça peut être n'importe quoi, dit le Guerrier répondant à la question de Suzanne. Amsterdam est le grand marché de la prostitution de l'Europe de l'Ouest. Même chose pour la drogue. Les lois y sont assez laxistes. Il est notoire que les Russes font transiter de la contrebande et des prostituées par Amsterdam jusqu'à Londres, Paris, Rome, Berlin et l'Amérique du Nord. Ils sont bien implantés dans le quartier chaud et le trafic des narcotiques. La ville est une version européenne des *open city*, comme Las Vegas et Miami, pour la mafia. Valerik aura des gens, là-bas. Il pense que c'est un bon endroit pour disparaître.

— Mais nous ne le laisserons pas faire, n'est-ce pas ?

La voix de Suzanne était pleine de détermination et d'impatience.

— Je veux dire... nous ne pouvons pas le laisser s'en sortir.

Elle avait dit « nous » deux fois. Johnny l'avait remarqué, mais il demeura impassible, ne fit aucune remarque. Mack Bolan, lui, se prépara à une scène qui pouvait se révéler désagréable.

— Suzanne...

— Je sais que mon frère est mort, d'accord ? Je ne peux pas le prouver, mais je le sais. Je me fais bien comprendre ?

Pas de larmes, malgré la tension dans sa voix. C'était un début.

— Dans ce cas, lui dit Bolan, vous comprenez aussi qu'il n'y a aucune raison pour que vous nous accompagniez à Amsterdam. Vous n'avez jamais rencontré Valerik ni les autres. Vous ne pouvez pas nous aider à les capturer...

— ... ou les tuer, termina Suzanne pour lui. Votre idée, c'est que je n'ai rien à vous apporter. Vous pensez même que je risque de vous ralentir ou de vous gêner.

— Ne le prenez pas mal, mais vous avez absolument raison. Vous n'êtes pas un soldat. Notre travail consiste à tuer, pas à faire des

prisonniers. Et je suis sûr que vous n'avez pas envie de voir ça.

— Faux ! Ces salauds ont tué mon frère – ou ils ont chargé quelqu'un de le faire. Ils ont aussi essayé de me tuer, dans ce motel de l'Arizona. Et vous me dites maintenant que je n'ai pas de raison d'aller retrouver cette pourriture et de...

— C'est une excellente raison, coupa l'Exécuteur. Mais vous n'avez pas les compétences pour vous charger du travail. Laissez faire des professionnels.

— C'est-à-dire vous deux.

Suzanne se tourna vers Johnny, assis à côté d'elle.

— Personne ne dit que tu es incompetente, assura celui-ci. Tu dois simplement admettre qu'il y a une différence entre le fait de se battre parce qu'on est pris au piège et préparer un assaut contre des tueurs cinquante fois plus nombreux.

Elle hocha la tête.

— Absolument. Je ne te demande pas de me donner un pistolet-mitrailleur et de me placer en première ligne, sur le front. Je ne me prends pas pour un G.I.

— Alors, quoi ? interrogea Mack Bolan.

— J'ai juste une question à poser. Pendant que vous serez à Amsterdam, ou Dieu sait où, qui se chargera de ma sécurité ? Car, pour autant que je sache, ces hommes n'ont pas renoncé à me tuer. Et à voir la façon dont ils ont retrouvé notre trace dans l'Arizona, ils ne manquent pas de moyens. Qu'est-ce qui les empêchera de me retrouver, cette fois encore ? Et qui me protégera ?

En d'autres temps, la réponse aurait été évidente. Bolan l'aurait placée sous la protection d'Hal Brognola et du Black Warriors Ranch. Mais, aujourd'hui, ça n'était pas possible et pour plusieurs raisons. D'abord, le Guerrier ne pouvait pas appeler Brognola pour lui demander de l'aide. Il avait déjà contacté Barbara Price, afin d'obtenir des infos sur les agissements et déplacements de son gibier, et il avait eu l'impression de lui arracher les dents. Il n'osait pas trop envisager l'hypothèse qu'elle lui ait donné des infos volontairement erronées.

L'ami Herman, lui, avait été joint sur son téléphone satellitaire perso et avait utilisé les ordinateurs du char de guerre de l'Exécuteur pour trouver les planques canadiennes de leur cible, mais il avait confirmé à son vieux complice que toute la filière dépendant du numéro Un du *Justice Department* était devenue muette.

D'ailleurs, même si Brognola avait été totalement coopératif, le second problème de Bolan n'en aurait pas été éliminé pour autant. On avait toutes les raisons de croire que des agents de la C.I.A. étaient d'une manière ou d'une autre liés à la Famille Valerik. Cela signifiait que toute utilisation des installations gouvernementales était dangereuse, quelle que soit la séparation entre la C.I.A. et le *Justice*

Department. La petite communauté des renseignements américains avait son lot de jalousie, de soupçon, de double jeu et autres joyeusetés. Au temps de Hoover, le F.B.I. et la C.I.A. communiquaient à peine et s'espionnaient mutuellement à la première occasion ; depuis, la situation s'était améliorée, sans que les vieilles habitudes disparaissent vraiment. Certains agents de la *Company* violaient de façon évidente les règles fondamentales en gérant des opérations à l'intérieur du pays, et il était probable qu'ils aient des liens avec le *Justice Department* – par exemple quelqu'un qui pourrait les tuyauter quand une certaine femme serait conduite dans une *safe house*.

Brognola, par exemple ?

Une telle pensée était insupportable au Guerrier. Et pourtant, en cet instant, virtuellement coupé du Black Warriors Ranch comme il l'était, il ne pouvait pas se permettre d'en écarter la possibilité. Depuis le premier jour, Brognola avait essayé de calmer les ardeurs du Guerrier dans cette affaire en faisant valoir, de façon très vague, une possible implication de la C.I.A., pour des questions de sécurité. Mais cela ne menait nulle part.

L'Exécuteur s'aperçut qu'il n'avait toujours pas répondu à la question de Suzanne.

— Ça ne me plaît pas de l'avouer, dit-il enfin, mais, quand on regarde bien les choses, je ne vois pas trop à qui on peut faire confiance.

Si Suzanne ne cacha pas son sentiment de victoire et esquissa un grand sourire, l'aveu de Bolan eut un effet opposé sur son frère. Il se renfroigna. Ce n'était pas tant le fait de voir Suzanne les accompagner qui le contrariait, mais plutôt la confirmation que leur malheureux trio ne pouvait plus compter sur le fidèle des fidèles : Hal Brognola.

CHAPITRE IV

Tolya Valerik se raidit, frémit, avant de se détendre enfin sur le matelas du lit king-size. Un grognement étouffé lui rappela qu'il n'était pas seul, et il desserra ses doigts des tresses auburn de la fille nue accroupie au niveau de son bas-ventre. Elle s'écarta avec un soupir qui pouvait aussi bien exprimer de la satisfaction que du soulagement. Dans un cas comme dans l'autre, Valerik s'en foutait. La pute avait rempli son office. À présent, il en avait fini avec elle.

— Dégage ! lui dit-il.

Elle commença de parler dans un anglais hésitant, mais il claqua des doigts et désigna la porte.

Tolya Valerik détestait se répéter.

Sa visite dans ce bordel l'avait détendu, d'une certaine manière, comme le sexe le faisait toujours – et le fait de savoir qu'il n'avait pas à payer constituait un petit bonus appréciable. En réalité, l'endroit lui appartenait, comme une douzaine d'autres, semblables, au sein du quartier chaud de la ville. Une bonne moitié de l'ensemble des prostituées en activité à Amsterdam étaient des transfuges de l'Europe de l'Est, employées ou vendues comme de la marchandise aux maquereaux locaux par la mafia russe.

Pour ce qui concernait Valerik, le régime en place à Moscou lui convenait parfaitement. Il aimait ses leaders faibles et vénaux, surtout quand ils avaient des secrets qu'ils essayaient désespérément de cacher. Il s'occupait de façon plus directe de ceux qu'il ne pouvait pas corrompre ni faire chanter, mais il était rare qu'il doive en arriver là. La plupart des politiciens russes étaient désireux de s'engraisser, de s'enrichir, et le plus vite possible.

À cet égard, ils n'avaient plus rien à apprendre des Américains.

Valerik avait du mal à comprendre pourquoi Vassily Krestyanov essayait de tout foutre en l'air et tenait tant à revenir à l'époque du communisme, une époque où tout se faisait dans la clandestinité et où la mort vous tombait dessus sans prévenir. La mort ou le goulag ce qui était encore pire. Mais ce n'était pas à lui de poser la question. On le payait grassement pour que tout se passe bien, et, au final, il aurait

assez d'argent pour vivre dans le luxe jusqu'à la fin de ses jours.

Et puis, une fois encore, il avait l'intuition secrète que Krestyanov allait se planter.

Jamais il n'irait lui dire ça en face, évidemment. Il n'avait pas de tendance suicidaire, et n'était pas pressé de se trouver écarté de la combine. Si les choses commençaient à s'effondrer autour de Krestyanov, il serait toujours temps de sauter du train avant qu'il ne déraile.

En se rappelant l'enfer qu'il avait vécu au cours des dix derniers jours, Valerik se demandait si ce moment n'était pas arrivé, justement. Sa loyauté à l'égard de Krestyanov était un mélange particulier de cupidité et de peur, bien connu de ceux qui cheminaient dans un milieu où les récompenses étaient souvent très importantes, et les châtiments en cas d'échec immédiats et souvent fatals.

Non, se disait Valerik, l'heure n'était pas arrivée de sauter du train. Pas encore.

Certes, il avait connu des dommages aux États-Unis et au Canada, mais rien qui ne puisse être arrangé, une fois qu'il aurait éliminé le responsable des attaques. Et si jamais il ne le trouvait pas, il... il qui, au fait ? Bof ! Dans peu de temps, cela n'aurait plus d'importance. Il serait bourré de fric, bien au-delà de ses rêves les plus dingues, et il pourrait laisser ses « frères » se démerder, que ce soit pour couler à pic ou pour surnager un moment.

Autant pour le sens de l'honneur entre truands...

Valerik avait émigré à Amsterdam parce qu'il avait ici une grosse infrastructure, des soldats sur qui il pouvait compter, et des refuges proches où se replier si jamais les affaires se gâtaient. Il y avait la Russie, sa patrie, mais il préférerait la garder comme dernier recours. Et, dans le pire des scénarios, il pouvait rejoindre la Suisse, où la cave voûtée d'une certaine banque lui offrirait la planque la plus sûre.

Dans l'immédiat, il se trouvait parfaitement bien à Amsterdam. Ses mystérieux ennemis étaient à des milliers de kilomètres de là, et Valerik avait son lot de bordels raffinés, de boîtes de cul et des coffee shops spécialisés dans la marijuana, le tout sous la protection d'une police qui avait pour spécialité de fermer un œil et de loucher de l'autre.

Ce n'était pas le pire des endroits pour se mettre au vert, pensa Valerik, même si sa préférence allait plutôt vers un climat tropical, une île où les palmiers se balançaient au rythme des ukulélés, et où les maillots de bain n'étaient pas obligatoires sur des plages de sable aussi blanc et fin que du sucre glace. Une île qui lui appartiendrait, par exemple...

Pourquoi pas ? Il pouvait déjà s'en offrir une petite, maintenant. Alors, quand tout cela serait terminé...

Valerik brida son imagination qui partait au galop et roula du lit pour rejoindre la salle de bains. Faisant couler l'eau de la douche et attendant qu'elle soit brûlante, il étudia son reflet dans le miroir.

Pas si mal, pour un type qui flirtait avec la cinquantaine. Les cicatrices qui marquaient son corps étaient même une source de fierté.

Valerik pénétra dans la douche. C'était un moment où il avait l'esprit vide, se concentrant uniquement sur la chaleur et l'eau savonneuse. Mais lorsqu'il sortit de la cabine, il renoua avec le monde. Un monde dans lequel il avait toujours un travail à accomplir pour Krestyanov, ainsi qu'un ennemi invisible à identifier et à punir pour avoir insulté sa réputation.

Tout ça à la fois.

Avant toute chose, il devait remettre à Krestyanov l'article qu'il lui avait promis – et pour lequel il serait payé plus que joliment, à vrai dire. L'article en question, qui était déjà en sa possession, se trouvait bien à l'abri en Russie ; seul son transport posait un léger problème. La prudence était de mise, dans ce genre d'affaire. Trop d'empressement pouvait se révéler fatal.

Valerik avait assez dispensé la mort, il avait vu assez d'amis couchés par la grande faucheuse pour savoir ce qu'était la mort... et ce qu'elle n'était pas. Il avait suffisamment d'expérience pour savoir que certaines circonstances pouvaient amener un homme à espérer de tout son être le fil d'une lame sur sa gorge ou une balle en pleine tête, plutôt que de rester en vie entre les mains d'un tortionnaire de la mafia.

Il se sécha, sortit nu de la salle de bains, laissant des traces d'humidité sur le sol, et se versa une double ration de vodka.

Quoi qu'il advienne, le mafieux savait que son plus grand plaisir, sur son lit de mort, serait de savoir que durant toute sa vie il avait joué avec les lois et forcé les autres à se soumettre. Cela ne signifiait pas qu'il était imperméable à la peur. Il avait plutôt appris à masquer ses faiblesses, à tirer le meilleur de situations dans lesquelles d'autres auraient choisi de prendre la fuite.

À cet égard, ses relations avec Krestyanov étaient symptomatiques. Ils se détestaient – comme peuvent se détester un politicien véreux et un trafiquant doublé d'un voleur et d'un assassin –, mais ils avaient tous les deux les mains tachées de sang. Ils partageaient une sorte de respect mutuel minimum, pas mécontents de pouvoir utiliser l'autre quand cela les arrangeait.

En ce moment, Tolya Valerik était l'outil, Vassily Krestyanov l'artisan – et Noble Pruett son collaborateur aux États-Unis. Leur association fragile ne durerait pas éternellement, et dès que leurs liens précaires seraient rompus, Valerik serait prêt à se défendre – ou même à partir à l'offensive – s'il le fallait.

Il avait plus d'une fois envisagé de doubler Krestyanov. S'il s'était

abstenu, ce n'était pas par loyauté ou par admiration ; en réalité, il voulait d'abord être payé pour les services rendus. Une fois qu'il aurait touché l'argent qui lui avait été promis, une fois qu'il aurait pris les dispositions adéquates pour se protéger, alors il serait peut-être temps de songer à certaines ripostes.

Il serait avisé, pensa encore Valerik, de bloquer les plans de Krestyanov avant qu'ils atteignent leur phase ultime. Dès l'instant où ils l'avaient approché et invité à rejoindre leur conspiration, il aurait pu d'un simple coup de fil aux autorités de leurs pays respectifs envoyer en prison l'ancien homme du K.G.B., et encore plus facilement ce cher monsieur Pruett. Valerik avait des liens avec les polices américaines et russes – Dieu sait qu'il payait assez cher pour qu'on le laisse agir en toute tranquillité –, et tous ces messieurs seraient ravis d'apprendre ce qu'il avait à leur dire.

S'il l'avait fermé, jusque-là, c'était pour la simple et bonne raison qu'il y avait une fortune à se faire, et qu'il ne pouvait prétendre à son ultime paiement que s'il s'acquittait de sa part du marché. Dès qu'il aurait empoché ce qui lui était dû, ce serait une tout autre histoire.

En attendant, il devait surveiller ses arrières. Les ennemis sans visage qui l'avaient traqué à travers le continent nord-américain n'étaient pas les seuls dont il devait se soucier. S'il était assez malin pour songer à trahir Krestyanov et Pruett, il était à peu près sûr que l'un d'eux – peut-être même les deux – nourrissait le même genre d'idée. Le plus grand danger surviendrait entre le moment où il se serait acquitté de sa mission et celui où il serait payé.

Or, ce moment était tout proche.

Bolan sommeillait quand la voix du commandant de bord du vol de la K.L.M. Montréal/Amsterdam annonça qu'on allait amorcer la descente sur l'aéroport de Schiphol, à une soixantaine de kilomètres au sud-ouest d'Amsterdam. Le Guerrier se passa rapidement la main dans les cheveux, avant d'appuyer sur le bouton pour redresser son siège. Il voyageait en première classe : c'était Valerik qui payait, grâce à l'argent que Bolan avait volé à la mafia russe en Californie et à New York.

Les tarifs de première classe étant ce qu'ils étaient, le siège voisin du sien était vide ; l'Exécuteur avait ainsi pu éviter la conversation que certains passagers se croient obligés d'infliger à des étrangers qu'ils ne reverront jamais. Il y avait tout de même un revers à cette tranquillité : il avait eu tout le temps voulu pour réfléchir à la situation, avant de finalement sombrer dans le sommeil.

Son frère et Suzanne étaient partis sur un autre vol et avaient dû atterrir deux heures plus tôt. Leurs nouveaux papiers, que Bolan avait pu se procurer – sans trop de peine et en passant une fois de plus par son vieux complice Herman qui, quoique fidèle à son patron, Hal

Brognola, avait des affinités électives avec celui qu'il n'appelait que Striker et qu'il connaissait depuis la nuit des temps –, faisaient d'eux un couple marié : James et Helen Blake, d'Ottawa. Une voiture les attendait à l'aéroport, et le Guerrier en avait réservé une autre pour lui, au nom d'Evan Green. Il avait évité tout pseudonyme susceptible d'attirer l'attention de l'ami Hal ou de n'importe qui d'autre au Black Warriors Ranch. Mais il ne se faisait pas beaucoup d'illusions : après sa conversation avec Barbara Price, sa venue à Amsterdam devait être attendue.

Son principal sujet de préoccupation se résumait en trois lettres : C.I.A.

L'Agence – ou du moins certains de ses agents – était d'une manière ou d'une autre liée à Valerik. Bolan en avait eu la démonstration à New York lorsque, à la suite d'un violent affrontement, il avait trouvé le cadavre d'un agent parmi les corps d'une douzaine de mafiosi russes. Si Bolan n'était pas responsable de la mort de l'espion, il en avait vu assez avant le début de la fusillade pour être convaincu que Langley et la Famille Valerik avaient des choses en commun.

Quant à savoir de quoi il s'agissait, et si le lien était profond, mystère...

L'ennui, c'était que les gens de la C.I.A., si ça leur disait et s'ils étaient informés de son arrivée, pouvaient chercher à le piéger à Amsterdam. D'un coup de fil, Brognola pouvait les avertir de la venue du Guerrier, ou au moins les alerter sur sa présence possible dans le coin. Cela risquait de lui poser toutes sortes de problèmes, avant même qu'il ait eu la possibilité de mettre la main sur le matériel dont il aurait besoin.

Il n'avait pas d'état d'âme à l'idée de devoir affronter des ripoux de la C.I.A. partis en chasse contre lui. Toutefois, mener une guerre sur deux fronts et sur un territoire étranger n'avait rien d'évident. S'il ne tenait qu'à lui, Bolan préférerait se concentrer sur l'anéantissement de la Famille Valerik.

Pour l'instant, du moins. Quand il en aurait fini avec les Russes, il irait s'intéresser de près à leurs connections en Virginie. Mais une chose après l'autre.

L'avion perdait de l'altitude, et Bolan entendit le train sortir de son habitacle avec ce bruit caractéristique qui rassure, au moins en partie, les passagers toujours inquiets de devoir subir un atterrissage sur le ventre. Il aperçut les toits de la ville alors que l'appareil virait pour revenir vers Schiphol. Sept minutes plus tard, l'avion s'immobilisait.

À l'aéroport, toutes les opérations étaient regroupées dans un unique terminal – les arrivées au rez-de-chaussée, les départs au-dessus. L'Exécuteur le connaissait bien, pour y être venu de nombreuses fois. Une signalétique aux couleurs bien marquées, avec des panneaux multilingues, permettait aux passagers de se repérer facilement. D'une

manière ou d'une autre, en dépit d'un flot constant de visiteurs étrangers, pour beaucoup attirés par le commerce du sexe légalisé et les lois laxistes en matière de drogue, l'aéroport demeurait un des plus propres et des plus beaux en Europe.

Tandis qu'il pénétrait dans le hall des arrivées, Bolan resta attentif à la présence éventuelle d'un comité d'accueil. Johnny et Suzanne n'étaient pas censés le retrouver là, mais il se pouvait très bien que quelqu'un d'autre l'attende. En théorie, les mesures de sécurité devaient empêcher ses ennemis de porter une arme au-delà d'une certaine limite, mais le temps qu'il passe l'immigration, récupère son sac et repère les pancartes le dirigeant vers les agences de location de voitures, il était très vulnérable.

Mais tout se passa sans heurt. Cherchant du regard des adversaires potentiels, le Guerrier se dirigea enfin vers un comptoir de change. Il donna mille dollars contre l'équivalent en euros. Il n'était toujours pas suivi, pour autant qu'il puisse le savoir, quand il empocha l'argent et prit la direction des divers comptoirs d'agences de location de voitures. Les clés d'une Volkswagen Passat, la GLX, l'attendaient chez Avis. Et, tandis qu'il s'apprêtait à rejoindre les toilettes dans l'idée de récupérer le Snake, petit pistolet astucieux dissimulé dans une Japy de la vieille époque, il commença seulement à chercher Johnny et Suzanne.

Il remarqua un groupe d'hommes d'affaires occidentaux, plutôt bruyants. Alors qu'ils passaient à sa hauteur, il sentit un bras se glisser sous le sien. Son premier réflexe fut de laisser tomber ses bagages et de balancer un coude ou un poing dans le visage de son agresseur, mais il s'accorda une fraction de seconde pour se tourner et avoir un aperçu du visage avant de passer à l'offensive.

Suzanne !

— Oncle Evan ! s'écria-t-elle avec un sourire rayonnant. Quel plaisir de te voir !

Tandis qu'ils s'étreignaient, Bolan lui marmonna à l'oreille :

— Oncle Evan ?

— C'est Johnny qui a trouvé ça, murmura-t-elle avant qu'ils s'écartent l'un de l'autre. Je ne pense pas qu'on nous observe, mais juste au cas où...

Elle se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue, l'effleurant d'un parfum agréablement exotique.

— Où est ton mari ? demanda Bolan, sans se soucier d'élever la voix, mais en continuant de jouer son rôle.

S'ils étaient traqués par des micros paraboliques, ou un matériel du même genre, leurs paroles seraient enregistrées.

— Il nous attend au restaurant, répondit-elle. Il m'a laissée me charger des retrouvailles. Tu sais comment sont les hommes...

Dans ce cas précis, Bolan savait, oui. Son frère devait être en train de

patrouiller dans leur deuxième véhicule, scrutant les abords extérieurs du terminal à l'affût de guetteurs, d'indices d'une possible embuscade... C'était une manière de luxe, même si le Guerrier se rendait bien compte que le piège – au cas où il y en aurait un – pouvait rester invisible jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Tu dois avoir faim, non ?

Bolan imagina Amsterdam, étendue à ses pieds comme un festin, et répondit à la jeune femme :

— Je suis affamé !

C'était râpé pour le Snake. Il ne pouvait ni embarquer la jeune femme dans les toilettes pour hommes ni la faire poireauter devant la porte au risque de se faire repérer.

CHAPITRE V

Non sans ironie, le quartier chaud d'Amsterdam cernait un lieu de culte, la Oude Kerk – littéralement la « Vieille Église » –, oasis de quiétude et de spiritualité au cœur d'un secteur dévolu aux plaisirs de la chair les plus triviaux. Alors qu'ils dépassaient l'église gothique dans la voiture de location de Johnny, une Saab 9000, Bolan enregistrerait les évolutions de la ville depuis son dernier blitz. Mais tout était resté en l'état : sexe triste et trafics misérables.

Il y avait un musée du cannabis, proposant une histoire de la marijuana à travers les âges, et un tas de « smoking coffee houses », où les touristes comme les habitants pouvaient tester des échantillons de la dernière récolte. À travers tout ce quartier appelé par les habitants les *Walletjes* – les petits murs –, des prostituées plus ou moins déshabillées s'exposaient derrière des vitrines éclairées. Des maquereaux étaient plantés devant l'entrée des maisons closes comme des aboyeurs de foire, ajoutant leurs exhortations enthousiastes à l'attrait de la chair exhibée. Entre les bordels, des petits théâtres et des cabarets aux enseignes au néon tapageuses proposaient un choix pléthorique de spectacles pornos.

— On ne voit pas ça tous les jours, murmura Johnny en tendant le cou pour ne rien perdre du spectacle. À côté, Las Vegas ressemble à Disneyworld !

— L'argent est aussi sale dans les deux cas, observa Bolan.

Il y avait toujours eu une école de pensée pour affirmer que légaliser le vice – drogue, prostitution, jeu ou pornographie – débarrasserait la société du Crime Organisé et octroierait au gouvernement une source importante de nouveaux revenus à travers les taxes prélevées sur un business à l'origine illégal, et donc non déclaré. Sauf que, en pratique, cela marchait rarement ainsi. Lorsque le Nevada avait légalisé le jeu, ses gigantesques casinos avaient été construits avec l'argent de *Cosa Nostra* ; on y avait engagé de véritables experts en matière de jeu, qui avaient appris leur boulot dans des maisons de poker à travers tout le pays. Et ils avaient ainsi volé à l'État et en toute impunité, des millions de dollars échappant au fisc. Des années plus tard, quand le New

Jersey avait suivi la voie du Nevada, les mêmes hommes – ou leur fils, leur cousin, leur neveu – avaient ouvert des succursales à Atlantic City, afin de remplacer les boîtes de jeu clandestines qu'ils y géraient depuis déjà longtemps.

Le même principe, ou presque, était à l'ouvrage aux Pays-Bas dans le commerce du sexe. Les maquereaux se remplissaient les poches, laissant les filles et les garçons faire le boulot et prendre tous les risques. Le contrôle gouvernemental avait certes apporté des progrès en termes de santé publique et d'endiguement des maladies sexuellement transmissibles, mais il n'avait pas véritablement amélioré le sort des prostitués – hommes et femmes confondus. Même ici, à Amsterdam, les mafias de tout bord se chargeaient toujours de ce qu'on appelait la traite des Blanches – cette matière première de chair et de sang qu'on se procurait par divers moyens, allant des fausses promesses à l'enlèvement. Une fois le bétail humain « dressé » par la drogue, les viols collectifs et autres méthodes sinistres, une lente descente vers les abysses de l'avilissement commençait pour les forçats du sexe, tandis que l'argent emplissait d'autres poches, d'autres mains. De temps à autre, les médias publiaient quelque interview de prostituée affirmant aimer sa vie de pute, mais rares étaient les reportages qui venaient éclairer la face sombre et cachée de l'affaire.

Ça aurait cassé l'ambiance.

Pourtant, cette nuit, les frères Bolan avaient justement en tête de casser l'ambiance dans le fameux quartier chaud d'Amsterdam. À leur manière.

En échange des dollars américains volés à la mafia russe, Bolan avait obtenu le matériel dont il avait besoin. Il n'y avait pas à aller chercher bien loin. Les mêmes gens faisant toujours les mêmes commerces, il avait passé un coup de fil depuis le Canada à un ancien contact dans la ville. L'arsenal n'était pas énorme, mais la qualité était là. Les deux frères s'étaient ainsi procuré deux pistolets-mitrailleurs Uzi, un fusil d'assaut Galil et des armes de poing – l'habituel Beretta 93-R avec réducteur de son pour Mack, un CZ-75 tchèque pour Johnny, ainsi qu'un HK-4 calibre .380 pour Suzanne, qui lui tiendrait compagnie à l'hôtel. Avec chargeurs et cartouches, plus des grenades à fragmentation russes, le tout leur avait coûté neuf mille dollars.

Un investissement que Bolan entendait bien justifier.

Leur première étape était un bar à haschich au sud de Neumarkt où, selon les listings informatiques du char de guerre interrogés par satellite et les recherches sur les ordinateurs du Black Warriors Ranch effectuées par Herman Schwarz, les drogues plus dures – la cocaïne et l'héroïne, mais aussi le crack et le L.S.D. – étaient disponibles pour une clientèle spécifique. À savoir ceux qui avaient en poche le cash nécessaire, ainsi qu'un mot de passe, tout simple. Pour confirmation de

l'adresse et du code, il avait suffi au Guerrier de refileur cent euros à un petit dealer de rue. Pour le même prix, il avait obtenu en prime plusieurs autres adresses et noms.

La chasse était lancée.

— Ça doit être là, dit Johnny en désignant une espèce de boutique en angle, devant eux, sur la gauche de l'Exécuteur.

L'enseigne était éloquente : « Belladonna. »

— C'est ça.

L'endroit était bondé. La moindre chaise était occupée, autour des tables rondes, et les fumeurs étaient entassés dans les boxes alignés le long du mur opposé. L'atmosphère était saturée de fumée. Bolan se demanda si les employés du coffee shop étaient équipés d'un matériel respiratoire spécial, ou si le fait de planer pendant tout leur service était considéré comme un bonus appréciable. Le Guerrier s'imaginait des serveurs secoués d'un rire permanent tandis qu'ils naviguaient dans le brouillard ambiant avec des commandes embrouillées, apportant de la soupe à quelqu'un qui avait demandé un chocolat, ou des pâtisseries à un autre qui attendait des pâtes.

Il faudrait prendre en considération les effets de la drogue, quand il passerait à l'action ; il devrait tenir compte des réactions imprévisibles des clients et du personnel. Son plan ne prévoyait pas de s'en prendre aux civils. C'était après la direction qu'il en avait ; Il lui fallait trouver quelqu'un qui ait des relations et pouvait faire passer un message au grand patron.

— Je passerai par l'arrière, dit-il.

Ce serait moins risqué pour ceux qui se trouvaient dans l'établissement.

— La ruelle, alors, suggéra son frère.

— Ça me va.

Ce fut limite pour la Saab, qui eut tout juste la place de se glisser dans la petite artère bordée de poubelles. Il y avait aussi deux types, dans l'ombre. Les videurs de la boîte de cul voisine du Belladonna. Les hommes observèrent Bolan tandis qu'il descendait de voiture, et il laissa volontairement sa veste s'ouvrir, révélant ainsi le Uzi passé dans un harnais d'épaule. Les deux gars se détournèrent et filèrent sans un regard en arrière. Il n'y avait aucune raison de croire qu'ils iraient prévenir la police.

— Tu n'as qu'à faire le tour du quartier, suggéra le Guerrier à Johnny.

— D'accord.

Bolan attendit que la Saab s'éloigne, puis alla examiner la porte arrière du club. La poignée tourna sans problème – une première erreur –, et le Guerrier inspira profondément, dans l'air à peu près respirable, avant de pénétrer dans ce paradis de la défonce.

Les deux portes, sur sa droite, portaient des petits panonceaux

éloquents : les toilettes des hommes et des femmes. Sur sa gauche, une porte était équipée d'une fenêtre ronde, pareille au hublot d'un bateau. Bolan risqua un coup d'œil à l'intérieur, vit deux jeunes femmes et un type plus vieux, habillés de blanc, occupés à préparer des brownies et des cookies au haschich.

Bolan les laissa à leur boulot, pour s'intéresser à la quatrième et dernière porte. Il y avait une petite pancarte en plastique, mais il était incapable de comprendre ce qui était écrit dessus – sans doute quelque chose comme « Privé » ou « Réservé au Personnel », décida-t-il. Il colla l'oreille au battant et entendit des voix masculines. Des types parlant en anglais, lui sembla-t-il, mais il n'aurait pas pu le jurer ; les voix étaient trop étouffées, et le vacarme des conversations et de la musique en provenance de la salle proche n'arrangeait rien.

Il testa la poignée, marqua une courte pause, avant d'entrer à la suite du Beretta, prêt à faire feu. Deux des quatre hommes présents dans la pièce étaient debout ; les autres étaient assis. L'un d'eux était installé derrière un bureau en teck sur le plateau duquel s'alignaient une douzaine de sacs en plastique transparent contenant une poudre blanche qui n'était probablement ni du talc ni du sucre glace. À raison d'un kilo par sac, Bolan comprit qu'il avait devant lui une véritable fortune, une fois que la cocaïne aurait été coupée et emballée par doses d'un gramme pour être écoulée sur le marché.

Les deux types debout avaient des coiffures assez branchées, très courtes. Un tatouage faisait tout le tour du crâne de l'un d'eux – un dragon crachant une flamme qui se terminait au-dessus d'un de ses sourcils. L'homme le plus proche de Bolan avait une longue crinière sombre réunie en une queue-de-cheval. Ils semblaient tous les trois plus jeunes que le type installé derrière le bureau, un quinquagénaire aux cheveux gris coiffés comiquement sur la gauche pour essayer de masquer sa calvitie.

— Quelqu'un parle anglais, ici ? demanda Bolan, courtoisement.

— Évidemment, répondit l'homme derrière le bureau. Vous savez, j'ai l'impression que vous êtes sur le point de commettre une grosse erreur...

— Ça ne serait pas la première fois, répliqua le Guerrier calmement. Quelqu'un veut bien m'emballer la coke, ou est-ce que c'est maintenant que vous décidez de jouer les héros ?

À l'évidence, les trois jeunes avaient des armes sous leurs vestes. Dans un même mouvement, ils tentèrent de les récupérer, et celui qui avait les cheveux longs bondit brusquement de son siège.

Un projectile vomi par le Beretta le cueillit alors qu'il s'était à moitié levé et le repoussa sur sa chaise. Ses lèvres s'agitèrent en silence tandis que le sang jaillissait d'un trou bien net à la gorge. Les deux autres tentèrent de tirer parti de la mort de leur copain en prenant Bolan dans

un feu croisé, mais ils étaient trop lents. Avant que le premier tueur ait compris qu'il avait été touché, Bolan se tournait déjà vers sa seconde cible : le tatoué. Une ogive brûlante pénétra par la bouche du dragon, et le type alla s'étaler par terre, pour le compte.

Le gros bonhomme installé derrière le bureau n'avait toujours pas bougé, et Bolan ne s'intéressa pas à lui, mais au troisième flingueur. L'autre avait un SIG-Sauer automatique nickelé en main, et il n'eut le temps de presser à deux reprises la détente qu'après qu'une Parabellum lui eut transpercé le front en l'envoyant valser vers un canapé recouvert de plastique, sur lequel il s'affala à moitié, à la manière d'un poivrot endormi. Ses balles allèrent se perdre dans le mur, derrière le Guerrier, mais firent un bruit d'enfer. Il n'allait pas falloir s'éterniser.

Restait le type du bureau.

— Vous faites ce que je vous ai demandé, maintenant, ou vous voulez un round supplémentaire ?

— J'ai un sac ici, par terre, indiqua le gros pourri.

Sa grammaire était impeccable, et son accent suffisamment indéfinissable pour que Bolan soit incapable de décider s'il était hollandais ou russe.

— Pas de mauvaises surprises, lui conseilla Bolan. C'est votre vie qui est en jeu.

— J'ai bien compris.

Au bout d'une minute, les sachets de plastique avaient disparu dans la sacoche en cuir, qui rappelait celle d'un médecin. Bolan se pencha au-dessus du bureau pour la récupérer, faisant signe à l'homme de se lever en agitant le Beretta. L'autre obéit à contrecœur, les mains le long du corps.

— J'ai un message pour Valerik, dit alors l'Exécuteur.

Les yeux du Russe couvrirent une fraction de seconde trop tard un éclat révélateur – il connaissait ce nom.

— Quand il viendra vous rendre visite à l'hôpital, dites-lui que le contenu de ce sac est un petit acompte, pour Billy King. Compris ?

— Je ne...

La balle explosa la rotule gauche du Russe, et ses paroles de protestation se perdirent dans un cri d'agonie. Ses mains battirent l'air alors qu'il s'écroulait, manquait son fauteuil et disparaissait derrière le bureau.

— Rappelez-vous, dit Bolan à l'espace vide où l'homme se tenait l'instant d'avant. Pour Billy King.

Ça n'ennuyait pas Ilya Krapotkin de travailler la nuit quand on le chargeait d'assurer la garde du centre d'équitation. Il n'avait pas d'affection particulière pour les chevaux, mais, de toute façon, il ne

s'agissait pas d'un centre d'équitation ordinaire. Pas de chevaux à l'intérieur du grand bâtiment principal, mais plutôt des cargaisons qu'on y venait livrer, toujours à la nuit tombée et toujours sous bonne garde.

C'étaient ces cargaisons que Krapotkin appréciait, même s'il n'était pas autorisé à y toucher.

Durant la seconde semaine de chaque mois, le mardi ou le jeudi, des femmes étaient conduites dans l'entrepôt. Il n'y en avait jamais moins d'une douzaine chaque fois, et parfois le double. La nuit précédente – alors que Krapotkin n'était pas de service –, on en avait livré une quinzaine, de la viande fraîche pour le marché d'Amsterdam.

Dans le grand entrepôt, il y avait des compartiments, assez semblables à de véritables stalles, avec des cloisons en contreplaqué scellées au sol de ciment. Chaque box, qui avait la taille d'une petite cellule de prison, laissait assez de place pour un lit de camp et des toilettes portables. Les femmes étant enfermées nues, elles n'avaient pas besoin de penderies pour les vêtements ni de portemanteaux – qui auraient pu d'ailleurs faire office d'armes improvisées. Une grande aire de douche avait été aménagée dans le coin nord-ouest de l'entrepôt, où les femmes étaient autorisées à se laver deux fois par semaine, sous bonne garde. Le reste du temps, depuis le moment de leur arrivée jusqu'à celui où elles étaient droguées et emportées par leurs acheteurs, les prisonnières vivaient dans leurs cellules, nourries deux fois par jour de ragoût ou de soupes, avec des portions suffisamment chiches pour que l'inactivité ne les fasse pas grossir.

Krapotkin était censé ne pas toucher à la marchandise et, la plupart du temps, il se conformait aux ordres. Mais, au cours des douze derniers mois, il s'était trouvé confronté à deux ou trois reprises à une prisonnière plutôt jolie, prête à lui offrir ses faveurs en échange d'un peu de luxe. Une barre chocolatée. De l'aspirine. Un soda. Lors des rares occasions où il avait été incapable de résister, Krapotkin avait toujours judicieusement négocié et obtenu son paiement à l'avance. Et il était prudent : pas question que des dents ou des doigts agiles viennent lui enserrer les bijoux de famille. Il prenait donc toujours ses victimes par-derrière, penchées en avant comme si elles cherchaient à s'attraper les chevilles. D'une main, il leur tenait la hanche ; et de l'autre son Uzi, qui ne le quittait jamais, au cas où.

La plupart du temps, s'il était content, Krapotkin tenait sa promesse.

À moins que la fille le traite avec hauteur, malgré sa situation, et qu'elle ait besoin d'une petite leçon.

Tandis qu'il effectuait ses rondes dans une semi-pénombre, plus de la moitié des plafonniers étant éteints après 22 heures, Krapotkin mit un point d'honneur à aller examiner les nouvelles arrivées. Certaines dormaient, physiquement exténuées après leur long voyage à travers le

continent. Celles qui ne dormaient pas étaient silencieuses et prostrées. Bien qu'encore nouvelles dans la partie, elles en avaient déjà vu assez pour savoir que le moindre geste de défi serait puni sur-le-champ.

Cette dernière cargaison venait d'un endroit situé dans l'ancienne Yougoslavie. Krapotkin ignorait si les filles étaient serbes, croates ou kosovars, mais il avait la quasi-certitude qu'elles ne manqueraient à personne d'important. Les proxénètes apportaient un soin particulier à cette question, éliminant toute possibilité de plainte sérieuse lors de l'étape initiale du processus de sélection. Si les filles asiatiques étaient tout simplement achetées à leur famille, les Européennes et les Américaines exigeaient un peu plus de travail. Les champs de bataille de la Baltique étaient des terrains de chasses très satisfaisants, car les disparitions y passaient quasiment inaperçues et restaient inexplicables. La mafia russe avait passé des contrats avec certains des généraux en charge de « l'épuration ethnique », afin qu'ils leur procurent les plus beaux spécimens féminins avant qu'elles ne soient réparties dans les camps de travail ou abattues et ensevelies dans des tombes anonymes.

Pour ce qui concernait les Américaines, les plus délicates, il y avait plusieurs modes opératoires. Actuellement, le F.B.I. cherchait un supposé serial killer en Californie du Sud, suspecté de la mort ou de l'enlèvement d'une trentaine de femmes. Seules deux victimes avaient été retrouvées, mortes depuis longtemps, et les profilers fédéraux auraient été bien surpris de découvrir que leur tueur était mort lui aussi, depuis longtemps, abattu d'une balle dans la tête et enterré dans le désert, près de Mojave City. Sa légende lui avait survécu, soigneusement entretenue par les chasseurs qui enlevaient de jolies auto-stoppeuses pour les revendre ensuite.

Le rêve secret de Krapotkin était qu'on lui propose un jour de participer à la chasse. Il serait assez bon dans cet exercice, il le savait, mais ce n'était pas le genre de sujet à aborder dans une conversation. Pas avec son patron, du moins.

Comment tournerait-il la chose ? « Euh... Vassily, je me demandais si je pouvais solliciter auprès de... »

Un cri coupa net le fil de sa rêverie. Une voix féminine. Mais il ne comprenait rien à ce qu'elle racontait. Une espèce de baragouin baltique, sans doute.

— Par ici !

C'était de l'anglais, cette fois, et il ne s'agissait pas de la même voix. En fait, à moins que Krapotkin se plante complètement, cela venait carrément de l'autre côté de cette porcherie.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Ces cris étaient une première, surtout en pleine nuit. La dernière fois qu'il avait entendu une des femmes hausser le ton de cette façon – la

seule fois, en fait –, elle souffrait d'une crise d'appendicite. Elle aurait eu normalement besoin d'une intervention chirurgicale mais, en l'absence d'un médecin sûr, elle avait été étranglée avec un garrot. On avait ensuite balancé son corps à la mer, lesté de deux gros blocs de béton.

— Au secours !

Encore une voix, d'une autre partie de l'écurie. Cette fois, Krapotkin dégagea le cran de sûreté de l'Uzi et récupéra sous sa veste le petit émetteur-récepteur clippé à sa ceinture. Il y avait deux autres gardes – un dans le bureau, devant, et l'autre sur le toit, d'où il pouvait surveiller l'intérieur de l'entrepôt par une des nombreuses lucarnes –, et Krapotkin voulait qu'ils viennent le soutenir.

Mais aucun ne répondit à ses appels.

Krapotkin sentit un frisson glacé le parcourir. Il faisait pourtant chaud dans le grand bâtiment. Après avoir tenté une fois encore de joindre les deux autres gardes, il raccrocha l'émetteur-récepteur à sa ceinture, puis commença d'avancer vers le point d'où lui semblait provenir le dernier cri, même s'il était assez difficile d'être sûr. Le grand bâtiment avait été insonorisé, de manière à ce qu'aucun son ne s'en échappe, mais l'intérieur était comme une immense chambre de résonance, avec un toit qui culminait à plus de six mètres au-dessus de la tête de Krapotkin. Si toutes les prisonnières commençaient à gueuler ensemble, ce serait le chaos.

— Je vous en prie, à l'aide !

Une quatrième voix, et provenant d'une autre direction. Elle résonnait encore quand une cinquième, puis une sixième voix s'élevèrent. La dernière était distinctement asiatique, et Krapotkin fonça vers elle, vers les stalles qui se trouvaient dans le coin sud-ouest de l'entrepôt, où cinq spécimens coréens étaient retenus.

Il n'y arriva jamais.

À mi-chemin, alors qu'il courait entre deux rangées de stalles, Krapotkin entendit un bruit étouffé derrière lui, des semelles sur le béton. Il tournoya, s'attendant à voir les deux autres gardes.

Au lieu de quoi, il découvrit un grand homme vêtu de noir de la tête aux pieds, qui lui braquait le canon d'un pistolet en plein visage.

Krapotkin n'était pas un tireur d'élite, mais l'Uzi était pour lui comme un ami de confiance, et il n'avait jamais manqué une cible d'aussi près. Il leva le pistolet-mitrailleur pour faire feu, le doigt déjà enroulé autour de la détente... et la chose suivante dont il eut conscience, ce fut d'être allongé sur le dos, les yeux fixés sur les lucarnes du toit, avec l'impression qu'un poids énorme, au niveau du torse, lui interdisait le moindre mouvement.

L'homme en noir se pencha sur lui, fouilla dans ses poches et récupéra le trousseau de clés. Derrière lui, il y avait maintenant un

autre flingueur, également en noir, qui s'empara des clés.

— On n'a pas beaucoup de temps, dit le premier. Laisse les premières libérer les suivantes.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, l'inconnu s'adressa à Krapotkin.

— Tu parles anglais ?

Le Russe essaya de hocher la tête, mais il n'était pas sûr du résultat. Sa tête était de plus en plus lourde. Il avait l'impression que son crâne ne cessait d'enfler et qu'il allait éclater d'une seconde à l'autre.

— Tu es salement blessé, lui dit le flingueur. Je vais appeler la police et les secours, mais je ne sais pas s'ils arriveront à temps pour toi. Tes copains, eux, y sont passés. Si jamais tu survis, j'ai un message pour ton patron. Tu comprends ?

Cette fois, plutôt que de hocher la tête, Krapotkin cligna des yeux.

— D'accord, fit l'autre, comme si Krapotkin avait parlé. Si tu le vois, si tu arrives à parler, tu lui diras qu'on a fait ça pour Billy King. Tu as compris ? Billy King.

Krapotkin cligna de nouveau des yeux pour indiquer qu'il comprenait, même si le nom ne lui disait rien. Moins que rien. Mais l'Américain parut satisfait, car il se redressa et s'éloigna, disparaissant de son champ de vision.

Le Russe eut conscience de femmes nues qui passaient à sa hauteur. Sauf que, pour une fois, leur proximité ne lui procura aucune excitation. Et quand plusieurs marquèrent une pause pour l'insulter ou lui cracher dessus, il n'éprouva aucune colère. Il était tout simplement insensible.

Krapotkin s'accrocha, le regard fixé sur les lucarnes, au-dessus de lui, attendant l'ululement des sirènes qui était son dernier espoir.

« Billy King », songea-t-il. Et il se demanda si ce nom aurait dû lui dire quelque chose.

Une des adresses fournies par Herman Schwarz était le lieu de prédilection des mafiosi russes à Amsterdam, un club situé dans le quartier du Jordaan, en face d'un des nombreux canaux d'Amsterdam, à un pâté de maisons au nord-ouest du siège général de Greenpeace. Ce voisinage avait un parfum d'ironie un rien morbide – des militants écologistes résidant si près de l'endroit où des mafieux se rencontraient pour parler de tous leurs trafics, en matière de drogue, de prostitution ou d'armes.

Au côté de Johnny, qui conduisait la Saab 9000, le Guerrier essayait de se concentrer sur leur destination, mais il avait encore du mal à évacuer le tableau que lui avait offert l'entrepôt, avec ses cellules et ses esclaves humains. En dépit de tout ce qu'il avait vécu, il n'était toujours pas immunisé contre le spectacle du malheur. La pensée de ce que ces femmes avaient dû endurer, et de ce qu'on leur réservait si elles étaient

reprises, lui tournait l'estomac. Mais cette pensée entretenait aussi un feu en lui, durcissant son cœur pour le moment où il serait confronté à ses ennemis.

— Tu penses qu'il le fera ? demanda Johnny.

— Qui ça ?

— Le Russe, dans l'entrepôt.

Mack Bolan haussa les épaules.

— Son patron aura le message, d'une manière ou d'une autre.

Johnny attendit une bonne minute avant de demander :

— Quel est le programme, quand on en aura fini avec Valerik ?

— On remontera jusqu'à celui pour qui il travaille, répondit l'Exécuteur, sobrement. On rentrera au pays et on l'éliminera.

— Ça ne s'arrête jamais.

Ce n'était pas une question, mais Bolan estima que son frère méritait une réponse.

— Non, ça ne s'arrête jamais.

— Je ne sais pas comment tu fais pour continuer.

— Une vie saine et une règle d'or.

— Une règle d'or ?

— Agir contre les autres avant qu'ils puissent agir contre toi.

— Ça me paraît un peu léger, non ?

— Pour moi, ça fait l'affaire.

Le club de rencontres russe s'appelait le Dzerzhinsky Square, allusion à l'adresse moscovite qu'avait longtemps occupée le K.G.B. à Moscou. Sans doute cela amusait-il Valerik et ses semblables de tuer le temps dans un endroit évoquant une Agence qui, à une certaine époque, avait œuvré pour leur destruction. Mais, d'un autre côté, si l'on avait à l'esprit l'omniprésente corruption de la société soviétique, les marchés que passaient souvent les chasseurs et leurs gibiers, Bolan savait qu'il pouvait y avoir une autre interprétation au choix de ce nom.

Sauf que, dans l'immédiat, il s'en foutait.

Ils auraient pu tout aussi bien baptiser leur club Fort Knox, que cela ne les aurait pas sauvés.

— On dirait que c'est ici, annonça Johnny.

Bolan vérifia l'adresse. Un large canal bordé d'arbres longeait la rue à double sens du côté du Guerrier. Il vit deux couples se promener sur des pédalos, rigolant comme des gosses quand un water-taxi les dépassa et les laissa danser dans les remous de son sillage.

Des touristes, pensa-t-il, avant de se demander ce que ce serait de voyager sans autre préoccupation que l'amusement et la détente. Il se rappela les vacances de son enfance, passées pour la plupart à la maison ; ensuite, dès qu'il avait été en âge de le faire, il avait travaillé pendant les longs congés scolaires d'été. Sa première véritable expérience du voyage, il l'avait connue comme soldat des Forces

Spéciales au Vietnam. Et si, depuis des années, la guerre de l'ancien sergent Miséricorde lui avait fait faire le tour du monde, il n'avait pas d'album de photos ni de film. Ses souvenirs de voyages n'étaient pas faits de galeries, de musées ou de jardins publics, mais plutôt de sites d'embuscades, de champs de bataille et de ruines en feu.

— Quel est le plan ? demanda Johnny en venant rompre le cheminement de la rêverie morbide du Guerrier.

Les immeubles, quoique de tailles et de natures variées, étaient collés les uns aux autres, sans aucun espace. Aucun bâtiment n'excédait les six ou sept étages, tandis que certains n'en avaient qu'un ou deux, ce qui donnait à la rue une apparence irrégulière.

Pas de bois visible sur les façades, rien que de la brique et de la pierre. Le Dzerzhinsky Square était une bâtisse de deux étages, trapue, flanquée de deux voisins plus hauts qui interdisaient la possibilité d'un accès par les toits.

— Essayons l'arrière, dit Bolan. Si je peux passer par-là, tu te chargeras de l'avant, pour t'assurer que personne ne sort.

Johnny hocha la tête et prit la première rue, sur la gauche, puis vira de nouveau sur la gauche, pour s'engager dans une rue parallèle.

— Nous y voilà, annonça-t-il.

En effet, le petit bâtiment avec ses murs en brique rouge était impossible à manquer.

— Tu veux que j'attende, le temps de voir si tu peux entrer ?

— J'y arriverai, d'une manière ou d'une autre, répondit Bolan.

— Alors, je te couvre à l'avant. Fais gaffe à toi.

— Toi aussi.

La porte arrière du club était fermée à clé, bien entendu. Bolan s'y attendait. Si Amsterdam n'était pas épargnée par les voleurs, le voisinage classe et la réputation mafieuse du Dzerzhinsky Square se combinaient pour faire de la rue une des plus sûres de la ville. La serrure de la porte était basique, et le petit module électronique, bidouillage magique de l'ami Gadgets, fit son office sans le moindre bruit. Il avait l'avantage de la surprise.

Du moins, le pensait-il.

L'opération n'avait pas duré plus de dix secondes, et il rempochait son petit bijou, prêt à tourner la poignée, quand quelqu'un le fit pour lui. Bolan se trouva alors confronté à un gros balèze, qui devait bien faire quinze centimètres de plus que lui et dans les cent vingt kilos.

La raillerie de défi qu'il lança à Bolan était en russe. Le Guerrier y répondit par une violente détente du bras. La paume de sa main entra en contact avec le nez de son adversaire et l'écrasa sur la gauche. Le Russe tituba vers l'arrière en grommelant, laissant le temps à Bolan d'essuyer sa main pleine de sang sur le torse du pourri, et de sortir l'Uzi de sous son trench-coat.

Plutôt que de tirer, il fit décrire au canon de l'arme un arc montant, qui se termina au niveau de l'entrejambe du gorille avec une force dévastatrice. Le type laissa échapper une espèce de sifflement et se plia en deux. Un autre coup, cette fois en pleine tempe, et il s'écroula lourdement, inconscient, sans doute en route pour un coma prolongé.

L'Exécuteur ferma la porte derrière lui, enjamba le gorille, et prit la direction des voix étouffées qui lui parvenaient. Il découvrit une porte avec une petite fenêtre ronde à la vitre couverte de condensation. Un hammam. Plus loin, en suivant le couloir sur quelques mètres, il pouvait entendre d'autres voix, le tintement d'un glaçon dans un verre, des cartes qu'on battait.

Il était temps de jouer.

La porte émit un bruit de succion quand Bolan entra dans le hammam. Le Guerrier devina que les vestiaires et les douches devaient être de l'autre côté du couloir. À travers la vapeur, il distingua tout juste les hommes drapés de serviettes, étalés sur des bancs de bois disposés le long de trois des quatre murs.

Quelqu'un l'interpella en russe, et il leva son Uzi pour répondre, arrosant la pièce de la gauche vers la droite, dans un tonnerre assourdissant amplifié par le confinement du lieu. La puanteur de la cordite se mêla désagréablement à la vapeur. Les oreilles du Guerrier tintaient quand il sortit à reculons dans le couloir.

Un grand silence était tombé sur la salle de jeux, un peu plus loin, auquel succédèrent des raclements de chaises et le piétinement des soldats cherchant leurs armes. Bolan jeta un rapide coup d'œil derrière lui, le temps de s'assurer que le gros balèze était toujours hors circuit, puis il s'avança à la rencontre de l'ennemi.

D'un coup d'œil, il constata que les troupes étaient exclusivement masculines, sans femmes pour les distraire du jeu et de la vodka, sans civils pour se mettre dans la ligne de feu de l'Exécuteur. À vue de nez, il dénombra une douzaine de têtes, mais la précision n'était plus de rigueur quand la pièce explosa dans le chaos.

Sur sa gauche, derrière le bar, un type aussi baraqué que le premier assaillant de Bolan l'insulta en russe en même temps qu'il cherchait une arme sous le comptoir. Une courte rafale au niveau du torse élimina la menace qu'il représentait. Il se tut à jamais, alors que le sang de ses poumons déchiquetés jaillissait de sa bouche et qu'il disparaissait derrière le meuble d'acajou.

Sans cesser de tirer, Bolan vit un autre Russe s'effondrer, puis un autre. Certains avaient pu récupérer leur arme, à présent, et des projectiles martelèrent le bar et le mur, derrière lui. Le Guerrier repéra un flingueur derrière une table de jeu carrée renversée et traça une ligne de balles sur le plateau. Il entendit un cri et vit les jambes du type s'agiter violemment.

L'Exécuteur profita d'une courte accalmie pour éjecter le chargeur presque vide de l'Uzi et le remplacer. Passant la main gauche sous sa veste, il déclippa une grenade, la dégoupilla et balança le projectile dans la pièce. Un de ses adversaires parut reconnaître l'objet qui volait vers lui, mais, alors qu'il quittait son abri, une courte rafale mit un terme à ses velléités.

Quand la grenade explosa, Bolan eut le temps d'entrevoir deux corps tournoyer dans l'air. Avant qu'ils aient retouché le sol, d'autres avaient décidé de tenter leur chance et de se ruer vers la sortie. Il les traqua avec l'Uzi pour les encourager à poursuivre le mouvement. L'instant d'après, il réprima un sourire en entendant le staccato de l'arme de Johnny. Sur les cinq ou six hommes qui avaient réussi à prendre la fuite, un seul se montra de nouveau dans la salle de jeux, sa chemise blanche souillée de sang au niveau de l'épaule. Bolan l'abattit sur place.

Un silence oppressant régnait maintenant sur la pièce tandis que Bolan faisait prudemment le tour des morts et des mourants. Il ne pouvait compter sur aucun des blessés pour survivre et laisser un message à Valerik, mais cela n'avait plus vraiment d'importance. Si le Russe n'avait toujours pas compris dans quelle situation fâcheuse il se trouvait, il ne le saisisrait jamais.

Et il était temps de partir.

Bolan avait déjà quitté les lieux et suivait la ruelle jusqu'au carrefour, quand une silhouette apparut soudain, sur sa gauche, surgie de derrière une poubelle. Le Guerrier allait régler la question d'une courte rafale, mais l'homme leva les mains en l'air.

— Hé, doucement, on est du même bord ! Il faut qu'on parle.

— Et pourquoi ça ? demanda Bolan, sobrement.

— Je crois pouvoir vous aider dans le boulot qui vous occupe.

— Et vous êtes ?

— Able Deckard, annonça l'autre, avant de préciser dans un sourire :
C.I.A.

CHAPITRE VI

Ils roulèrent pendant une quinzaine de minutes dans un silence total, le temps que Bolan réfléchisse au problème Able Deckard. Il avait fouillé l'agent avant qu'ils ne montent à bord de la Saab. L'homme portait un Glock 9mm et un couteau à cran d'arrêt, aussitôt confisqués par l'Exécuteur. Il l'avait fait passer devant, à côté de Johnny, tandis que lui-même s'installait sur la banquette arrière.

— On devrait le larguer maintenant, suggéra son frère quand ils eurent franchi plusieurs pâtés de maisons, sans cesser de tourner pour vérifier qu'ils n'étaient pas suivis.

— Je pensais le ramener à l'hôtel, répondit le Guerrier.

— Tu plaisantes ! s'exclama Johnny en regardant nerveusement son frère dans le rétroviseur intérieur. Il est de leur côté !

— Pas vraiment, indiqua Deckard. Si vous me laissiez une minute pour m'expliquer...

— En plus, coupa l'enquêteur privé, tu sais le genre de trucs qu'ils trimballent. Il a sans doute des mouchards planqués dans ses vêtements, dans une dent creuse, ou je ne sais quoi de ce genre. Si on l'amène à l'hôtel, ses copains rappliqueront vite fait pour nous coincer.

— Si c'est ce qui vous contrarie, répliqua Deckard, laissez-moi vous mettre à l'aise avec ça.

Et il récita le nom de leur hôtel, son adresse, ainsi que le numéro des chambres. Des deux chambres.

— Alors ? interrogea-t-il.

— Alors, répondit Johnny, je me dis que vos copains pourraient être là-bas à nous attendre, pour nous cueillir dès que nous nous rangerons contre le trottoir.

— « Pourraient », comme vous dites. Et j'aurais aussi pu avoir deux tireurs en train de vous attendre devant le Dzerzhinsky Square. Mais ce n'était pas le cas. Parce que, voyez-vous, j'ai le sentiment que nous sommes du même bord.

Avant que Johnny ait trouvé quelque chose à répondre, Mack Bolan reprit la parole :

— On l'emmène à l'hôtel.

— Tu crois à son histoire ?
— Pas spécialement. Je me repose sur ce qu'il a dans la tête.
— Tu peux expliquer ?
— Je vois bien qu'il n'est pas idiot, en tout cas assez intelligent pour savoir qui prendra la première balle si jamais on tombe dans un piège. Assez intelligent aussi pour savoir qu'on l'expédiera par la poste à Langley en pièces détachées, si jamais on découvre qu'il s'est passé quelque chose pendant notre absence.

Jusque-là, personne n'avait fait la moindre remarque concernant Suzanne King, mais Johnny saisit aussitôt l'allusion.

— Tu as raison sur ce point, acquiesça-t-il.
— Quel que soit le nombre d'artilleurs qu'il a pu disposer là-bas, on ne le manquera sûrement pas. D'accord ? demanda-t-il à Deckard.

— Je vous ai compris, l'ami.
— Nous ne sommes pas amis. Juste compagnons de voyage. Pour le moment.

— À ce propos, indiqua l'agent, il faut vraiment qu'on parle, avant que Tolya prenne la fuite et que vous le perdiez de nouveau.

Mack Bolan réfléchit à cette question un instant.

— On va à l'hôtel, répéta-t-il, mais cette fois d'un ton sans réplique.

Suzanne fut surprise et déconcertée de les voir revenir avec un étranger.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle, alors que Johnny inspectait le couloir avant de fermer la porte à clé.

Ce fut Deckard qui répondit, prenant les deux frères de vitesse.

— Able Deckard, mademoiselle King. C.I.A.

Elle considéra sa main tendue avec une évidente répugnance, et recula pour mettre de l'espace entre eux.

— La C.I.A. ? répéta-t-elle. C'est vous qui avez tué mon frère !

— Le fait que j'appartienne à la C.I.A. ne signifie pas que mes supérieurs immédiats ou moi-même approuvons ce qui est arrivé... ou que nous sommes disposés à laisser passer cet incident.

L'homme de Langley promena son regard autour de la pièce.

— M'accordez-vous quelques minutes pour m'expliquer ?

— C'est le moment ou jamais, indiqua l'Exécuteur.

Ils s'assirent tous les quatre, Johnny et Suzanne sur le lit, à environ un mètre l'un de l'autre, tandis que Deckard et le Guerrier prenaient les deux chaises de la pièce. Bolan avait tiré la sienne vers la porte, afin de pouvoir entendre le moindre bruit de pas venant du couloir.

— Vous traquez Valerik, commença Deckard, et je ne pense donc pas nécessaire de vous dire qui il est. Vous avez aussi découvert un lien entre sa Famille et l'agence qui m'emploie, sans savoir de quoi il s'agit, si c'est sérieux ni qui est impliqué. Ça va, jusque-là ?

— Vous êtes encore vivant.

— C'est toujours ça, répondit Deckard avec un sourire qui, en d'autres circonstances, aurait pu être désarmant. Ce que vous ignorez, poursuivit-il, c'est la nature du lien entre Valerik et la *Company*. Vous aimeriez savoir qui tire les ficelles, et pourquoi.

— On vous écoute.

— Bien. On commence par la mauvaise nouvelle : nous ignorons toujours qui travaille avec Valerik, qui employait Ted Williams – qui, lui, travaillait vraiment en free lance.

— Il y a une bonne nouvelle ? interrogea l'Exécuteur, sceptique.

— Oui. D'abord, je vous ai trouvés avant que les Russes aient eu la possibilité de vous éliminer.

— Si c'est ce que vous avez de mieux à offrir, ce n'est pas une bonne nouvelle pour vous, déclara Johnny, sarcastique.

— Bon, jouons cartes sur table, d'accord ? Depuis déjà un certain temps, nous nous doutions que quelqu'un, dans l'Agence, travaillait pour son compte.

Cela se voit à de petites choses – un élément d'information qui s'égare, une opération qui foire contre toute attente.

— Si je vous suis, intervint Mack Bolan, vous êtes en train de nous dire que vous avez une taupe.

— Pas exactement. La taupe vend des renseignements à d'autres agences – des agences de pays étrangers le plus souvent. Mais la ou les personnes que nous cherchons sont d'un autre type. Du moins le pensons-nous.

— Ce qui signifie ?

— Que rien de ce que nous avons découvert ne s'apparente à des fuites de renseignements importants ou à de grosses opérations de désinformation. L'idée, c'est que nous avons un ou des solitaires à l'intérieur de la C.I.A.

Suzanne, qui était restée silencieuse, intervint.

— Excusez-moi, dit-elle, mais qu'entendez-vous exactement par « solitaires » ?

— Il s'agit d'un individu – ou de plusieurs, nous ne pouvons pas éliminer cette hypothèse – qui se considère comme un patriote. Vous le passez au détecteur de mensonges, vous lui demandez s'il aime son pays, s'il aime la C.I.A., et il s'en sortira avec les honneurs. Là où il y a un os, c'est qu'il est persuadé que le système a besoin d'un changement radical. Un exemple : imaginons un flic qui travaille depuis des années à New York et qui commence à en avoir marre des trafiquants, des violeurs, de tous ces gens qui entrent et sortent en toute impunité des tribunaux. Arrive un jour où il décide de rendre lui-même la justice. Il est toujours flic, il est persuadé de travailler pour le Bien, sauf qu'il a fait volte-face. Le solitaire type.

— Ça ne colle pas, remarqua Johnny. Si vous étiez dans le vrai, votre homme serait en train d'essayer d'éliminer Valerik, pas de collaborer avec lui.

— Eh bien, c'est là que réside l'arnaque. Vous devez garder à l'esprit que la C.I.A. n'est pas une agence chargée de faire respecter la loi. Nous sommes organisés pour collecter des renseignements, mener des actions perturbatrices sur le terrain de temps à autre... ce genre de choses. Notre intérêt n'est pas d'arrêter des dealers, ou qui vous voudrez ; nous sommes censés protéger le pays des ennemis étrangers, quels que soient les moyens employés.

— Et comment on en arrive à collaborer avec la mafia russe ? interrogea l'Exécuteur.

— Avec les Russes, rectifia Deckard, on ne sait jamais trop à quoi s'en tenir. Valerik est un criminel, on ne va pas discuter là-dessus. Il fait dans les armes, la drogue, la prostitution... Dès qu'il y a un truc pas net, vous pouvez être sûr qu'il a au moins un doigt dedans. Cela signifie aussi qu'il a un beau réseau de contacts, depuis les États-Unis jusqu'à Moscou. Des contacts, que certains membres de l'Agence aimeraient bien mettre à leur disposition.

— Vous voulez dire qu'il sert d'intermédiaire ? demanda Johnny.

— Très probablement.

— Et qui est de l'autre côté ?

— C'est là que le jeu devient intéressant, expliqua Deckard. En Russie, la mafia ne pourrait jamais opérer sans la coopération de certains amis bien placés dans le gouvernement. Même chose aux États-Unis, mais, à Moscou, les pots-de-vin se font presque ouvertement et les intérêts sont infiniment plus importants. Tandis que votre mafioso moyen du New Jersey, disons, vole des M-16 à la Garde Nationale pour les revendre dans les cités misérables dans l'espoir de faire exploser le système, des ordures comme Valerik vont fourguer des armes nucléaires à des types charmants dans le genre de Saddam Hussein. La barre est plus haute, vous vous en rendez bien compte.

— Et vous êtes informés de ce genre d'affaires ? interrogea Johnny.

— Pour être honnête avec vous, nous ne sommes pas certains d'avoir un décompte complet des stocks russes, et il nous est donc difficile de ramasser tous les chiens errants. Mais ce n'est pas seulement pour ça que Valerik et ses copains nous intéressent.

— Quoi d'autre ?

— Une grande partie des chefs mafieux du temps de l'Union soviétique avaient des amis très haut placés au Comité Central. La mafia russe faisait des faveurs au K.G.B. – produits de luxe, travail au noir, sabotages discrets – en échange, ils bénéficiaient de vastes mesures d'immunité. Toute paranoïa mise à part, nous, nous n'avons

jamais eu ce genre de possibilité sur le front intérieur. Avec le K.G.B., c'était comme si vous aviez le F.B.I. et la C.I.A. en un seul organisme ne répondant qu'au seul président des États-Unis. S'ils voulaient vous faire disparaître, ils ne se préoccupaient pas de preuves ni de jugement. Par contre, si vous étiez fidèles dans vos alliances, vous pouviez tout vous permettre.

— J'imagine que Valerik a gardé quelques amis de ce genre, observa Mack Bolan.

— Les meilleurs. D'une manière ou d'une autre, il a pu s'allier à un colonel du département des Opérations sensibles de l'ex-K.G.B., un certain Vassily Krestyanov. Les Russes auraient dû le garder, après 91, mais Krestyanov est un pur et dur. Si les Rouges ne sont plus dans le coup, le bonhomme ramasse ses billes et retourne à ses affaires privées.

— Affaires privées qui sont... ? interrogea Johnny en laissant sa phrase en suspens.

— Tout ce que vous pouvez imaginer. Krestyanov n'a d'autre état d'âme que le nombre de dollars qu'il peut engranger. Ses spécialités, sous l'ancien régime, étaient le sabotage, la subversion et l'assassinat. Les besoins dans ce genre de services ont plus ou moins disparu après la chute de l'Union soviétique. Aujourd'hui, il choisit de préférence ses clients parmi les États terroristes, mais il travaille pour à peu près tous ceux paient le prix demandé — à l'exception des Anglais et de nous-mêmes, évidemment. Lorsqu'il a arrêté ses activités avec le K.G.B., il a pris un collaborateur, Nikolai Lukasha. Apparemment un assassin très doué.

— Pourquoi « apparemment » ?

— On n'a jamais pu lui coller une affaire sur le dos, bien que nous ayons les rapports de la police russe le créditant d'au moins vingt ou trente meurtres. En temps de paix, cela fait un joli décompte.

Deckard hésita, regardant tour à tour Mack et Johnny, et il ajouta :

— Enfin, selon nos standards.

— Je ne comprends toujours pas ce qu'il fabrique avec Valerik, remarqua le Guerrier.

— J'aimerais le savoir ! Mais, quoi que ce soit, quelqu'un de Langley est impliqué, et ça va faire mal, si ça nous pète à la figure. À moins, bien sûr, que nous puissions mettre très vite fin à la représentation.

— « Nous » ? releva Bolan, sceptique, en comprenant qu'il était inclus dans ce décompte.

Deckard haussa les épaules.

— C'est à vous de voir. Que nous fassions équipe de bonne grâce ou contraints et forcés, moi, j'ai un boulot à faire.

— À savoir ?

— Je croyais avoir été clair. Je ne rentrerai pas au pays sans avoir

épinglé les solitaires.

Ils l'enfermèrent dans la salle de bains et, laissant Suzanne dans la chambre, s'isolèrent dans le couloir.

— Tu en penses quoi ? demanda Johnny à son frère dès qu'ils se retrouvèrent seuls.

— Je cherche une faille, un piège, mais je ne vois rien, jusque-là.

— Tu lui fais confiance, alors ?

— J'accorde de moins en moins ma confiance, ces jours-ci, déclara Bolan avec une pointe d'amertume dans la voix. Il y a tout de même un point en faveur de Deckard. Il aurait pu facilement nous éliminer aussitôt après nous avoir trouvés.

— Et comment nous a-t-il trouvés, au fait ? demanda Johnny.

— Je dirais qu'il a suivi Valerik, avec l'espoir de trouver les Russes.

— Mais Valerik n'était dans aucun des endroits que nous avons visités cette nuit.

Bolan haussa les épaules.

— Alors, Deckard l'a pisté jusqu'à Amsterdam, comme nous l'avons fait nous-mêmes. S'il n'a personne pour le tuyauter à l'intérieur de la Famille, il a fallu qu'il passe plus ou moins par le même processus d'élimination que nous.

— Sauf qu'il n'a éliminé personne, observa son frère.

— Selon moi, il inspectait les divers points de contact possibles quand nous avons débarqué en ville et commencé à faire du grabuge. À partir de là, c'était pile ou face. Soit il s'est trouvé par hasard à Dzerzhinsky Square, soit il s'est dit que c'était une cible possible et a surveillé l'endroit.

— Il y a une autre possibilité..., reprit Johnny, sans donner plus de précisions.

À voir l'expression de son frère, il comprit qu'il n'avait pas besoin d'en dire plus.

— Hal ne ferait pas un truc pareil, souligna le Guerrier. Écoute, au vu de la situation, même si je ne sais pas à quoi m'en tenir avec ce type, je ne vois qu'une chose : il est peut-être notre unique chance de pénétrer la C.I.A. et d'épingler celui ou ceux qui traitent avec Valerik.

— Tu crois à cette histoire de solitaire ? interrogea Johnny.

— Je préfère ça à l'idée que toute la C.I.A., du sommet à la base, soit impliquée. Je veux croire que c'est vrai, bon sang ! En cas de scénario alternatif, on est baisés.

— Tu veux lui laisser sa chance, alors ?

— On y a tout intérêt, répondit Bolan. Mais si jamais je le surprends en train de nous doubler, il est mort.

Voilà, c'était réglé. Deckard n'aurait qu'une seule chance. S'il la laissait passer, c'en serait fini pour lui.

Lorsqu'ils regagnèrent la chambre d'hôtel, Johnny remarqua aussitôt que Suzanne était en larmes et que l'homme de la C.I.A se tenait debout contre le chambranle de la porte de la salle de bains. Résistant à l'impulsion d'aller régler son compte à Deckard, il demanda :

— Que se passe-t-il ?

Faisant un signe de tête vers la jeune femme, l'agent dit, sobrement :

— Elle a ouvert la porte...

Suzanne se leva du lit pour venir se jeter dans ses bras. Le visage pressé contre son torse, elle dit d'une voix étouffée :

— Je voulais savoir... Mon frère est mort ;

Elle en avait déjà accepté l'idée, mais en avoir la confirmation n'avait rien d'évident. La gardant dans ses bras, Johnny se tourna vers Deckard :

— C'est confirmé ?

L'agent de la C.I.A. hocha la tête.

— On a retrouvé le corps il y a trois jours, et il a été identifié pendant que vous étiez dans l'avion, hier. J'ai été prévenu.

— Donc, vous suiviez aussi la trace de Billy King, n'est-ce pas ? demanda le Guerrier.

— Pas du tout. En fait, je n'avais jamais entendu parler de lui jusqu'à la semaine dernière, quand ils...

D'un mouvement de la tête, il désigna Suzanne et Johnny.

— ... ont titillé les soldats de Valerik sur la côte Ouest.

— Qui l'a tué ? demanda Johnny.

Deckard haussa les épaules.

— Peut-être Ted Williams. Peut-être quelqu'un de la Famille Valerik. Si l'on en croit les archives financières de Williams, il se faisait de l'argent sur le dos de ses patrons. Il a entraîné King dans la magouille.

C'était sans doute cinquante-cinquante, pour le fric comme pour les risques. Mais il est possible que King ait tout pris. Qu'il ait été jugé coupable par association.

— Auquel cas, dit Johnny, il y a une autre possibilité. Un de vos prétendus solitaires pourrait être le responsable.

— Ça ne changerait rien à notre analyse. Ils pataugent tous dans le même marigot et si l'un d'eux coule, ils coulent tous.

Johnny sentit les doigts de Suzanne se crispier sur sa chemise, humide de larmes.

— Le plus tôt sera le mieux, murmura-t-il.

— Bon, je suis avec vous, affirma Deckard. Nous sommes partenaires, à présent, d'accord ?

— Associés, nuança l'Exécuteur, qui ajouta aussitôt : Il y a une question que vous n'avez pas posée.

— Laquelle ? fit Deckard avec un grand sourire.

— Pour qui travaillons-nous ?

— Eh bien... j'imagine que je sais tout ce que j'ai besoin de savoir. Mlle King recherchait son frère. Elle l'a retrouvé... Enfin, elle sait ce qu'il en est. Si elle simulait la douleur, tout à l'heure, c'est une excellente actrice. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. Mlle King a loué les services de M. Gray, qui a une licence d'enquêteur privé en Californie, pour l'aider à retrouver la trace de son frère.

Deckard marqua une pause, avant de hausser les épaules.

— Pour ce qui vous concerne, reprit-il en regardant le Guerrier, je n'ai pas besoin d'être Sherlock Holmes pour savoir que vous êtes un pro. Peut-être que vous travaillez pour votre compte, peut-être pas. En tout cas, j'ai le sentiment que moins j'en saurai, plus nous aurons de chances de survivre à cette histoire, sans tomber dans un scénario dans le genre du *Train sifflera trois fois*. Vous avez déjà étudié Mao ?

Bolan hocha la tête.

— « L'ennemi de mon ennemi est mon ami. »

— Bingo !

— Alors, quel est le plan ? interrogea Johnny en s'adressant aux deux hommes.

— Je peux ? demanda Deckard.

— Allez-y.

— Vous avez flanqué un sacré coup à Valerik, ce soir, mais il est toujours debout. Je vous suggère de reprendre votre souffle tandis que je vais interroger mes indics, peut-être essayer de voir ce qui se dit ici et là. À moins que vous ayez vos propres sources ici ?

Le visage de l'Exécuteur demeura impassible.

— Allez-y, dit-il. Ça ne peut pas faire de mal.

Comme n'importe quel bureaucrate, Vassily Krestyanov avait appris à gérer les contretemps, les déceptions et les surprises. Il ne fallait pas croire pour autant qu'il était patient, qu'il prenait du plaisir à voir ses plans les mieux préparés se défaire comme un pull mal tricoté. Mais il ne paniquait pas, même dans les circonstances les plus dérangeantes. Ce n'était pas dans sa nature. Parmi ceux qui le connaissaient bien, certains pensaient que le jour où Krestyanov serait confronté à la mort, il essaierait de lui soutirer un peu de temps en plus. Et que, n'y arrivant pas, il trouverait le moyen de lui planter un couteau dans le dos.

Telle était la réputation chèrement gagnée de l'ancien du K.G.B., une réputation qui lui était bien utile en ce samedi matin, alors que Tolya Valerik, au téléphone, lui annonçait encore de mauvaises nouvelles.

— Donc, ils t'ont suivi, dit Krestyanov. Tes ennemis sans visage.

Il eut le sentiment que Valerik voulait nier, tout en sachant que mentir pouvait se révéler dangereux.

— Il a encore été question de Billy King – comme si je connaissais ce connard !

Ce n'était pas une surprise, pour Krestyanov. Ceux qui avaient entrepris de traquer Valerik, quels qu'ils soient, avaient la persévérance de professionnels. S'ils l'avaient suivi depuis les États-Unis, cela expliquait que les gens de Pruett se retrouvent les mains vides.

— La femme est avec eux ?

Valerik hésita avant de répondre.

— Comment savoir ? Mes soldats ne les ont toujours pas fixés.

— C'est malheureux, dit Krestyanov. Vous aurez peut-être un peu plus de chance la prochaine fois. En attendant, j'espère que ces à-côtés ne te distraient pas du principal.

— J'aurai la marchandise lundi, indiqua Valerik. Mardi au plus tard.

— J'ai ta parole ?

Krestyanov avait employé un ton lourd de sous-entendus : tout manquement à cette promesse aurait des conséquences mortelles.

— Tu l'as.

Valerik ne semblait pas particulièrement heureux de la chose, mais ça, Krestyanov s'en foutait.

— Si je peux apporter un petit peu d'aide...

Il avait insisté sur le « petit peu » : il n'avait aucune envie de s'enliser dans les malheurs personnels de Valerik.

— En fait, dit aussitôt l'autre, mordant à l'hameçon, je me demandais s'il y avait du nouveau, du côté de Pruett.

— Oui, et non, répondit Krestyanov. Nous avons parlé, mais il ne m'a confié aucune information susceptible de t'aider à résoudre ton problème. Dans son agence, personne ne semble dans le coup.

Ce qui était une évidence. Car si les gens de la C.I.A. avaient découvert l'implication de Pruett, ils auraient évidemment voulu lui mettre la main dessus. S'ils le capturaient vivant, ils le cuisineraient pour obtenir des détails, et il ne faisait aucun doute pour Krestyanov que l'Américain craquerait. Il faudrait peut-être employer des drogues, ou même des techniques un peu plus primitives, mais Krestyanov savait que rien n'était pire que résister à un interrogatoire prolongé. Pas même la mort.

Il avait participé à assez de débriefings pour en être sûr. Tout homme avait son point de rupture.

À ce sujet, il se demanda à quel point Valerik était près de craquer, de devenir un danger pour lui-même et pour ceux qui l'employaient.

— Je pense que tu devrais quitter Amsterdam, reprit-il. Va à Berlin. Tâche d'être discret, cette fois, et ne laisse pas de trace.

— Berlin ? répéta Valerik, la voix cassée par un début d'appréhension.

— Je t'arrangerai un rendez-vous avec Nikolai, insista Krestyanov. Attends-toi à avoir de ses nouvelles une fois que tu seras là-bas.

— Comment me trouvera-t-il ?

— Tu n’as pas été très difficile à trouver, jusque-là, Tolya. Nikolai te trouvera, ne t’inquiète pas.

Il pouvait aussi bien s’agir d’une promesse que d’une menace : Krestyanov s’en rendit compte et il se mit à sourire. Il n’avait rien contre le fait de donner quelques sueurs froides à Valerik, après les problèmes qu’il avait causés. Et si son petit feuilleton pathétique avec ces foutus Américains se poursuivait et menaçait la grande *konspiratsia* de Krestyanov, il ferait bien plus que suer.

Il saignerait.

— Je partirai ce soir.

— Pourquoi attendre ? Vas-y maintenant, avant que la chance ne t’abandonne complètement et que tu te retrouves à la morgue. Les cadavres ne me servent à rien, Tolya.

Comme Valerik ne réagissait pas, Krestyanov insista :

— Nous nous sommes compris, n’est-ce pas ?

— Oui. Je partirai dès que possible.

— Prends le prochain vol, suggéra Krestyanov.

— Comme tu voudras.

Le ton était déferent, mais avec du ressentiment sous la surface. Une corde de piano trop tendue. Krestyanov sentit que le moment était venu de lui lancer un os.

— Sois prudent, Tolya. Je ne voudrais pas te perdre.

— Je ferai ce qui doit être fait, promit Valerik.

— Je n’en attends pas moins.

Krestyanov raccrocha et regarda le voyant vert du brouilleur s’éteindre automatiquement en même temps que la communication était coupée. Se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, l’ancien cadre du K.G.B. se demanda si Valerik, après tout ce qu’il avait traversé ces derniers jours, était encore à la hauteur, capable de remplir les obligations qui étaient les siennes dans le cadre de la *konspiratsia*.

Sinon...

Il serait plus avisé, et plus sûr, de se débarrasser de Valerik, maintenant, et de reprendre tout, d’essayer avec quelqu’un qui n’était pas empêtré dans des petites querelles personnelles. La perte de temps et d’argent serait regrettable, bien sûr, mais Krestyanov avait attendu pendant presque une décennie, à affiner les détails de son idée, de ce plan qui le remettrait à la place qui était la sienne et ramènerait l’ordre sur la planète. S’il était forcé de patienter encore quelques mois, la déception serait presque compensée par sa satisfaction d’avoir pu éliminer Valerik...

Non.

En réalité, Vassily Krestyanov n’avait pas envie d’attendre, s’il y avait un moyen quelconque d’exécuter son plan tel qu’il avait été conçu. Valerik avait ses problèmes, certes, et Pruett avait perdu deux hommes,

mais rien ne laissait penser que leur grand projet avait été éventé. Si jamais quelqu'un, à New York comme à Moscou, avait connu les détails du plan – même dans ses très grandes lignes –, il y aurait eu déjà des arrestations, peut-être des éliminations, en tout cas quelque chose qui ressemblerait au bruit d'une sonnette d'alarme. Ce n'était pas le cas.

Il ne comptait pas le massacre des soldats de Valerik, qui semblait relever d'une affaire privée, ni la mort d'un repris de justice américain qui ne savait lui-même absolument rien des projets de Krestyanov. Le pauvre type n'était qu'un zéro, moins que rien dans le schéma global des choses. Perdre un pion aussi négligeable n'avait pas plus de signification que la mort d'un insecte, pour le Russe.

Il comprenait maintenant qu'il serait obligé de tuer Valerik une fois que la marchandise serait entre ses mains, en sécurité. Il s'en foutait. Même, ce meurtre constituerait une économie. Et, en plus d'une bonne affaire, il aurait la garantie que Valerik n'irait jamais parler à qui que ce soit.

Ce dernier point était particulièrement important, Krestyanov ayant réalisé que sa *konspiratsia* pouvait mal tourner. C'était un risque mineur, peut-être, mais un risque tout de même. S'il échouait, si une des parties en présence venait à réagir de façon irrationnelle, sans suivre le script, il ne sauverait pas le monde du tout.

En réalité, il le détruirait.

Néanmoins, c'était un risque qu'il était prêt à courir. Le monde qu'il connaissait depuis sa naissance était bordélique, ruiné par une mafia d'idiots pétris de bonnes intentions. S'il n'était pas capable de réparer les dégâts, de soigner les blessures, il serait tout aussi satisfait de gratter une allumette et d'allumer la fusée, de se tenir à l'écart et de regarder tout péter.

Dans ce cas, tous ses ennemis seraient anéantis, et il n'y aurait personne pour le blâmer, même de façon posthume, à cause de ce qu'il avait fait.

Comme aurait dit Noble Pruett, c'était une situation où l'on gagnait à tous les coups. Krestyanov espérait seulement être vivant pour goûter à sa réussite.

Sinon, son triomphe serait seulement écrit dans le vent qui balaierait une terre désertée, calcinée, et définitivement débarrassée de toute vie humaine.

CHAPITRE VII

— Tu fais confiance à ce type ? demanda Suzanne à Johnny.

Ils se trouvaient dans la chambre de la jeune femme, assis sur des chaises qui se faisaient face, le lit entre eux comme une sorte de zone neutre. Un pistolet-mitrailleur Uzi était posé sur la couette, à moins d'un mètre de Johnny, et un pistolet, sur la table de nuit, était à portée de main de Suzanne. À sa ceinture, dans le dos, l'enquêteur privé avait passé le CZ-75.

— Non, répondit-il. Et d'abord, je ne crois pas beaucoup aux coïncidences.

— Mike ne semblait pas y croire non plus, reprit-elle. Il semble penser que l'histoire de Deckard pourrait être un coup monté.

À condition déjà que Deckard soit son vrai nom, songea Johnny. La jeune femme croyait bien que son frère se prénomrait Mike...

— Possible, dit-il. Quoi qu'il en soit, il va devoir faire ses preuves. Dans l'immédiat, je ne le laisserais pas derrière moi sur un quai de métro.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que vous ne... vous ne vous débarrassez pas de lui ?

La question avait paru se coincer dans la gorge de Suzanne. Avant la disparition de son frère, la jeune femme menait une vie plutôt normale. Si les démêlés de Billy avec la loi perturbaient de temps à autre le cours de son existence, elle n'avait pas sombré pour autant dans le désespoir ou une culpabilité mal placée. Mais, depuis l'instant où elle avait loué les services de Johnny, la barre était montée d'un cran : elle avait été traquée par des soldats de la mafia russe, elle avait vu des hommes se faire massacrer, et elle avait elle-même tué un homme.

Au regard de tout cela, l'attirance qu'ils ressentaient l'un pour l'autre n'avait rien d'extraordinaire. On pouvait y voir un relâchement de la tension, une réaction spontanée au frôlement de la mort. Ce qui n'empêchait pas Johnny de se demander s'il ne pouvait pas y avoir plus encore.

« Fais le point, lui soufflait la voix de l'expérience. Fais le point et définis tes priorités. »

Même s'il gardait son opinion pour lui, Mack n'était pas très à l'aise en face du changement dans la relation de son frère avec Suzanne King. Pourtant Johnny s'était engagé à protéger la jeune femme, et ce depuis le moment où elle l'avait engagé. Le tour intime qu'avait pris leurs relations n'y changeait rien.

— Mike demande qu'on lui laisse une chance, déclara-t-il en réponse à la question de la jeune femme. S'il est réglo, son aide est susceptible de changer la donne. Nous savons que l'opération de Valerik est liée à la C.I.A. Deckard pourrait être notre œil à l'intérieur de la *Company* — s'il en est vraiment.

— Et sinon ?

— Nous avons passé un marché. Il nous reste une marge de manœuvre pour rattraper le coup.

Son frère tirerait sur la corde au maximum, il le savait, jusqu'à ce que la vérité finisse par se montrer, quelle qu'elle soit. C'était un pari, avec trois vies dans la balance, et si Johnny n'accordait qu'une confiance relative à Deckard, il avait une foi aveugle en son frère. Si Mack estimait que le risque valait la peine d'être pris, alors il n'y avait qu'à le suivre.

Cela semblait presque puéril, quand il y pensait. Il crut entendre un écho de sa trop brève enfance, sa mère lui demandant : « Si tes copains se jettent d'une falaise, tu le feras toi aussi ? »

Pas question.

Mais avec son frère, c'était différent. Mack était un guerrier, un survivant. S'il sautait d'une falaise et faisait signe à Johnny de l'imiter, alors oui, il l'imiterait. Il suivrait son frère partout où il l'entraînerait, sans s'inquiéter des risques. Ils s'en sortiraient ou y resteraient, et dans le second cas, il mourrait en sachant qu'il avait fait le bon choix.

— Je suis désolée, dit Suzanne.

— Pourquoi ?

— Pour tout ça. C'est ma faute.

— Je ne pense pas, non.

— Vraiment ? Les flics de San Diego savaient que mon frère était une nullité. Ils ont tout de suite fait une croix dessus, comme j'aurais dû le faire quand il a commencé ses séjours réguliers en prison. À présent, nous risquons tous de mourir à cause de lui. À cause de moi.

— Ce qui se passe n'a plus rien à voir avec ton frère, assura Johnny. Maintenant, avec la C.I.A. et des résidus du K.G.B. dans le coup, on a nettement dépassé le stade d'une simple affaire de disparition.

— C'est bien ce que je dis. Si j'avais poursuivi mes recherches seule, au lieu de faire appel à toi, nous n'aurions jamais su que ces hommes existaient, et ils ne nous auraient certainement pas pris en chasse.

— On ne peut pas dire qu'ils nous aient beaucoup chassés, ces derniers temps, souligna Johnny, en riant. Nous les avons pris de

vitesse. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu n'as pas engagé n'importe quel enquêteur privé.

— Je l'avais remarqué, affirma Suzanne en souriant malgré elle.

Ils étaient en terrain instable, s'avisa Johnny. Malgré tout ce qu'elle avait vu, Suzanne était loin de soupçonner que Johnny et l'homme qu'elle connaissait sous le nom de Mike Belasko avaient un lien familial. Elle ignorait tout de Mack Bolan ; elle ignorait tout de Hal Brognola, du Black Warriors Ranch, et, pour sa propre sécurité, mais aussi celle de Mack, elle n'en saurait sans doute jamais rien.

— J'aurais voulu ne pas te mettre dans le pétrin, murmura Suzanne.

— Tu ne l'as pas fait. En aucune manière. Les responsables, ce sont ceux qui ont monté ce plan depuis des mois, voire des années. Je ne sais toujours pas quels sont leurs desseins, mais Mike pense qu'ils ont des projets d'envergure internationale. Ton frangin n'en a sans doute jamais entrevu le millième.

— Il leur a volé de l'argent, selon Deckard.

— Il a dit que ton frère leur avait *peut-être* volé de l'argent, corrigea Johnny. Et même s'il a raison, je ne suis pas certain que cela fasse une différence. Quand la mafia russe est mêlée à une aussi grosse affaire, il est habituel que des petits minables soient éliminés en cours de route. Si ton frère les a vraiment arnaqués, il n'a fait que précipiter la date de son exécution.

Johnny n'avait pas l'intention d'être aussi dur. Suzanne, en tout cas, ne tressaillit même pas. Elle hocha la tête, les yeux mi-clos, et lorsque leurs regards se croisèrent un instant plus tard, Johnny eut l'impression de voir comme une lueur de soulagement dans les yeux de la jeune femme. Il l'avait peut-être imaginé, il prenait ses désirs pour la réalité, mais il était prêt à tout prendre en cet instant. La dernière chose dont ils avaient besoin, tous, c'était que la dépression s'empare de Suzanne et qu'elle sombre dans une sorte de peur coupable, qui la rendrait imprudente et ralentirait ses temps de réaction.

Rejoignant l'hôtel sur un pédalo, Able Deckard scruta la promenade qui courait au-dessus de sa tête, plutôt satisfait que la grande majorité des passants se contentent de l'ignorer. Ceux qui s'arrêtaient pour regarder étaient à l'évidence des touristes. Une femme un peu boulotte essaya de le prendre en photo, et Deckard lui sourit, levant la main pour lui faire signe à l'instant où elle appuyait sur le déclencheur, et ainsi cacher son visage.

Cela faisait treize ans qu'il effectuait des missions secrètes sur le terrain, et, s'il était habitué à la réalité de la mort, cette mission avait droit à la palme en matière de cadavres.

« Faux », songea-t-il aussitôt. Trois ans auparavant, il avait été envoyé en Colombie, quand des narcotrafiquants avaient fait sauter un

avion de ligne, avec deux cent cinquante-sept passagers à son bord. Mais c'était différent. D'abord, toutes les morts – du moins, presque toutes – avaient eu lieu avant qu'il arrive sur la scène de l'accident. Cette fois, cela ressemblait plus à une lutte de guérilla, et rien n'indiquait que les choses allaient se calmer. S'il voyait clair en Evan Green, ce serait même plutôt le contraire.

Ce type était quelqu'un – quel que soit son vrai nom, les gens pour qui ils travaillaient et les évidentes raisons personnelles qui l'avaient conduit à lutter contre la mafia. Sa personnalité soulevait d'innombrables questions, mais Deckard sentait que, pour son bien, mieux valait les laisser en suspens.

Green, de son côté, aurait besoin de toute sa confiance et de tout son courage pour le combat qui s'annonçait. Tolya Valerik n'était pas encore vaincu, loin s'en fallait, et Green et ses partenaires n'avaient pas encore affronté les ripoux de la C.I.A., pas plus que Vassily Krestyanov.

Cela ne tarderait pas, toutefois. Deckard pouvait presque le sentir dans la brise qui soufflait, alors qu'il commençait de tourner son pédalo vers la berge. Partout, dans le cœur d'Amsterdam, il y avait des pontons où les embarcations légères pouvaient être rendues ou louées. Celui qu'approchait Deckard se trouvait à quelques minutes à pied de l'hôtel d'Evan Green.

Il avait du nouveau à partager avec ses alliés difficiles, après qu'il avait appelé ses contacts de la police métropolitaine et ceux de Langley. Comment Green et les autres recevraient-ils ce qu'il avait à leur apprendre ? Ça, Deckard l'ignorait, mais il leur exposerait tout et les laisserait agir à leur guise. Il y avait toujours la possibilité qu'ils laissent tomber...

Non, se dit-il aussitôt. Pas Evan Green. Ni Johnny Gray, d'ailleurs.

Il se demanda brièvement quelle était leur histoire, comment ils s'étaient connus. Alors qu'une dizaine d'années les séparaient, ils semblaient se comprendre à un niveau normalement réservé aux parents ou aux amis d'enfance. S'il avait du temps, c'était une piste qu'il devrait creuser. L'Agence lui avait communiqué des informations concernant Johnny Gray, mais il n'en avait rien retiré de très utile. Un enfant sans famille, apparemment adopté tardivement – vers quinze ans – par un agent du F.B.I. et sa femme. Sur sa vie, avant ça, rien. Son nom de naissance était introuvable, de même que toute info sur sa famille génétique. Et Deckard imagina aussitôt qu'il pourrait s'agir d'un cas de protection des témoins.

La clé était-elle là ?

C'était peu probable. Les dossiers d'adoption étaient scellés, et ce ne serait pas la première fois que l'un d'eux était perdu ou détruit par erreur.

Après le lycée, Johnny Gray s'était engagé dans les Rangers de l'US

Army, et ses états de service à la Grenade lui avaient valu d'être décoré. Même si ça n'était pas la guerre la plus spectaculaire qu'on ait connu ces dernières années, Gray s'était distingué en sauvant une douzaine de G.I. coincés sous le feu ennemi, éliminant du même coup presque toute une section cubaine.

Ce civil était donc un vétéran. Une info qui n'avait rien d'extraordinaire au vu de ce qui s'était passé au Dzerzhinsky Square.

Pour sa part, Evan Green était un mystère total. Les recherches de la C.I.A. sur tous les Evan Green vivant aux États-Unis – d'un bébé de treize mois à un vieillard de quatre-vingt-sept ans – n'avaient rien donné : personne ne correspondait aux caractéristiques de l'homme qui attendait Deckard dans un hôtel situé au cœur d'Amsterdam.

Le fait qu'Evan Green – du moins, son Evan Green – n'existe pas donnait quelques indications à Deckard. D'abord, le gars avait dû être à un moment ou à un autre un soldat ; sauf que, sans les empreintes digitales du bonhomme, une éternité suffirait à peine à éplucher les photos des dossiers de tous les vétérans du Vietnam. D'autant que la possibilité existait qu'il ait servi ailleurs qu'aux États-Unis. Mais Deckard n'avait pas repéré chez lui l'ombre d'un accent étranger, et s'il leur fallait mener des recherches dans le monde, c'était une affaire perdue d'avance.

En définitive, il savait que Evan Green n'était pas, ce qui ne l'avancait pas beaucoup.

Pouvait-il s'agir d'un *fantôme* de la C.I.A. ? On disait que ces agents d'un genre très spécial existaient, sans que personne n'en ait jamais identifié – du moins, à la connaissance de Deckard.

« Fantôme, mon cul », songea Deckard en pénétrant dans l'hôtel et en traversant le hall pour rejoindre l'ascenseur. Green était fait de chair et de sang, avec peut-être juste une touche d'acier dans le regard. Et la seule piste que Deckard pouvait écarter avec certitude, c'était celle qui menait à la C.I.A. Green n'était pas un agent standard ni un agent contractuel ; il n'était pas non plus un solitaire. Sur ce point au moins, le rapport qu'avait obtenu Deckard était formel.

Il sortit de l'ascenseur, tourna à gauche dans le couloir et commença à compter les chambres. Celle qu'il cherchait s'ouvrit alors qu'il n'avait pas encore frappé. Evan Green sortit dans le couloir pour vérifier qu'il n'y avait personne d'autre, puis il lui fit signe d'entrer. Suzanne King et Johnny Gray étaient déjà là, côte à côte.

— Alors ? demanda Mack Bolan en fermant la porte. Qu'est-ce qui se raconte ?

— Valerik est une fois de plus sur le départ, annonça Deckard. Vous pouvez soit laisser tomber soit le suivre.

— Le suivre où ?

C'était Johnny Gray qui avait posé la question, cette fois.

Le moment était venu de balancer la chute, songea Deckard en se demandant comment les autres allaient la prendre. Il annonça, un peu trop théâtral :

— Berlin.

CHAPITRE VIII

La Mercedes-Benz grise roulait au milieu de la circulation du Kurfürstendamm, une grande avenue qui coupait en plein cœur ce qui avait un jour été Berlin-Ouest. Douze ans plus tôt, ils auraient été obligés de stopper au bout d'un kilomètre et demi environ, devant le Mur : barbelés, terrains minés, mitrailleuses...

Il ne restait plus rien de cela, mais ils s'arrêteraient quand même un peu avant l'endroit où se dressait naguère cette inflexible métaphore de la guerre froide. Combien d'hommes et de femmes avaient-ils perdu la vie en essayant de le franchir ?

« Quelle importance ? » songea Tolya Valerik en allumant une cigarette et en regardant par la fenêtre aux vitres teintées. Contrairement à Vassily Krestyanov et certains de ses vieux copains du régime soviétique, Valerik se foutait de l'Histoire, qu'elle soit récente ou lointaine ; il ignorait tout de la politique au-delà du strict minimum nécessaire à la bonne marche de ses affaires : savoir à quels gros enfoirés assoiffés de fric il fallait graisser la patte.

Chaque fois qu'il se rendait à Berlin, Valerik éprouvait le même sentiment de malaise. Il était bien incapable de mettre un nom dessus. Certainement pas de la peur ; plutôt une vague anxiété, comme lorsque l'on rêve d'une tragédie imminente, et qu'on est incapable de rassembler les détails de son rêve au réveil. C'était peut-être la faute des skinheads nazis, les graffitis et autres cicatrices dont ils marquaient leur passage. Il ne les craignait pas personnellement. Même si, en tant qu'étranger – Russe, ce qui était pire –, Valerik savait compter parmi leurs ennemis mortels, il pouvait passer parmi eux dans la rue, aussi pâle que leurs prétendus Aryens, sans qu'ils le repèrent...

— Nous y sommes presque, Tolya.

Bogdashka avait tenu à conduire lui-même Valerik, au lieu de confier la tâche à un soldat. Valerik était assis à l'arrière. Devant, au côté de Bogdashka, un AKSU « bullet horse » avec deux chargeurs de 30 cartouches fixés tête-bêche était caché sous un journal ouvert. Valerik portait lui-même un pistolet – le Heckler & Koch P-7 –, clippé à sa ceinture, dans son dos. L'arme le gênait, mais sa présence lui rappelait

qu'il n'était pas ici pour une visite de courtoisie.

Devant lui, il reconnut le Tiergarten. C'était un parc destiné aux enfants, aux promeneurs, sans doute aux amoureux, et Valerik se fit l'impression d'un intrus. Un sentiment qui eut vite fait de passer. Il se concentra sur l'instant, sur ce qu'il était venu faire, et, en l'espace de quelques secondes, il fut en mesure de se convaincre que sa place était bien ici. Il était riche et puissant – dans une certaine limite –, et il se foutait complètement de ce que ces ploucs d'Allemands pouvaient penser de lui, aussi longtemps qu'ils avaient l'intelligence de garder leurs observations stupides pour eux.

— Il n'y a pas d'endroit pour stationner, fit remarquer Bogdashka. Je vais être obligé de tourner en t'attendant.

— Vas-y.

Le ton de Valerik était brusque. Se soulevant légèrement sur la banquette arrière, il scruta la portion du Tiergarten qu'il pouvait voir. Lukasha était censé le retrouver dans la partie ouest du parc, près d'un belvédère en fer forgé où un petit ensemble de cuivres jouait des airs de polka tous les week-ends. On était dimanche, mais il espérait que la formation ne serait pas encore en action – il n'était que 9 h 45.

— Tu n'auras pas de soutien, insista Bogdashka.

— J'ai le pistolet, rappela Valerik. Si ce n'est pas assez, je serai probablement mort avant que tu aies une chance de m'aider.

Le ton était intrépide mais, à vrai dire, il ne s'attendait pas à rencontrer de danger immédiat. D'accord, ses ennemis l'avaient suivi des États-Unis au Canada, et de là jusqu'à Amsterdam, mais Valerik ne voyait pas comment ils auraient pu le précéder pour monter une embuscade à Berlin. Pas aussi tôt.

Il était tout de même nerveux quand il descendit de la voiture et regarda la Mercedes s'insinuer dans le trafic puis disparaître. Le véhicule ferait le tour du parc jusqu'à ce que Valerik revienne l'attendre, au même endroit.

Faisant face au parc, il se dirigea vers le point de rencontre. Il connaissait approximativement son emplacement, bien qu'il ne soit jamais entré dans Tiergarten, et, en l'espace d'une minute, il eut localisé le belvédère. Il accéléra le pas, sans pour autant donner l'impression de se presser. Il était surprenant de voir le monde qu'il y avait déjà ici, si tôt un dimanche, mais tous ces gens offraient une protection bienvenue à Valerik – ce qui ne l'empêchait pas de scruter chaque visage à l'affût d'une menace potentielle.

Il avait un temps songé que Krestyanov pourrait essayer de le liquider, puis abandonné l'idée. Peut-être essaierait-il plus tard, mais Valerik n'avait pas encore effectué la livraison sur laquelle reposait leur accord, et si jamais il lui arrivait malheur, Krestyanov et Pruett ne récupéreraient jamais leur précieuse marchandise. Plutôt que de

repartir de zéro, avec tous les risques supplémentaires que cela comportait, sans parler des nouvelles dépenses, Krestyanov avait intérêt à le laisser vivre encore un moment.

« Une erreur qui se révélera peut-être fatale pour cet enfoiré », songea Valerik.

Il n'eut aucun mal à repérer Nikolai Lukasha. Même habillé de façon passe-partout, avec des lunettes de soleil pour cacher ses yeux vairons – un bleu et un vert –, l'homme se serait détaché dans n'importe quelle foule. Avec ses deux mètres cinq pour environ quatre-vingts kilos, il avait l'air d'un squelette ambulancier, d'un zombie anorexique. Une impression qu'amplifiaient ses joues creuses, ses lèvres minces et un menton fuyant sous un nez aquilin.

Lukasha n'aurait jamais pu faire carrière dans l'espionnage, puisque les espions, par définition, devaient passer inaperçus lorsqu'ils opéraient sur un terrain hostile. Mais il avait servi à sa façon au sein du K.G.B. Sadique morbide qui n'avait jamais assez de morts à son actif, Lukasha était la hyène en laisse qui avait suivi Krestyanov durant chaque étape de son ascension au sein du K.G.B., éliminant les ennemis et les obstacles, obtenant des confessions si spectaculaires qu'on racontait que Krestyanov et son monstre étaient capables de convaincre une pierre de chanter *l'internationale*.

La démission de Krestyanov du K.G.B. avait été accueillie avec regret par certains de ses supérieurs, pour qui la guerre souterraine du renseignement devait se poursuivre, malgré le changement radical du régime. Quand Nikolai Lukasha avait quitté le service le même jour, pour suivre son maître, son départ, lui, n'avait attristé personne. En réalité, s'il était resté sans Krestyanov pour le protéger, il était plus que probable que le pauvre type aurait été victime d'un « accident » dans les semaines suivantes.

Lukasha aperçut à son tour Valerik, esquissa un sourire sans joie, découvrant ses dents non alignées, avant que son long visage ne retrouve son aspect cadavérique.

— Tu es ponctuel, comme toujours, dit-il.

Ce serait ses salutations. Il n'avait pas tendu la main.

— Une vertu mineure, commenta Valerik.

— Non, importante. Allons-y.

Ils s'engagèrent ensemble dans les allées du parc, et, au côté de Lukasha, Valerik se fit presque l'impression d'un enfant, alors qu'il dépassait lui-même de plusieurs centimètres la taille moyenne des hommes en Russie. Marcher au côté d'un géant n'avait rien pour gratifier l'ego. Et marcher au côté d'un géant psychotique pouvait se révéler dangereux pour la santé.

— Tu as des malheurs, dit sobrement le géant.

— J'ai des ennemis, corrigea Valerik. Il y a une différence.

- Cela fait partie des risques de ton métier, non ?
- Parfois. Le plus souvent, cependant, je vois le danger venir de loin.
- Tu penses qu'il pourrait s'agir de quelque chose, ou de quelqu'un, qui serait en dehors de ta sphère habituelle d'opération ?
- Si tu veux la vérité...
- Bien sûr.
- ... je ne sais pas quoi penser, termina Valerik, comme si Lukasha ne l'avait pas interrompu.
- Le colonel est inquiet.
- Il fait bien.

Valerik fut satisfait d'avoir l'ascendant sur le géant, pour une fois. Sa remarque parut perturber Lukasha, qui fronça les sourcils, avant de reprendre :

— Le colonel s'inquiète de voir que cette affaire déplaisante pourrait causer un retard dans ta production de la marchandise.

— Je ne produis pas la marchandise, indiqua Valerik. Je la lui procure grâce à mes sources chez les militaires. Si Krestyanov est inquiet, ajouta-t-il en omettant le « colonel » de rigueur, il n'a qu'à consulter ses propres contacts dans l'armée. Je suis superflu, dirait-on. Un simple outil que Krestyanov utiliserait sans se soucier des dommages collatéraux.

— Le colonel a ses raisons de ne pas faire appel à ses contacts, comme tu dis. Des raisons qui ne te regardent pas. Tu as été payé plus que généreusement pour te procurer la marchandise, et tu dois te douter qu'il y a des pénalités à craindre si jamais la livraison est annulée ou retardée.

Jetant un coup d'œil vers Lukasha, Valerik vit que l'autre avait esquissé son espèce de sourire grimaçant en faisant allusion aux « pénalités ». Pas besoin d'un doctorat en psychiatrie pour comprendre que Lukasha aimait son travail, et qu'il prendrait un immense plaisir à exécuter la punition décrétée par Krestyanov si Valerik échouait.

— Qu'est-ce qui te fait penser que la livraison sera retardée ?

— Je ne le pense pas, répondit Lukasha. Je te dis simplement les choses. Rappelle-toi la « petite vertu » dont tu parlais tout à l'heure.

— Je me rappelle tout, affirma Valerik.

Et alors qu'il voulait rendre sa remarque menaçante, sa voix lui sembla horriblement fluette.

Lukasha s'arrêta net. D'abord, Valerik se dit qu'il avait un peu trop forcé sa chance, que Lukasha allait lui régler son compte sur-le-champ, lui passer ses mains de géant autour du cou. Il se demanda furtivement si le pistolet, dans son dos, le sauverait ; s'il aurait le temps de s'en emparer à temps.

Mais, au lieu de poser les mains sur lui, Lukasha consulta sa montre, un énorme modèle avec un gros bracelet en caoutchouc noir, qui, à son

poignet, avait presque l'air d'un jouet. Il cligna des yeux, deux fois, comme s'il avait du mal à lire l'heure.

— Tu as cinq jours, dit-il. Pas plus.

— J'ai donné ma parole.

— Ne laisse pas cette autre affaire te distraire de ton devoir. Si tu le peux, débarrasse-toi des insectes qui bourdonnent autour de toi. Sinon, ignore-les le temps d'accomplir ton devoir.

— Krestyanov ne sera pas déçu.

Valerik avait encore une fois omis le « colonel », et il vit de nouveau Lukasha tressaillir. Avec satisfaction, il songea que l'autre avait au moins une faiblesse. Mais le géant eut vite fait de se remettre.

— Personne ne déçoit jamais le colonel, déclara-t-il. Je veille à ça. D'une façon ou d'une autre, il est toujours satisfait.

Sur ces mots, il tourna les talons et se dirigea vers le secteur nord du parc à longues enjambées. Un instant plus tard, il avait disparu.

Valerik, lui, se dirigea vers l'ouest et la sortie du parc. Sa brève confrontation avec Lukasha lui laissait une désagréable impression ; il sentait les prémices d'une violente migraine.

— La ponctualité est une vertu, oui, marmonna-t-il pour lui-même. Et je serai ponctuel quand l'heure sera venue de régler les comptes.

Ils avaient décidé qu'il serait préférable de faire le voyage entre Amsterdam et Berlin en voiture. Cinq heures d'autoroute environ, qui leur permettraient de conserver leur arsenal et d'éviter d'avoir à faire de nouveaux achats à leur arrivée en Allemagne. Sauf malchance absolue, le passage de la frontière ne poserait aucun problème. C'était là un des avantages de l'Europe moderne.

Il fut convenu qu'ils utiliseraient trois véhicules. Le Guerrier était seul à bord de la Volkswagen Passai tandis que Suzanne accompagnait Johnny dans la Saab et que Deckard conduisait une Jaguar XJ6. Une fois qu'ils eurent quitté Amsterdam, ils ne cherchèrent pas à rester au contact les uns des autres ; c'était préférable afin de ne pas attirer l'attention. Cela compliquerait aussi les affaires de Deckard s'il jouait double jeu.

Ils devaient se retrouver à 17 heures dans un hôtel de Friedrichstrasse, près de ce qui avait été le site de Checkpoint Charlie, là où, pendant plus de quarante ans, les Américains avaient gardé Berlin Ouest et échangé des espions avec les Russes. Avant ce point de rendez-vous, c'était chacun pour soi pour l'itinéraire, les arrêts essence et nourriture. Si jamais ils se rencontraient en chemin, ils devaient faire mine de ne pas se connaître ; rien ne devait suggérer qu'ils avaient une destination et un but communs.

Bolan utilisa tout le temps qu'il passa au volant pour mettre de l'ordre dans les problèmes divers qui ne lui laissaient guère de répit. Le

lien entre Valerik et la C.I.A., l'attitude distante, pour ne pas dire hostile, de Brognola, et enfin Able Deckard, la toute nouvelle carte posée sur le tapis de jeu.

Ce dernier point, d'abord. Le Guerrier ne demandait pas mieux que de faire confiance à l'homme de Langley. Sauf que ce serait stupide tant que Deckard n'aurait pas prouvé qu'il valait plus que des bribes d'informations qui restaient encore à vérifier. Il affirmait que Valerik avait de nouveau une longueur d'avance sur eux, un vol charter à destination de Berlin. Bolan avait pris le pari de le prendre au mot. S'il s'avérait qu'il les avait menés en bateau, ils auraient alors perdu une journée, au moins, et devraient chercher d'autres options.

Après s'être occupés de Deckard.

Bolan avait envisagé l'hypothèse que ce voyage pour Berlin ne soit qu'une espèce de prélude à leur anéantissement. Il en avait discuté avec son frère, en privé, et décidé que le mieux était de foncer. Ils n'avaient de toute façon pas d'autre piste, aucun espoir de recevoir de l'assistance de Brognola ou des hommes du Black Warriors Ranch, et ils avaient mieux à faire que d'attendre sans agir.

Durant le trajet, Mack Bolan fut tenté à plusieurs reprises de trouver une cabine téléphonique et d'appeler une nouvelle fois le Ranch. Il l'avait fait, à Amsterdam. Mais le temps d'une courte conversation, entrecoupée de nombreux silences, Barbara Price lui avait fait comprendre qu'elle ne pouvait rien pour lui ; que les ordres étaient stricts. Toutefois, plus qu'obtenir de nouvelles infos relatives à sa proie, le Guerrier éprouvait le besoin de parler, de savoir que les ponts n'étaient pas totalement coupés avec le Ranch et Brognola...

Une conversation téléphonique plus que discrète avec Herman Schwarz lui avait malheureusement confirmé que tous les canaux vers le numéro Un du *Justice Department* étaient momentanément coupés.

Mais à présent, il devait se concentrer sur sa proie. Valerik était sa priorité absolue.

Si jamais ils trouvaient le Russe à Berlin, l'Exécuteur espérait avoir une conversation avec le mafieux avant d'en finir. Valerik n'aurait peut-être pas envie de parler, mais Bolan pouvait se montrer très persuasif quand il le décidait. Il avait toute une liste de questions en attente de réponse ; si jamais il ne parvenait pas à obtenir de Valerik les informations dont il avait besoin, il lui faudrait aller les chercher ailleurs.

Probablement à Washington. Peut-être même au Black Warriors Ranch...

Il se rendait bien compte qu'il ne s'agissait pas d'une simple magouille bricolée par la *mafia* pour importer de la drogue, des armes ou de la main d'œuvre clandestine aux États-Unis. La C.I.A. n'aurait pas été impliquée dans des illégalités de troisième ordre – sauf si

l'opération était conçue pour en couvrir une autre, bien plus importante. Avec Brognola émettant des interférences pour protéger les huiles...

Bolan se heurtait toujours au même mur impénétrable. Quelques jours plus tôt, il aurait parié sa tête que Brognola était la droiture incarnée, l'homme le plus honnête qu'il ait jamais connu. Il aurait juré que rien ne pourrait le convaincre de trahir le serment qu'il avait prêté et le sens du devoir qui l'animait depuis toujours.

Mais quelque chose avait changé.

La nature de ce glissement dans la personnalité de son vieux complice, et ses motivations, restaient inexplicables dans l'esprit du Guerrier. Une certitude, seule, s'imposait : il ne pouvait pas envisager de confier sa vie – encore moins celle de son frère ou celle de Suzanne – à Brognola, si le moindre doute persistait dans son esprit.

Et, jusque-là, en ce qui concernait le patron des Opérations sensibles, il n'avait rien d'autre que des doutes.

C'était étonnant, songea encore Bolan, de voir à quelle vitesse la confiance pouvait se ratatiner comme un fruit sur une branche, se dessécher et disparaître. Il savait qu'il avait eu de la chance de trouver une telle confiance, de la conserver durant si longtemps, et il savait aussi qu'il était inutile – pour ne pas dire puéril – de se préoccuper de telles questions quand il y avait une guerre à mener.

À mener et à gagner.

Vassily Krestyanov éprouvait comme le début d'une véritable dépression, chaque fois qu'il devait se rendre à Berlin. La séparation Est/Ouest lui manquait, de même que le Mur et la traque incessante des traîtres, agents doubles et transfuges qu'on avait conduite pendant tant d'années dans cette ville divisée.

Qu'y avait-il donc aujourd'hui à la place de tous ces drames et intrigues, de cette lutte sans fin ? Les rues étaient envahies d'étrangers, notamment des Turcs et des Africains. Et ces étrangers, à leur tour, étaient traqués par les skinheads nazis buveurs de bière que la police, pour des raisons connues d'elle seule, semblait tolérer, quels que soient leurs crimes.

C'était le même vieux cauchemar fasciste qui renaissait. Krestyanov n'était pas un prophète, mais il avait prévu ce qui arriverait lorsque les deux moitiés dissociées de l'Allemagne seraient réunies. Les Prussiens n'avaient jamais pu passer vingt ans sans déclarer la guerre à quelqu'un, et le Russe voyait de tous les côtés les signes annonciateurs de cet éternel retour, alors qu'il tuait le temps dans un café en attendant le retour de Nikolai Lukasha.

À côté d'une certaine complaisance officielle à l'égard des gangs fascistes, on trouvait des Nazis vieillissants et leurs enfants, dénués de

tout repentir, au sein des instances gouvernementales. On faisait respecter de façon pour le moins irrégulière les lois contre l'exhibition de la croix gammée et autres crimes racistes. Et de nouvelles lois visant à restreindre l'immigration avaient un parfum bien particulier, qui rappelait l'époque de Nuremberg. Pour faire simple : Vassily détestait les Allemands, mais n'était pas choqué par ces évolutions. En réalité, il les accueillait favorablement. Elles servaient ses projets, son attente du moment où la « Nouvelle Allemagne » tomberait le masque et montrerait au monde une tête de mort fasciste grimaçante. En fait, Krestyanov bénissait les Prussiens d'être aussi prévisibles, et de lui épargner ainsi une autre corvée ennuyeuse.

Si Berlin n'avait pas engendré ses propres poisons, Krestyanov aurait dû se charger lui-même du travail. Car, pour la grande partie d'échecs qu'il avait initiée, il était essentiel que toutes les pièces soient en place au moment où il effectuerait son dernier déplacement de pion. La peur devrait régner en Russie tandis qu'une colère justifiée couvrirait aux États-Unis. Alors que Noble Pruett traiterait avec ses prétendus supérieurs à Washington, Krestyanov et ses alliés seraient au travail à Moscou, passant un coup de peinture fraîche sur la décennie lamentable d'une puissante nation qui avait brièvement perdu son chemin. Et s'il faisait bien son boulot...

Échec et mat !

Mais d'abord, il avait besoin que Valerik lui donne l'assurance en béton que la marchandise serait livrée comme prévu, en bon état et à l'heure.

Il allait appeler le serveur et demander une vodka quand il s'avisa qu'il était à peine 10 h 30, et que le café qu'il avait choisi ne semblait pas avoir de licence d'alcool. Plutôt amusé de s'être pris lui-même au piège, Krestyanov sirota son café, résistant envers et contre tout à la tentation de consulter une nouvelle fois sa montre.

Enfin, il vit Lukasha arriver par le nord, sa tête et ses épaules visibles au-dessus de la foule. Les lunettes de soleil qu'il portait accentuaient son air de brute.

Pauvre Nikolai !

Le géant avait grandi – si l'on peut dire – avec l'ambition secrète d'une vie d'espion. Mais la nature, cruelle, lui avait joué un sale tour en lui donnant une tête de plus que son père, faisant de lui un objet de curiosité auprès des autres. Impossible pour Krestyanov d'envoyer en mission un agent aussi discret que la femme à barbe.

Le géant n'était pas inutile pour autant.

D'abord, il n'avait peur de rien, au point parfois de se montrer imprudent. Les psychologues qui l'avaient évalué mettaient son courage sur le compte d'un manque total d'imagination, couplé avec un désir de mort qu'il entretenait inconsciemment depuis l'adolescence,

lorsque sa haute taille avait fait de lui la cible de toutes les plaisanteries. Lukasha était aussi un sadique. Ce dernier trait, à en croire les spécialistes qui l'avaient étudié, dérivait en parts égales de problèmes de maltraitance durant son enfance et d'un besoin maladif de se venger de tous ceux qui l'avaient humilié.

Pour Krestyanov, seules comptaient à ses yeux la brutalité et la sauvagerie de Lukasha, et sa propre capacité à le canaliser, à contrôler le géant comme il l'aurait fait avec un chien d'attaque.

Jusque-là, Lukasha ne lui avait jamais fait faux bond.

Krestyanov paya l'addition et quitta le café avant que Lukasha ait eu le temps de traverser la rue et de le rejoindre. Il était impossible au géant de passer inaperçu. Alors, tant qu'à être aperçu en sa compagnie, Krestyanov préférait que ce soit dans une rue passante, plutôt que dans un petit café où tous les yeux – et peut-être les oreilles – seraient dirigés vers eux.

Lukasha attendait au feu pour traverser quand il vit Krestyanov. Il capta son signe de l'attendre et recula. Son patron traversa, passa le géant et ralentit assez l'allure pour que celui-ci le rejoigne un peu plus loin.

— Où en est notre ami ? demanda-t-il.

— Toujours nerveux, répondit Lukasha.

Il marchait les yeux baissés, fixés sur ses pieds.

— Il a de bonnes raisons de l'être, souligna Krestyanov. À sa place, en tout cas, je le serais.

— Pas moi.

— Tout le monde n'a pas ton courage, Nikolai... Est-ce qu'il a la marchandise ?

— Il dit que la livraison se fera à l'heure.

— Et tu le crois, Nikolai ?

Le géant réfléchit à la question, parcourant la moitié d'un pâté de maisons avant de répondre.

— Je crois en sa peur.

C'était une réponse assez pénétrante, mais Krestyanov attendait plus.

— Peut-être doit-il gérer plus de peur qu'il n'en est capable. Est-il possible qu'il craigne les autres plus qu'il ne nous craint ?

Une autre pause, durant laquelle Lukasha considéra cette nouvelle énigme. Il finit par secouer la tête.

— Pas encore, mais cela pourrait venir. Il serait utile que l'autre menace soit éliminée.

— Je suis d'accord. Pas de nouvelles d'Amsterdam, à ce sujet ?

— Rien. Peut-être qu'ils ont laissé tomber.

Krestyanov ne le pensait pas. Les hommes qui avaient traqué Valerik de Los Angeles à New York City, puis de Montréal à Amsterdam, n'étaient visiblement pas du genre à se lasser et à abandonner la chasse

– pas quand ils étaient dans une logique de succès, remportant victoire sur victoire.

– Nous devrions nous préparer à les affronter, remarqua Krestyanov. Ils sont peut-être déjà là, à sonder le terrain.

– Qu'est-ce que tu attends de moi ?

– Appelle Berghoff et demande de l'assistance. Il a ses propres soldats et des informateurs dans la police du contre-terrorisme. Comment les appelle-t-on, déjà ?

– GSG-9, dit Lukasha.

– Oui, bien sûr.

Krestyanov connaissait bien le Grenzschutzgruppe 9 – très étroitement, même –, mais il éprouvait parfois un certain plaisir à faire en sorte de lâcher un os au géant, lui donner l'impression qu'il était son égal, voire qu'il lui était supérieur sur un point quelconque, très mineur. Cela rendait Lukasha heureux, sans coûter grand-chose à Krestyanov.

– Tu veux les commandos, alors ?

– Pas encore, mais qu'ils se tiennent prêts. Il serait dans notre intérêt que ce problème soit résolu. Nous avons déjà perdu trop de temps. Laissons-les en finir ici, en terrain neutre.

– Ce sera fait.

Encore cette confiance, tranquille, le refus d'admettre la possibilité de la défaite. Krestyanov se demanda, et ce n'était pas la première fois, si le géant possédait réellement autant de foi en lui-même ou si, dans une certaine mesure, il était désespérément stupide.

– Pour ce qui est de la marchandise, reprit Krestyanov, assure-toi que les hommes sont prêts. Je veux qu'ils soient au point de rendez-vous un jour à l'avance, et aucune excuse ne sera acceptée.

– C'est comme si c'était fait.

Krestyanov étira ses lèvres minces en un sourire.

– Heureusement que je peux toujours compter sur toi, Nikolai, dit-il, surpris de voir le géant s'empourprer. Quand tout cela sera terminé et que notre pays aura recouvré la place qu'il mérite, il faudrait penser à ta promotion. Que penserais-tu de diriger le K.G.B. ?

– Tu es trop généreux, répondit son chien d'attaque.

– Qui, plus que toi, mérite vraiment une récompense ? interrogea encore Krestyanov.

Le géant, sans voix, leva une main massive à ses lunettes et passa un index aussi gros qu'un cigare derrière les verres pour frotter ses yeux soudain humides.

– Trop généreux, répéta-t-il, la voix éraillée par l'émotion.

« Que Dieu me préserve des lunatiques », songea Krestyanov.

CHAPITRE IX

Le rendez-vous sur Friedrichstrasse se déroula sans anicroche. Comme prévu, Johnny avait déposé Suzanne dans un petit hôtel dont Deckard ignorait tout, avant de rejoindre son frère et l'agent de la C.I.A. Il avait laissé à la jeune femme son pistolet automatique et une mallette de dollars pour le cas où ils seraient dans l'impossibilité de se joindre dans les douze heures à venir. Un dispositif de sécurité déjà mis en place par les frères Bolan avant de quitter Amsterdam.

Deckard avait souri et secoué la tête en découvrant le petit arrangement.

— C'est bien pensé, les avait-il félicités. Vous n'avez aucune raison de me faire confiance — même si je remarque que vous avez pris jusque-là beaucoup de risques.

— Vous êtes avec nous quoi qu'il arrive, lui avait rappelé Bolan. Et c'est moi qui tiens la tronçonneuse...

— D'accord ! On peut se mettre au travail, maintenant ?

Bolan avait misé gros en venant à Berlin sur les simples allégations de Deckard, et il remettait tout en jeu en laissant l'espion sélectionner leurs cibles pour un rapide coup de balai, histoire de faire savoir aux poids lourds du coin qu'ils étaient en ville. Si Valerik était bien arrivé avant eux, comme l'affirmait l'agent de la C.I.A., une nouvelle preuve qu'on le traquait à travers le continent le conduirait un peu plus près du vide.

Et quand il serait au bord de la falaise, il ne resterait plus qu'à le pousser par-derrière.

— Valerik loue un entrepôt sur le canal, Bruckstrasse, où il fait couper et emballer la drogue qui est ensuite vendue dans la rue. Il y a toujours un stock important sur place, en attente d'être traité.

— Ça me va, dit Bolan avant de consulter son frère du regard.

Johnny hocha la tête.

Ils prirent deux voitures. Johnny conduisait la Saab tandis que Bolan voyageait comme passager dans la Jaguar. Il se demanda un instant comment Deckard pouvait s'offrir la luxueuse berline, puis imagina que c'était la C.I.A. qui payait la note. L'argent du contribuable. À

moins que le type ne touche sur les magouilles qu'il semblait connaître trop bien...

Deckard roulait dans Berlin comme quelqu'un qui connaissait les lieux par cœur. Bolan le laissa faire, suivant leur parcours de mémoire sur un plan qu'il avait étudié avant de partir. En même temps, il guettait les signes d'une filature éventuelle.

Mais, à ce qu'il vit, ils n'étaient pas suivis. Même la Saab de Johnny demeurait invisible. Ils roulèrent sur un peu plus d'un kilomètre, passant notamment à hauteur d'un immeuble en cours de démolition, quand la voix de Deckard mit un terme au silence qui régnait dans l'habitable.

— C'est ici, annonça-t-il, et Bolan leva les yeux juste à temps pour voir la Saab qui approchait.

Johnny avait fait le tour du bloc d'immeubles pour venir à leur rencontre, tout en cherchant la moindre indication d'une embuscade.

Quand les deux voitures se croisèrent, Johnny fit un appel de phares, roula jusqu'au carrefour suivant, tourna sur la gauche et disparut. Deckard trouva une place de l'autre côté de la rue et stationna la Jaguar. Quand il coupa le moteur et mit le frein à main, Johnny apparut. Vêtu d'un long trench-coat qui dissimulait son matériel, il marchait vers eux en voûtant les épaules à cause du crachin.

Deckard assura le briefing alors qu'ils s'étaient abrités tous les trois sous l'auvent d'une boulangerie, juste en face de leur objectif.

— Comme nous allons nous attaquer à une unité de coupage, dit-il aux deux frères, il serait préférable que vous portiez ça.

Il alla pêcher dans une poche de son imperméable deux masques chirurgicaux, qu'il leur fit passer.

— Comment avez-vous entendu parler de cet endroit ? lui demanda le Guerrier.

— L'ami d'un ami. Vous savez comment ça fonctionne...

Le tuyau pouvait donc aussi bien venir de la D.E.A. que d'un informateur de la *mafia*. Comme il n'y avait aucune raison de cuisiner Deckard là-dessus, l'Exécuteur laissa passer.

— À quoi ressemblent les lieux ? interrogea-t-il.

— Un magasin de prêt-à-porter féminin au rez-de-chaussée. Et, au-dessus, les trois étages sont des bureaux. Nos amis se trouvent tout en haut, un espace accessible par l'escalier de secours ou l'ascenseur – qui se trouvent tous deux à l'arrière du bâtiment.

— Et la sécurité ?

— Il y en a forcément, répondit Deckard, mais je ne dispose d'aucune info précise. Deux ou trois flingueurs au minimum, j'imagine. Il y a peut-être des caméras de surveillance...

— On fonce à l'aveuglette, si je comprends bien.

— Le principal est d'entrer.

— Quand c'est possible, j'aime aussi préparer la sortie, souligna Johnny, sarcastique.

— On perd du temps, intervint Mack Bolan. Deckard, vous et moi on prend l'ascenseur. On laissera le temps à Johnny de rejoindre l'escalier de secours, puis de trouver le moyen d'entrer par le toit.

— Ça me va.

Deckard semblait très à l'aise, comme si les points spécifiques de la stratégie de pénétration ne l'intéressaient pas. Était-ce de la confiance, ou bien l'endroit était-il si bien protégé qu'ils n'avaient pas la moindre de chance de s'en sortir vivants ? Si l'agent était un ripou, le piège se refermerait sur eux sans qu'ils n'aient rien vu venir...

— Allons-y ! lança le Guerrier.

Et il traversa la rue pour s'engouffrer dans une petite allée bordée de poubelles bien nettes et bien alignées. Soit les gens du coin étaient particulièrement soigneux, soit les vandales préféraient aller exercer leurs talents ailleurs que sous les fenêtres de la mafia russe...

L'escalier de secours, métallique, se trouvait sur le côté, à l'extérieur. Il n'émit aucun bruit quand Johnny s'y engagea. Lorsqu'il eut atteint le premier palier, il ôta son trench-coat, puis continua de grimper, à un bon rythme, jetant un coup d'œil par les fenêtres à chaque étage. Enfin, il atteignit le toit, fit un signe de la main et disparut.

— À nous ! lança Deckard.

Il tourna la poignée de la porte, à l'arrière de l'immeuble. Première surprise : elle était ouverte.

— Je vous en prie, dit-il à Bolan, avec un geste de la main.

Vaguement agacé par cette politesse hors de propos, l'Exécuteur secoua la tête.

— Allez-y, passez devant. Vous semblez connaître le chemin.

Deckard obéit sans discuter, et le Guerrier le suivit dans un couloir sombre, jusqu'à l'ascenseur. La cabine était vide et les portes grandes ouvertes.

Trop beau pour être vrai. Mack Bolan sentait venir l'embrouille.

Quand ils pénétrèrent dedans ensemble, la main droite de Bolan était fermée sur la crosse de l'Uzi et son index était collé à la détente. Il avait dégagé le cran de sûreté. Quoi qu'il arrive dans les prochaines minutes, si jamais il avait le moindre soupçon sur la fiabilité de Deckard, l'homme de la C.I.A. était mort. La première balle de l'Exécuteur l'enverrait en enfer.

Avec trois étages, le trajet aurait dû être court mais, à cause du mécanisme poussif de l'ascenseur, le Guerrier eut l'impression qu'une heure s'écoulait. Une fois passé le deuxième étage, Deckard fit glisser son masque en papier devant son visage. Bolan suivit son exemple, regrettant de ne pas avoir des lunettes pour se protéger aussi les yeux. Mais il était trop tard. Ils devraient faire avec ce qu'ils avaient...

Ils arrivaient au troisième étage, et Deckard sortit de sous son trench un pistolet-mitrailleur Ingram MAC-10, terminé par un gros réducteur de son. Il l'arma et consulta Bolan du regard.

— Prêt ?

— On ne pourrait pas être plus prêt.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit dans un souffle, et ils découvrirent un vestibule, un peu plus grand que les entrées traditionnelles. Sur leur droite, du côté de Deckard, un garde avait poussé sa chaise pliante contre le mur et lisait un magazine porno. Il était vraiment absorbé par sa lecture, car il n'avait à l'évidence pas entendu l'ascenseur monter. Il fut donc surpris de voir les portes laisser le passage à deux hommes armés.

Le type essaya bien de sauver sa peau, mais il n'en eut pas le temps. Il laissa tomber le magazine et tendit sa main droite vers un fusil à pompe posé contre le mur. Il l'avait presque atteint quand une courte rafale de l'Ingram lui déchiqueta le torse, l'envoyant coucher sur le côté gauche au fond du couloir.

— Par ici, dit Deckard en pointant son arme sur l'unique porte visible.

Au lieu d'attendre que l'Exécuteur se mette en mouvement, il marcha droit vers la porte, la défonça d'un coup de pied et franchit le seuil dans la foulée, alors que Bolan le couvrait avant de faire irruption à son tour dans le laboratoire de coupure.

D'un rapide coup d'œil, il visualisa tout ce qu'il y avait à voir dans la pièce. Une longue table de style cafétéria se trouvait au milieu, avec une demi-douzaine de types en blouse blanche autour, surveillant des becs Bunsen, des balances et des fioles. Deux flingueurs vêtus de costumes bien coupés assuraient la sécurité de part et d'autre de la pièce, armés de AK-47 qu'ils portaient en bandoulière. À gauche de l'Exécuteur, au bout de la pièce, de la lumière se déversait par une porte ouverte, et il aperçut d'autres silhouettes en mouvement, sans qu'il ait le temps de les compter ni de déterminer à quoi les types étaient occupés.

Bolan avait déjà le plus proche des gardes dans sa ligne de feu quand le type réagit : il se tourna pour leur tirer dessus, son AK glissant de son épaule pour se retrouver entre ses mains. Un mouvement parfait, qu'il semblait avoir exécuté des milliers de fois. Mais il lui manqua le temps d'un battement de cœur.

L'Uzi crachota, et six ou sept ogives brûlantes Parabellum allèrent s'engouffrer dans le torse du flingueur, produisant un jet pourpre de débris d'organes laminés. Le type était mort avant même de le savoir, mais l'index de sa main droite alla jusqu'au bout de son mouvement sur la détente du AK-47, et, alors qu'il tombait à la renverse, il arrosa le plafond de projectiles inutiles.

L'Ingram de Deckard régla son compte au deuxième garde, qui exécuta une petite danse spasmophilique jusqu'à ce que ses jambes se dérobaient et qu'il s'effondra. Son fusil automatique tomba par terre sans avoir lâché une balle, tournoya sur le sol et alla se perdre sous la longue table.

Dans la pièce adjacente, on s'agitait, des voix affolées aboyèrent. Bolan tourna son arme dans cette direction, prêt à accueillir les flingueurs qui débouleraient en renfort. Au même moment, une explosion de verre et le crépitemment d'une arme automatique lui annoncèrent l'entrée de son frère dans la bataille. L'Exécuteur s'avancait dans cette direction, prêt à porter main-forte à Johnny, quand le craquement retentissant d'un pistolet le prit par surprise, suivi du sifflement d'une balle qui lui frôla le visage.

Il tournoya vers la table de coupage, juste à temps pour découvrir les types en blouses blanches qui sortaient des flingues. Ils étaient tous armés, semblait-il. Mais, en cet instant, toute l'attention de Bolan se portait sur l'un d'eux.

Grand et élancé, des cheveux frisés lui arrivant à hauteur d'épaules, l'homme lui fonçait droit dessus, une expression sauvage sur le visage, et le canon d'un revolver nickelé pointé droit sur son torse.

Deckard ne s'attendait pas à ce que les techniciens du labo soient armés. C'était contre toutes les règles. Il jura en voyant apparaître des flingues dans toutes les mains et le premier coup de feu le fit sursauter. Le grand flingueur avec sa tignasse à faire peur se prenait apparemment pour un tireur d'élite et devait rêver de bosser au noir comme tueur quand il ne coupait pas de l'héroïne. Il était rapide, et son pistolet nickelé jaillit de son holster de ceinture pour vomir un projectile en direction d'Evan Green avant même que Deckard ait eu conscience que le mec bougeait.

S'insultant, il tourna le canon du MAC-10 vers l'épouvantail, à l'instant même où Green se rendait compte qu'il était en mauvaise posture.

Trop tard ? Combien de cartouches lui restait-il ? L'Ingram avait une cadence de tir d'environ mille deux cents ogives à la minute, et le plus gros chargeur disponible sur le marché hébergeait trente-deux munitions. Une seconde et demie de tir intensif, et il fallait recharger. Si l'arme de Deckard était vide, c'était la fin du parcours d'Evan Green – et peut-être même du sien s'il ne parvenait pas à mettre assez vite la main sur son arme de secours.

Merde !

Il pressa la détente de l'Ingram et sentit avec un frémissement de joie le pistolet-mitrailleur tressaillir entre ses mains tandis qu'il libérait en une fraction de seconde ses derniers projectiles, droit sur sa cible. Le

bras levé pour viser, le technicien avait laissé son flanc droit totalement exposé, et les balles l'ouvrirent comme s'il avait une fermeture éclair cousue sur le côté. Son second coup de feu partit n'importe où et il s'effondra. Alors que Deckard se tournait déjà pour faire face aux cinq flingues restants, Green lui adressa un hochement de tête reconnaissant.

Mais, cette fois, son pistolet-mitrailleur était vide. Aller pêcher un chargeur plein dans une de ses poches était le moyen le plus sûr de se faire zigouiller. Plutôt que de recharger l'Ingram, Deckard l'abandonna en même temps qu'il s'accroupissait et que le Glock se matérialisait dans sa main.

Le pistolet n'était pas équipé de réducteur de son, mais il y avait déjà eu assez de raffut dans le labo pour alerter tous les voisins éventuels. La dernière chose qui l'inquiétait en cet instant était l'arrivée de la police sur les lieux. Pour être arrêté, encore fallait-il être vivant, et si Deckard était trop lent dans ses réactions, le problème ne se poserait même pas.

Il restait cinq techniciens, et ils étaient trois à diriger leurs armes vers l'agent quand il cadra le plus proche – et donc le plus dangereux. Il tira à deux reprises, très rapidement, assez vite pour que, en théorie, le recul du premier coup de feu ne puisse pas nuire à la précision du second.

La théorie sembla se confirmer dans la pratique : sa cible humaine prit les deux projectiles en plein torse. Sa blouse blanche se teignit soudain en rouge sombre, alors que le type titubait vers l'arrière, puis ses jambes parurent incapables de soutenir le poids de son corps. Il s'assit brusquement, et la violence de sa réception sur le sol fit jaillir du sang de sa bouche et de ses narines. Après quoi, il tomba en arrière.

Mais, avant même la chute, Deckard avait déplacé le Glock de quelques degrés sur sa gauche pour fixer une nouvelle cible. Le type l'avait lui aussi dans sa ligne de mire, les yeux plissés derrière le canon de ce qui semblait être un Luger, qu'il tenait à deux mains.

Ils firent feu en même temps. D'un mouvement réflexe, Deckard se laissa aller sur la gauche, sans perdre l'équilibre, et la balle qui lui était destinée fendit l'air là où sa tête se trouvait une milliseconde plus tôt. Le Glock claqua deux fois. Mais, en évitant le projectile ennemi, l'agent avait du même coup compromis la précision de son propre tir. Le flingueur reçut une balle dans le ventre tandis que l'autre le manquait de plusieurs centimètres.

Ce fut tout de même suffisant. Le pourri se plia en deux avec un gémissement de douleur, laissant échapper son arme pour plaquer ses mains sur son ventre. Sa blessure n'était pas nécessairement fatale, mais Deckard arrangea ça : depuis sa nouvelle position, au sol, il tira une troisième fois. La balle transperça le crâne chauve du technicien,

qui s'effondra sur place, les jambes et les bras bizarrement tordus.

Plus que trois, pensa Deckard, qui entendait l'Uzi crépiter vers l'ennemi. Il vit l'une des blouses blanches reculer en chancelant, ses bras inutilement levés pour se protéger du feu impitoyable qui s'abattait sur lui. Quand il s'effondra, un de ses coudes heurta l'extrémité de la table dont les pieds pliants se déroberent. Tout ce qui se trouvait dessus, y compris les sachets de drogue, glissa vers le cadavre du pourri.

Une balle perdue de l'Uzi fit exploser un gros sachet de drogue, et il commença de neiger dans le labo. Deckard recula instinctivement. Content d'avoir son masque, il plissa les yeux et leva une main pour les abriter tandis qu'il cherchait à éviter ce blizzard de neige à cent mille dollars. Il pressa la détente de l'Ingram à deux reprises, sans avoir de cible précise, luttant contre un bref moment de panique.

Quelque part sur sa droite, Evan Green continuait de tirer. Un autre technicien s'effondra. Il ne lui restait plus que la moitié du visage.

Ce qui n'en laissait qu'un, en plus des hommes qui se trouvaient dans la pièce d'à côté et avec qui Gray avait apparemment engagé les hostilités. L'arme de Green se tut. Leur dernière cible pouvait être n'importe où – mais n'importe où dans la pièce, car les deux seules issues étaient couvertes. Le flingueur ne pouvait donc aller nulle part.

Tirant profit de l'accalmie momentanée, Deckard fit un pas de côté et récupéra son Ingram, éjectant le chargeur vide pour le remplacer par un autre, plein. Il engagea une cartouche dans la chambre et tint le pistolet-mitrailleur prêt à tirer tandis qu'il remettait le Glock à sa place, dans le holster.

Il était temps d'en finir.

Il se glissa sur la gauche et s'éloigna de Green, tâchant de donner l'impression que la porte était libre, sans personne pour la couvrir. Il fallait être idiot pour tomber dans un tel panneau – mais le type pouvait être désespéré, mort de trouille et prêt à saisir la moindre occasion.

Deckard l'entendit arriver, comme un dingue, lâchant une espèce de cri de guerre qui prit les allures d'une sirène alors qu'il se rapprochait dans la tempête de poudre. Deckard avait l'Ingram bien en main et prêt à faire feu quand le type apparut. Il chargeait droit sur la porte ouverte et vagissait comme une goule furieuse.

Ce qui ne rendait pas forcément moins dangereux le pistolet semi-automatique qu'il avait en main.

Le pourri balança son bras vers Deckard, pressant rapidement la détente de son petit pistolet. L'agent de la C.I.A. fit également feu, mais relâcha presque aussitôt la pression sur la détente pour ne pas utiliser tout son chargeur. Il vit les projectiles atteindre leur cible, qui fit une embardée, fauchée au beau milieu d'une foulée. Le cri de l'homme se

perdit dans un gargouillement de sang. Déjà mort ou presque, il continua de tirer tandis qu'il tombait, et ses balles allèrent se perdre dans le sol et les murs.

Deckard s'interrogea. Combien de cartouches avait-il brûlées pour l'avoir, celui-là ? Au moins une douzaine, estima-t-il. Ce qui lui laissait avec un peu de chance encore une ou deux rafales avant de devoir recharger.

Combien de flingueurs y avait-il avec Gray dans l'autre pièce ?

Vu le raffut, sans doute trop.

Et après ?

Sans attendre, l'agent de la C.I.A. se glissa vers ce nouveau champ de bataille.

* * *

Passer par l'escalier de secours était une bonne idée, mais cela n'avait pas servi Johnny autant qu'il l'aurait souhaité. Jetant un coup d'œil à travers les vitres sales d'une fenêtre, il dénombra cinq hommes, tous en manche de chemise sauf un. Les flingues des premiers étaient bien visibles, et sous la veste bien coupée du dernier, on distinguait sans trop de peine la bosse d'un holster d'épaule. En plus des armes de poing, Johnny en vit d'autres, à portée de main : deux pistolets-mitrailleurs posés sur un comptoir, sur sa droite, près d'une fontaine à café ; et, sur le côté, contre le mur, un fusil anti-émeute et un fusil d'assaut Armalite.

Les types jouaient aux cartes. Une porte était ouverte, à l'autre bout, mais Johnny était dans l'impossibilité de voir ce qui se passait au-delà. D'où il se trouvait, tapi dans l'obscurité, il n'apercevait en tout cas pas de laboratoire de transformation de la drogue... Du coup, un doute le traversa fugitivement. Et si tout ça n'était qu'un piège ? Il se reprit aussitôt. Si ces types attendaient de la compagnie, ils ne seraient pas en train de jouer aux cartes...

Johnny consulta sa montre et vit qu'il restait quinze secondes, sur les trois minutes dont il disposait au départ, avant que son frère et Deckard passent à l'action. La fenêtre l'empêchait d'écouter ce que disaient les hommes attablés – et de toute façon, il ne parlait pas russe –, mais il ne doutait pas qu'il entendrait Mack lorsqu'il ferait son entrée. Il avait une vision claire des joueurs, et leurs réactions lui permettraient d'avoir une idée sur la progression du blitz.

Il commença un compte à rebours mental. Un battement de cœur avant « zéro », deux des joueurs se levèrent brusquement et plongèrent vers les armes les plus proches tandis que les autres commençaient à

repousser leurs chaises, tordant le cou pour essayer de voir ce qui se passait dans la pièce voisine. Au moment où Johnny se reculait pour balancer son P-M contre la vitre, il entendit le staccato étouffé d'une arme automatique, les vocalises d'une Kalachnikov.

Il abattit la crosse de son arme et le verre explosa dans une nuée de fragments coupants. Alors que Johnny faisait sauter les morceaux qui restaient sur l'encadrement, deux des joueurs de cartes – l'un toujours assis tandis que l'autre était déjà levé et brandissait le fusil anti-émeute – se tournèrent vers la fenêtre. Les autres étaient accaparés par le combat qui faisait fureur à côté.

Ces types étaient des bons, des pros, cela ne faisait aucun doute. Le type au fusil avait déjà levé son arme et faisait jouer la culasse pour engager une cartouche dans la chambre quand Johnny le prit sous le feu de son Uzi. Une courte rafale en plein torse, qui fit reculer le flingueur comme si une main invisible l'avait poussé. Mais, alors qu'il tombait et mourait, il réussit quand même à engager sa cartouche dans la chambre et à presser la détente. Son angle de tir avait changé, et la charge de plomb alla déchiqueter de la brique et du mortier à plus de trente centimètres au-dessus de la tête de Johnny.

Le tueur le plus proche, et qui lui faisait face, avait apparemment décidé de ne pas perdre du temps à se lever. Il poussa sur ses talons, tomba de sa chaise et se retrouva à genou, de côté, offrant ainsi une cible aussi peu importante que possible, en même temps qu'il brandissait son flingue.

Pendant peut-être une microseconde, Johnny eut l'impression qu'il voyait la balle foncer droit vers lui, à la manière d'un insecte qui se précipite contre un pare-brise. Il laissa son instinct faire le reste. Plutôt que reculer vers l'arrière, dans l'obscurité, il plongea vers l'avant, à travers la fenêtre explosée. Il sentit le verre qu'il n'avait pas pu retirer lacérer sa chemise – il sentit aussi une balle lui mordre le talon alors qu'il donnait un coup de pied pour aller jusqu'au bout de son mouvement.

Ses coudes heurtèrent le linoléum avant que son torse ne touche le sol, secouant son Uzi tandis qu'il lâchait une nouvelle rafale. Son tir perdit en précision, bien sûr, mais il était alors très près de son ennemi.

Ses projectiles atteignirent le flingueur agenouillé au niveau de la cuisse gauche, de la hanche et de l'épaule. Aucune blessure mortelle, ainsi que l'aurait souhaité Johnny, mais les impacts suffirent à secouer sérieusement le type et à le faire tourner sur la gauche dans un hurlement de douleur. Il était coriace et encore en état de combattre, car il tira, et ses deux ogives pelèrent de longues bandes de linoléum à une vingtaine de centimètres du visage de Johnny.

L'Uzi bégaya furieusement, repoussant vers l'arrière le buste du tueur, les jambes coincées sous lui dans une posture qui aurait pu être

douloureuse s'il avait été encore vivant pour en souffrir.

Johnny devait bouger.

Quelqu'un avait réussi à atteindre le fusil d'assaut Armalite et tirait, faisant sauter de gros morceaux de sol, selon un motif zigzaguant qui se rapprochait dangereusement de Johnny. Se lever serait une perte de temps et d'énergie, une option suicidaire, et il résolut donc de rouler sur le côté pour tenter de mettre la table de jeu entre le flingueur au fusil et lui.

La tactique avait du bon et du mauvais. Si elle empêchait son tueur potentiel de voir Johnny, elle était très légère, avec un plateau en panneau de fibres à travers lequel les balles passaient sans problème. Il ne fallait pas s'éterniser derrière cette protection aléatoire.

Tout en roulant sur lui-même, l'enquêteur balança une rafale qui atteignit le mafieux au niveau des chevilles, puis leva le canon de l'Uzi pour tenter d'atteindre une rotule. Il attendait un cri, mais les cordes vocales du type devaient être tétanisées par le choc. Il s'effondra, et son torse s'abattit sur la table avec assez de force pour qu'elle s'effondre sur elle-même, fournissant au pourri un abri précaire. Sans se laisser troubler, Johnny tira directement à travers le plateau. Il vit les chevilles déchiquetées de son ennemi battre violemment l'air, projetant du sang partout, avant de s'immobiliser.

Il avait les oreilles qui tintaient après la succession interrompue des détonations dans la petite pièce. À côté, dans ce qui semblait être une salle plus vaste, le combat se poursuivait. La puanteur de la cordite et l'odeur métallique du sang frais lui rappelèrent qu'ils étaient venus détruire un labo de drogue, mais aussi qu'il avait un masque autour du cou, suspendu à un élastique.

Il le mit en place et alla pêcher dans sa poche un chargeur plein pour l'Uzi. Quelques secondes s'étaient écoulées sans qu'un coup de feu se fasse entendre. Il ne pouvait pas voir les deux flingueurs survivants à cause de la table renversée et criblée de balles. Pendant un instant, Johnny se demanda s'ils n'étaient pas passés dans la pièce voisine pour aider leurs copains, face à son frère et à Deckard. Il eut la réponse presque aussitôt, quand deux pistolets-mitrailleurs crépitèrent, depuis le seuil de la porte.

D'un rapide coup d'œil vers le comptoir, il s'aperçut que les deux P-M qui s'y trouvaient l'instant d'avant avaient disparu. Il comprit aussi, presque en même temps, que les deux joueurs de cartes ne lui tiraient pas dessus, mais en direction opposée, vers le labo. Avec un peu de chance, il avait la possibilité d'en terminer rapidement avec son opération de nettoyage.

Il roula, puis se redressa sur le genou gauche. À trois mètres devant lui, les deux tueurs étaient accroupis de chaque côté de l'encadrement de la porte, tirant avec leurs MP-5 sur des cibles que Johnny ne pouvait

pas voir.

Impossible de savoir ce qui alerta l'un des deux hommes. Un frottement quand Johnny se redressa, peut-être, ou l'instinct de survie. En tout cas, l'enquêteur avait le flingueur de gauche dans sa ligne de tir, le doigt pressé sur la détente de l'Uzi, quand l'autre jeta un coup d'œil en arrière, le découvrit et alerta son copain.

Mais ce n'était pas leur jour de chance.

Le flingueur en embuscade sur la gauche de la porte prit la rafale de l'Uzi entre les omoplates et fut projeté en avant par l'impact. Il rebondit mollement en heurtant l'encadrement et Johnny sentit alors, plus qu'il ne le vit, l'autre tireur pivoter vers lui.

Mais, avant que l'un ou l'autre ait pu tirer, le type fit un brusque écart sur le côté, et du sang jaillit de son cou et de son visage, là où des balles venaient de se frayer en silence un chemin dévastateur. Johnny vit Able Deckard se pencher dans l'encadrement de la porte. Son Ingram en main, il continua de rafaler sur le Russe alors qu'il s'écroulait déjà.

— Vous êtes touché ? demanda l'homme de la C.I.A.

— Broutilles, répondit-il. Et pour vous deux ?

— R.A.S. Beau travail. Maintenant, on ferait mieux de se tirer avant que les flics se décident à venir voir ce qui se passe ici.

CHAPITRE X

Le voyant qui clignotait sur son téléphone indiqua au numéro Un du *Justice Department* que l'appel provenait du Black Warriors Ranch. C'était une ligne spéciale, une des deux qui ne passaient pas par sa secrétaire ou le standard du Département de la justice. Elle était aussi sécurisée que le permettait la plus récente technologie.

Il laissa le téléphone sonner deux fois, décrocha à la troisième sonnerie, grimaçant en sentant le nœud qui s'était formé dans son estomac. Qu'il ait pu éviter jusque-là les ulcères restait pour lui un mystère.

— J'écoute.

— Barbara Price, dit la voix au bout du fil.

— Que se passe-t-il ?

— Des nouvelles en provenance de Berlin. Trois attaques, avec, chaque fois, des cibles liées à la Famille Valerik.

— Quel bilan ? interrogea Brognola, même s'il aurait préféré ne pas savoir.

— Plus d'une vingtaine de corps. Une explosion s'est produite, lors du dernier raid, et on n'a pas fini de fouiller les décombres.

— Seigneur !

Quand Valerik avait quitté Amsterdam pour l'Allemagne, Hal Brognola avait sincèrement espéré que les frères Bolan perdraient la trace de leur gibier, voire qu'ils se lasseraient et décideraient de rentrer aux États-Unis. À cette fin, il avait ordonné à Price de ne rien révéler de la nouvelle destination de Valerik. Mais il aurait dû s'en douter ; il ne fallait pas compter que Striker lâche une proie.

« Au vu du résultat, pensa-t-il, j'aurais mieux fait de leur refiler directement l'adresse de l'autre salaud ! »

— On a un témoin, pour le second raid, révéla Price. Un veilleur de nuit, quelque chose comme ça ; je n'ai pas trop compris...

— Et... ? fit Brognola en essayant de contenir son impatience.

— Nous avons eu le renseignement par l'unité antiterroriste allemande, le GSG-9. Vous connaissez ?

Brognola acquiesça d'un grognement.

— Eh bien, leur témoin affirme avoir dénombré trois assaillants.

Là, le Fédéral tiqua.

— Trois hommes ? Ce ne serait pas plutôt deux hommes et une femme ?

— J'ai posé la question – et plutôt deux fois qu'une. Mais le témoin est formel : il y avait trois hommes. Évidemment, il n'a pu apercevoir aucun visage.

Brognola essaya de comprendre ce que cela pouvait signifier. En vain. À tout hasard, il demanda :

— Tous nos hommes sont bien en mission ou au ranch, en ce moment ?

— Affirmatif, répondit Price. J'ai moi-même vérifié.

C'était toujours ça. Aucun agent du Ranch n'avait donc rejoint les deux frères.

— Aucune idée sur l'endroit dont pourrait sortir ce mystérieux troisième homme ? demanda-t-il.

— Nous avons envisagé la possibilité qu'il n'y ait aucun lien entre ces attaques et celles d'Amsterdam. Impensable : cela aurait impliqué trop de coïncidences.

— Tout à fait d'accord, approuva le Fédéral. Ma question reste toujours posée.

— Si on part du principe que les deux frères ont récupéré un complice quelque part, la logique voudrait qu'il les ait rejoints à Amsterdam. Ce qui laisse penser que...

— ... Qu'il y a un lien avec celui ou ceux qui les ont dirigés vers l'Allemagne, compléta Brognola.

— Exactement.

— Et cela voudrait dire, poursuivit le numéro Un du *Justice Department* en pensant à voix haute, que notre homme a une bonne connaissance des mouvements de Valerik. Soit parce qu'il le surveille, soit parce qu'il a un œil – voire plus – à l'intérieur de la Famille.

— Je pencherais pour la première solution, souligna Price. Difficile d'imaginer comment un proche de Valerik aurait pu localiser les deux frères et conclure un marché avec eux.

D'où la question : à qui Bolan accorderait-il sa confiance ?

Il n'avait plus de contact avec le Black Warriors Ranch, il se montrait clairement soupçonneux à l'égard de Brognola... Qui d'autre avait en sa possession les infos que recherchait Bolan, tout en ayant la possibilité de gagner sa confiance et s'octroyer une place au sein de sa petite armée ?

— Vous avez vérifié les allées et venues de Grimaldi et de Schwarz ?

— Oui, monsieur. Je ne peux affirmer qu'ils ne se sont pas parlé, mais nous savons que nos deux collaborateurs suivent un recyclage. Grimaldi découvre les joies du pilotage sur le dernier modèle

d'hélicoptère furtif, et Schwarz s'initie à l'intelligence artificielle nouvelle génération. Vos ordres ont été suivis à la lettre.

— Bon sang ! lâcha soudain le Fédéral.

— Vous pensez...

— Quelqu'un de la C.I.A. C'est forcément ça !

— Je ne suis pas aussi sûre. Cela exigerait de sérieuses divergences entre cet homme et l'Agence...

— Ça n'a rien de nouveau. La plupart du temps, avec Langley, la main gauche semble ignorer qu'il y a une main droite – et encore moins à quoi elle peut servir.

— Cela voudrait donc dire que ce qui se trame n'est pas approuvé par la hiérarchie ?

— Votre naïveté est rafraîchissante, chère Price. Bon, tout ça ne nous aide guère. Nous avons besoin de savoir qui tire les ficelles, et dans quel but. Pour l'instant, nous nageons en plein brouillard.

Un moment de silence passa, et Price demanda avec une réticence évidente :

— Les ordres restent-ils les mêmes ?

— Si jamais je décide de revenir dessus, vous serez la première à en être informée.

— Et si, par hasard, nous avons des nouvelles de quelqu'un, en provenance de Berlin ?

— Vous ne lui dites rien, vous essayez de localiser l'appel, puis vous m'appellez aussitôt.

— Bien, monsieur, conclut sèchement Barbara Price avant de raccrocher.

— Écoutez, je...

Mais il n'y avait plus que la tonalité, à l'autre bout du fil. Abasourdi que son assistante lui ait ainsi raccroché au nez, Brognola se dit qu'il y avait un début à tout. Il se demanda si Price continuerait d'obéir à ses ordres, et la réponse s'imposa d'elle-même. Oui.

Elle mesurait ce qui était en jeu, ce qu'elle risquait de compromettre en écoutant son cœur plutôt que de s'en tenir aux ordres. Avant toute chose, Barbara Price était une professionnelle. Il lui faisait une confiance absolue.

En réalité, Price n'était pas son problème immédiat. Il s'inquiétait bien plus de ce mystérieux troisième homme qui voyageait – et combattait – en compagnie des frères Bolan à Berlin.

Dans le bureau de Noble Pruett, fixée au mur de façon à ce qu'il puisse la voir à tout moment, une affiche montrait un type aux yeux fous sanglé dans une camisole de force. La légende disait : « La paranoïa n'est qu'un état de conscience plus intense. »

Il gardait cette vérité à l'esprit tandis qu'il faisait un nouveau tour du

pâté d'immeubles, en quête d'ombres et de silhouettes suspectes, menaçantes, qui demeurèrent invisibles. Il s'engagea alors sur le parking du petit supermarché qu'il avait choisi. Il était midi à McLean, ville de Virginie située à un peu plus de trois kilomètres à l'ouest de Langley. Les gens entraient et sortaient du magasin, mais ça ne gênait pas Pruett.

Au contraire, il voulait du monde, il en avait besoin pour sa protection ; en se fondant dans la foule, il ne risquait pas de marquer les esprits.

Les deux cabines publiques qui se trouvaient devant le bâtiment étaient libres quand Pruett stoppa sa voiture contre le trottoir, juste à leur hauteur. Il avait emprunté un véhicule de service – encore une couche de protection, juste au cas où. Il en descendit, s'approcha des téléphones et jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne le voyait sortir de sa poche un Post-it et le coller sur un des téléphones, devant une fente à pièces. Sur le carré de papier, en lettres capitales, on pouvait lire : « EN dérangement. » Pruett décrocha le combiné de l'autre téléphone, composa le numéro d'une carte de crédit qui n'était pas à son nom, puis treize autres chiffres qui le mettraient en contact avec l'étranger.

Attendant qu'une sonnerie se fasse entendre de l'autre côté de l'Atlantique, il sentit monter une nouvelle vague d'irritation, qu'il réussit péniblement à dompter. Cela faisait presque une heure qu'il enrageait, depuis que sa secrétaire lui avait appris que son cousin Rick l'avait appelé alors qu'il était en réunion avec le directeur adjoint, demandant à ce que Pruett le rappelle dès que possible.

On lui avait laissé un numéro, que Pruett ne s'était même pas donné la peine de lire. Il n'avait pas de cousin Rick – un pseudonyme qui désignait en réalité Vassily Krestyanov –, et il savait que le numéro avait été piqué au hasard dans les pages d'un annuaire local. Au lieu de l'utiliser, il appellerait l'Europe en composant son numéro de contact mensuel avec le Russe – mais pas de son bureau, bien sûr, ni d'aucun autre endroit situé à l'intérieur des bâtiments de l'Agence.

Il était donc allé « déjeuner » seul, avec une voiture empruntée au service – il avait menti en prétendant que la sienne ne démarrait plus –, quittant Langley pour gagner McLean. Pour autant qu'il ait pu s'en rendre compte, personne ne l'avait suivi ; et si la ligne n'était pas sécurisée, il n'avait aucune raison de penser que les téléphones de ce centre commercial étaient sur écoute. D'ailleurs, il changeait de lieu à chaque appel.

Un inconnu lui répondit – jamais il n'entendait la même voix. Puis il donna son mot de passe de la semaine. Quinze secondes plus tard, Krestyanov lui-même était en ligne.

– Vous n'avez pas eu trop de mal à sortir pour appeler ? demanda-t-

il.

— Ce n'est jamais facile, répondit Pruett. Alors, qu'y a-t-il de si important, pour que vous m'appeliez à mon bureau ?

— Notre associé est toujours en proie à ses problèmes, malgré son déménagement.

Ce qui pouvait se traduire par : « Valerik est dans la merde. » D'une manière ou d'une autre, et malgré son transfert d'Amsterdam en Allemagne, il avait encore ses mystérieux ennemis au cul.

— On dirait que ce déménagement n'était pas forcément la meilleure idée, commenta Pruett.

C'était l'idée de Krestyanov, évidemment, et il n'avait pu résister à la tentation de souligner le fait.

— Il y a, à vrai dire, un autre problème, lui annonça le Russe.

— D'autres ennuis..., marmonna Pruett. Quelle surprise !

En réalité, au cours des deux dernières semaines, il n'y avait eu que des mauvaises nouvelles, une crise succédant à l'autre. Une situation qui avait amené Pruett à regretter amèrement sa participation dans cette combine. Tout semblait relativement simple, quand il avait aidé à sa conception. Un plan infaillible.

À présent...

— Vous ne voulez pas savoir ? interrogea le Russe d'un ton mécontent.

— Maintenant que je suis là... Allez-y, je vous écoute.

— Il y a au moins trois hommes dans les forces d'opposition, expliqua Krestyanov. Tous semblent américains. Malheureusement, ils n'ont pas été identifiés.

— Je ne peux pas vous aider, assura Pruett. Si vous aviez des photos bien nettes, peut-être – mais les risques seraient énormes.

— Rappelez-vous vos priorités !

— Ma première priorité est de ne pas me retrouver dans une prison fédérale pour deux cents ans ! De toute façon, comme je vous l'ai dit, si je n'ai pas des photos, des empreintes digitales ou des relevés ADN, par exemple, je ne peux absolument rien faire.

— La prochaine fois, promet Krestyanov, notre ami tâchera de se débrouiller pour que ses agresseurs posent le temps d'une photo et laissent des échantillons d'urine.

— Ma foi, ça ne serait pas plus mal, affirma Pruett, sans se soucier de jouer au plus malin avec Krestyanov. Bien sûr, il faut aussi que vos inconnus soient dans le système – et une vérification complète nous obligerait à entrer dans le système du *Justice Département*, pendant qu'on y est. Mais il serait plus rapide de les liquider, de s'en débarrasser une bonne fois pour toutes.

— Malheureusement, il semblerait que nous soyons en présence de professionnels. Ils paraissent incroyablement bien informés des projets

de voyages de notre ami. Cela vous inspire quelque chose ?

— Comme quoi ?

Pruett n'aimait pas le ton accusateur du Russe. Où voulait-il en venir, au juste ?

— Vous insinuez que j'y suis pour quelque chose ?

Même s'il ne voyait pas Krestyanov, il était persuadé que celui-ci venait de hausser les épaules.

— Tout est possible, déclara sans fard l'ancien cadre du K.G.B.

— À votre place, je considérerais les choses d'un peu plus près avant de balancer de tels soupçons. Ce n'est pas moi qui fais ses plans de voyage.

— Je compte bien examiner chaque possibilité. Et si j'étais vous, je ferais de même.

— Inutile. Je n'ai que deux personnes qui travaillent ici et ont connaissance de notre arrangement. Aucune n'a été informée du départ en Allemagne.

— Vous êtes donc le seul à savoir que notre ami devait partir là-bas, souligna Krestyanov.

— Le seul de *mon* équipe, nuança Pruett, furieux.

Voilà que l'autre remettait ça avec ses insinuations.

Il en avait assez.

— Est-ce que vous avez seulement envisagé que tout cela est peut-être la faute de ce connard ? Je ne crois pas avoir déjà entendu parler d'une opération comme la sienne qui n'ait pas son contingent de mouchards...

— Il m'a assuré que...

— Laissez-moi deviner la suite, coupa Pruett. Il vous a juré que ses gars étaient les plus clean et les plus réglos qui soient. Rien que des frères de sang, en qui il a une confiance absolue.

— Il n'a confiance en personne, maintenant.

— Non sans raison.

— Avant que vous me coupiez la parole, j'allais dire qu'aucun de ses hommes n'était au courant du départ pour l'Allemagne.

— Aucun ? Dois-je comprendre qu'il voyage seul ?

— Personne à part son second et ses gardes du corps, précisa le Russe.

— Combien cela fait-il ? Six ou sept hommes au moins, non ?

— Nous ne devons exclure aucune autre possibilité, insista Krestyanov.

Pruett comprit exactement ce qu'il entendait par-là. L'Agence était à l'image de ces poupées russes qui s'ouvrent pour révéler une autre poupée, qui elle-même contient une autre poupée, et ainsi de suite, toutes peintes avec une précision égale dans les détails. À Langley, on ne pouvait jamais dire avec certitude ce qu'un autre pensait et pour qui

il travaillait éventuellement en sous main. Pruett avait fait son possible pour se couvrir et effacer ses traces, mais il restait toujours la possibilité qu'il ait oublié quelque chose, quelqu'un.

Un truc qui pouvait encore se retourner contre lui et lui mordre le cul.

Il n'aimait pas penser à ça, mais il était difficile d'y échapper, surtout quand les choses commençaient à vraiment mal tourner, comme ces derniers jours. Une partie de lui était portée à espérer qu'il avait encore la possibilité d'arrêter les frais, de laisser Krestyanov et Valerik se débrouiller. Mais une autre partie de son cerveau savait qu'il était déjà bien trop tard.

Et il n'oubliait pas ce qui était en jeu, tout ce qu'il avait à gagner s'ils allaient jusqu'au bout de leur projet.

— Je vais tâcher de regarder autour de moi, dit-il enfin, à contrecœur. Mais ça ne sera pas facile.

— Bien sûr que non. Si vous trouvez quelque chose...

— Je vous le ferai savoir. Et je réglerai moi-même la question.

— Nous sommes près du but, dit le Russe. Très près.

— Je l'ai compris.

— Tant mieux. J'espère vous entendre bientôt. Pour de bonnes nouvelles, cette fois.

— Nous verrons.

Pruett raccrocha, récupéra le Post-it « EN dérangement » et le laissa tomber dans la première poubelle venue, avant de rejoindre sa voiture. Il ne suivrait pas le même chemin qu'à l'aller pour retourner à Langley, un trajet durant lequel il comptait bien réfléchir au moyen de savoir s'il avait été découvert.

La démonstration la plus évidente, bien sûr, il l'aurait quand on lui passerait les menottes aux poignets. Pour ça, il leur fallait une preuve, un mandat, un témoin. Le fait qu'il ne soit pas encore arrêté ne prouvait rien, mais il était persuadé d'avoir été aussi prudent que possible. Si ces salauds savaient ce qu'il préparait, ou s'ils n'en avaient deviné ne serait-ce qu'une partie, pourquoi est-ce qu'il n'était pas encore en taule ? Ou même mort ?

Un procès serait tellement gênant pour toutes les parties concernées que Pruett les croyait bien capables d'arranger un « accident » fatal. C'était toujours possible, même s'il était sous bonne garde. Personne ne pouvait aller voir ce qui se passait sous son capot ou sous son châssis chaque fois qu'il voulait prendre sa voiture. Alors, pour survivre, il devait être vigilant et compter sur sa chance.

Dans ces conditions, Pruett n'avait qu'une solution : continuer sur sa lancée jusqu'à la victoire. Alors, il serait intouchable.

La première fois que Hargus Webber s'était présenté pour un mandat

à une fonction officielle, il était lui-même à peine en âge de voter. Il brigua un siège de conseiller municipal dans une petite ville, et il avait perdu. Deux ans plus tard, il revenait à la charge et il l'emportait. Depuis, il n'avait connu que des victoires.

Sauf celle qu'il convoitait par-dessus tout. Une victoire pour laquelle il aurait donné jusqu'à son âme – s'il en avait encore une.

La Maison Blanche lui avait jusque-là échappé, alors qu'il restait une des principales personnalités du sénat américain, siégeant ou présidant quatre des six grandes commissions. Lors de la dernière course aux primaires, il avait été tout près d'emporter le Wisconsin pour son parti, mais des salauds étaient venus le poignarder dans le dos, le privant sur la ligne de sa victoire. Webber avait encaissé son humiliation avec grâce – il était par-dessus tout un gentleman –, mais il avait aussi commencé à prendre les noms, à mémoriser les visages ainsi que les petits travers de ceux qui l'avaient baisé.

Cela faisait une belle liste, et il attendait avec impatience le moment où il l'utiliserait et les ferait payer.

Un moment qui n'était plus si éloigné, se dit-il.

Cet après-midi, il y avait un vote du sénat sur une augmentation des crédits pour le contrôle des armes, et le sénateur cherchait un moyen élégant de s'y soustraire, quand le coup de fil de Pruett le tira d'affaire. La dernière chose dont Webber avait besoin, en ce moment, c'était bien d'une controverse, avec des chroniqueurs qui l'attaqueraient pour certains parce qu'il aimait trop les armes, et pour d'autres parce qu'il ne les aimait pas assez !

La vérité, c'était qu'il n'en avait rien à foutre.

« Oublie ces bon sang de flingues », se dit-il en se laissant aller contre la confortable banquette de sa limousine avec chauffeur. Un chauffeur qui portait un flingue, du reste, puisqu'il lui servait aussi de garde du corps – les gens importants devaient faire attention à eux, en ces temps troublés.

Dans le cas présent, leur destination n'avait rien de préoccupant : ils roulaient vers un restaurant d'Arlington, sur Military Road, aussi discret que cher. L'endroit disposait de salons privés, et Pruett l'attendait dans l'un d'eux, pour lui livrer les dernières nouvelles de leur projet commun. Webber craignait que les nouvelles ne soient pas très bonnes, mais il attendait de voir. Il n'avait aucune raison de s'inquiéter tant qu'on ne lui aurait pas annoncé le pire. Ses cheveux étaient assez blancs comme ça, et il n'avait pas envie de les voir tomber par touffes à cause d'un excès de stress.

Imaginait-on un président des États-Unis avec une perruque ?

D'après ce que Webber en savait, le plan fonctionnait jusque-là comme sur des roulettes, et conformément au planning établi. Ils étaient à l'heure, donc, chaque pièce se mettait à sa place, et il avait

même fini par accepter l'incident qui précéderait sa victoire finale. À force d'y penser, Webber n'y voyait plus maintenant qu'un petit prix à payer pour la nation, un investissement pour obtenir le plus grand président et homme d'État depuis des lustres.

Jamais on n'avait pu accuser Hargus Webber de fausse modestie...

La limousine ralentit, et il jeta un coup d'œil par la vitre teintée, constatant qu'ils étaient arrivés à destination. Il n'aurait que quelques mètres à franchir pour entrer dans le restaurant et éviter une photo d'un de ces paparazzi de merde ! Il ne devait pas paniquer, juste parce que son adversaire, ce pétéux de trente-deux ans, avait essayé de répandre cette sale rumeur quand il concourait pour sa réélection, en 1996. Webber avait montré à ce connard un ou deux exemples des sales méthodes à employer quand on se lançait dans la course au sénat. Les photographies de M. Propre batifolant en compagnie d'un travelo black dans un motel de huitième zone n'avaient pas permis de remonter jusqu'à Webber ; au contraire, elles l'avaient envoyé à Washington pour six années de plus.

Il faisait toujours ce qu'il fallait faire, et il ne regardait jamais en arrière.

Son chauffeur lui ouvrit la porte du restaurant, le suivit à l'intérieur, et il s'éloigna quand l'hôtesse accueillit le sénateur, rejoignant l'espace bar, où il attendrait devant un café. L'hôtesse parut reconnaître Webber, mais elle ne fit aucune remarque.

— J'ai rendez-vous avec M. Flag, annonça-t-il à la souriante rouquine. Je crois qu'il a réservé un de vos salons.

— En effet, monsieur. Si vous voulez bien me suivre.

— Avec joie.

Et effectivement, Webber était ravi. Le seul spectacle de ce petit cul remuant avec grâce dans cette jupe le rajeunissait de dix ans. Il sentit même de l'excitation, mais il la réprima.

Ce n'était pas le moment.

Pruett se leva pour l'accueillir quand l'hôtesse l'introduisit dans le petit salon. Ils bavardèrent de tout et de rien en attendant qu'une serveuse leur apporte à boire, puis ils passèrent leurs commandes.

Quand ils furent enfin seuls, Webber fit du regard le tour de la pièce et dit :

— Je ne pense pas qu'il puisse y avoir de micros, ici...

— J'ai vérifié, monsieur, assura Pruett. La pièce est clean.

— Bien. Alors, quelle est cette urgence ?

— Ce n'est peut-être rien, sénateur, mais j'ai pensé que je devais vous avertir...

— Je vous écoute, coupa Webber avec une pointe d'impatience. De quoi s'agit-il ?

— Comme je vous l'ai dit, ce n'est sans doute rien, mais...

- Mais ?
- Eh bien, les Russes ont rencontré quelques... résistances, révéla enfin Pruett. Des pertes humaines sont à déplorer, monsieur.
- Comment ça ? À Moscou ?
- Soudain, Webber éprouva le besoin de boire sa vodka.
- Non, non, pas ces Russes-là. Les intermédiaires.
- Les truands, corrigea Webber en fronçant les sourcils, comme si le mot lui laissait un goût désagréable dans la bouche.
- C'est ça.
- Ils se sont fait prendre ?
- Non, monsieur.
- Pruett considéra la réponse, puis répéta :
- Non. C'est autre chose.
- Et quoi, bon sang ?
- Ils ont subi une série d'attaques, ici, et...
- Ici ? Vous voulez dire à Washington ?
- Aux États-Unis : Los Angeles et New York. Et ailleurs aussi, monsieur.
- Où ça, ailleurs ?
- Au Canada, aux Pays-Bas. Et si je me rappelle bien, il a aussi été question de Berlin.
- Des attaques, dites-vous ?
- Oui, monsieur. Il y a eu des victimes. En très grand nombre.
- Des gens ont été tués ?
- La chose ébranlait Webber, même quand il connaissait les détails de leur plan, avec son issue, aussi sinistre qu'épouvantable.
- Oui, monsieur.
- Quel rapport avec moi ? Avec nous ?
- Ce n'est peut-être rien, dit Pruett. Mais ces gens sont... ils ont des ennemis, voyez-vous. C'est ainsi. Quand il y a désaccord, ils ne passent pas devant une cour. Ils règlent ça eux-mêmes.
- Mais êtes-vous sûr que...
- J'essaie d'en savoir plus, coupa Pruett. Dès que ce sera fait, vous serez le premier averti.
- Combien y a-t-il eu de morts, jusque-là ? interrogea Webber.
- Je n'ai pas demandé le décompte exact, mais cela se chiffre par dizaines, je crois.
- Plusieurs dizaines ? Seigneur...

La serveuse entra avec leurs commandes, et les lèvres de Webber se fermèrent aussitôt en un sourire avenant. C'était un réflexe conditionné. Dès qu'ils eurent été servis et qu'il eut assuré à la charmante rouquine qu'ils n'avaient besoin de rien d'autre, elle les laissa. Webber se pencha en avant, prenant garde à ce que sa cravate ne trempe pas dans son assiette.

— Des dizaines ? répéta-t-il. Vous devez vous tromper...
— Je ne crois pas, monsieur.
— Mais... j'en aurais entendu parler, non ?
— Les médias ont été bien muselés dans les zones affectées, expliqua Pruett. On a réduit ça à une histoire de truands se zigouillant entre eux, et les télévisions et radios ne se sont pas senties concernées. Pas de tuerie dans un lycée, pas de minorités ethniques impliquées. La mafia russe est très bien parvenue à étouffer tout ça.

Le sénateur prit le temps d'assimiler ce qu'il venait d'apprendre, cherchant déjà le bon côté de la situation. Tout, dans la vie, était une question de point de vue. Il fallait juste savoir de quel côté se tourner.

— J'attends toujours des résultats.
— Oui, monsieur. Comme nous tous.
— Si quelqu'un essaye de m'avoir sur cette histoire, je n'ai pas l'intention de me laisser faire sans broncher.
— Non, monsieur. Cela n'arrivera pas.
— Eh bien, dans ce cas, dit l'homme qui serait bientôt Président, que signifient toutes ces histoires, et pourquoi me déranger pour des broutilles ?

CHAPITRE XI

Ce beergarten, un bar à bière sur Tempelhofer Damm, connaîtrait l'affluence dans une bonne heure, mais les clients avaient déjà commencé de se montrer quand Vassily Krestyanov y entra, suivi comme son ombre de Nikolai Lukasha. Ils formaient un couple étrange, qui attirait inévitablement le regard.

Manfred Berghoff les attendait dans un box dans lequel ils pourraient parler dans une relative intimité. Le groupe de polka qui mettait de l'ambiance dans le bar semblait se partager entre deux niveaux sonores : fort et très fort. Dans ces conditions, Krestyanov savait qu'il serait très difficile à leurs voisins du box d'à côté de suivre leur conversation s'ils ne commençaient pas à se crier dessus.

Et pourquoi le feraient-ils ? Ils étaient de vieux amis, après tout.

— Vassily ! Nikolai ! lança Berghoff en se levant pour les accueillir et leur serrer la main à tour de rôle.

— Vous, ça a l'air d'aller, Manfred ! observa Krestyanov.

Il mentait un peu, par courtoisie. Car, pour tout dire, Berghoff n'avait pas l'air au mieux. Il avait le teint blafard d'un vampire, et le dôme de son crâne sans cheveu n'arrangeait pas les choses. Il n'avait pas de sourcils non plus – et si on y regardait de plus près, pas de cils. Une alopécie héréditaire l'avait privé de toute pilosité, du sommet de la tête jusqu'à la pointe des orteils. Mais cela ne semblait pas trop le gêner.

— Oui, ça va bien, répondit l'Allemand en désignant le box de la tête. Asseyez-vous donc ! J'ai pris la liberté de prendre les commandes pour nous trois.

Deux énormes pichets étaient posés sur la table, l'un rempli de bière blonde, et l'autre de la bière brune qui avait la préférence de Lukasha. Le géant s'en empara en s'asseyant, remplit une chope vide et la vida en deux longues gorgées.

La tenue exclusivement noire de l'Allemand – blouson en cuir sur col roulé, pantalon et grosses chaussures de randonnée – mettait de façon exagérée son crâne chauve en valeur, faisant de lui la quintessence du skinhead. Il y avait une délectable ironie dans la chose, quand on savait que Berghoff avait passé des années à défendre le communisme en

Allemagne de l'Est, comme tueur et interrogateur de la redoutable et redoutée Stasi ; aujourd'hui, il s'appliquait à entretenir le zèle qu'avaient les gens de la défunte Gestapo à faire couler le sang et semer la douleur. Krestyanov se demanda s'il y avait quelque chose dans l'eau allemande pour que ce pays produise des hommes pareils – à moins que ça soit la bière... Mais le Russe reconnaissait ne pas être bon juge dans la mesure où, depuis toujours, il détestait les Allemands.

— Je craignais que tu aies eu des problèmes, Vassily, observa Berghoff.

La mousse de la bière qu'il venait de boire donna l'impression qu'il avait de la moustache, avant qu'il ne s'en débarrasse du revers de la main.

— Ils ne m'ont pas encore eu, dit Krestyanov. Néanmoins, il y a un problème, Manfred, je ne peux pas le nier.

— Ce n'est donc pas une simple visite de courtoisie ? Tu as besoin d'éliminer quelqu'un ?

Le visage de l'Allemand s'épanouit, révélant des fausses dents bon marché, rappelant le carrelage blanc du métro. À en croire la rumeur, Berghoff avait été soupçonné de trahison durant une des fréquentes périodes de purge de la Stasi. Il était innocent, mais cela ne signifiait rien en Allemagne de l'Est, et il lui avait fallu imaginer de mettre en scène sa propre mort dans une explosion, en laissant un cadavre derrière lui, avant de se réfugier à l'Ouest. Pour réussir son coup, il avait invité chez lui un homme de sa taille et de sa corpulence, un homosexuel dragué dans un bar. Il l'avait endormi avec un somnifère aussi puissant que rapide, avant de le raser complètement, de lui arracher les dents et de les faire disparaître dans ses toilettes. Ça ne suffisait pas, bien sûr, c'est pourquoi il s'était fait auparavant arracher ses propres dents, les fourrant dans la bouche de sa victime. L'explosion, quand elle surviendrait, devait les projeter de façon convaincante sur le lieu du crime.

Cette histoire avait connu une conclusion tragi-comique : la veille de déclencher l'explosion et de disparaître, Berghoff avait appris qu'il n'était plus suspect. On venait de découvrir que c'était son supérieur hiérarchique immédiat qui jouait les informateurs pour la C.I.A. On avait donc offert à Berghoff de prendre sa place, et c'était tout juste si, avec sa bouche édentée, il avait pu balbutier des remerciements. Avant d'accepter sa promotion, il lui avait fallu faire un peu de ménage chez lui. Il avait empaqueté le cadavre et l'avait balancé dans la rivière. Pour les dents, les pays de l'Est n'étant pas vraiment au sommet de la technologie, il avait dû se faire faire des prothèses de contrebande plantées par le dentiste marron qui avait arraché les premières.

— D'éliminer quelqu'un, confirma Krestyanov. Plusieurs personnes, même, semble-il.

— Super ! lança Berghoff, avant de prendre une grande lampée de bière. Et qui sont-ils, ces cadavres ambulants ?

— Il est là, le problème, Manfred. Je ne connais pas leurs noms.

— Pas de soucis. Tout ce qu'il me faut, ce sont des photos, des adresses.

Krestyanov ne put que secouer la tête.

— Je n'ai ni photographies, ni adresses.

L'Allemand ne perdit pas pour autant son sourire.

— Est-ce qu'ils sont en Allemagne, au moins, ces fantômes ? Ou bien est-ce que je suis censé les pourchasser à travers le monde ?

— Ils sont à Berlin, intervint Lukasha. Nous avons une description très vague. Trois hommes, au moins. Bien armés, et dangereux.

Berghoff considéra l'information pendant un instant, puis claqua des doigts.

— Bruckstrasse ! C'est ça ? Et le bordel sur Schonhauserallee ? L'entrepôt sur Kottbutterdamm ?

— Tu es toujours à la pointe de l'info, Manfred, commenta Krestyanov.

Il se disait que la flatterie couperait court au flot de questions qu'il attendait, mais l'Allemand ne semblait pas s'intéresser au lien qui pouvait exister entre Krestyanov, Lukasha et les activités de la mafia russe.

Il demanda simplement :

— Ce sont des compatriotes à vous ?

Krestyanov secoua la tête.

— Américains, je pense. Ou peut-être des Anglais.

— Je penche pour les Américains, confirma Lukasha.

— Mais ça me va très bien ! s'exclama Berghoff en dévoilant une fois de plus son épouvantable dentition. Cela fait une éternité que je n'ai pas traqué un espion américain. Et j'avais adoré. Je m'en souviens encore.

— Il ne s'agit pas d'espions, Manfred. Ce sont des soldats. Peut-être des mercenaires.

— Mais c'est parfait ! lança Berghoff, qui emplît de nouveau sa chope avec le *pitches*. Je n'ai jamais trop aimé les chasses où les gibiers ne se défendent pas. Les interroger, ça, c'est une autre histoire. Quand ils crient...

— Ce qui nous conduit à la seconde partie de ma requête, coupa Krestyanov.

— Quoi donc ?

— Si possible, j'aimerais que tu en captures un vivant, que tu découvres qui ils sont, qui les envoie, et tout le reste.

— Un plaisir double, alors ! Honnêtement, je vais prendre un tel pied que j'hésite presque à parler d'argent...

— Mais tu es un homme d'affaires, n'est-ce pas ? répliqua Krestyanov en réprimant un sourire.

— Je savais que tu comprendrais. Si j'avais pu les poursuivre seul, je ne dis pas... mais trois hommes, peut-être plus... J'ai besoin d'assistants et des bons, si ces Yankees sont aussi balèzes que tu le dis.

Krestyanov ne voyait pas l'intérêt de finasser, surtout si cela devait compromettre la chasse.

— Ils ont éliminé pas moins de cinquante hommes en deux semaines et sur deux continents, indiqua-t-il.

— Pas tous en Allemagne ?

— À Amsterdam auparavant, précisa Krestyanov. Et avant ça aux États-Unis.

Berghoff prit quelques instants pour digérer l'info, la faisant passer avec une gorgée de bière.

— Je commencerai avec six hommes. Si j'ai de la chance, il ne m'en faudra pas plus. Le tarif va te paraître exorbitant.

— Quel est-il ? interrogea Krestyanov d'un ton pressant.

Berghoff parut y réfléchir un instant, puis il prit une mine chagrine pour énoncer un chiffre. Un chiffre tout à fait raisonnable. En réalité, Krestyanov s'attendait à ce que l'autre demande beaucoup plus. Mais il joua son rôle, fronça les sourcils, avant de céder.

— Eh bien, dit-il, si c'est ton meilleur prix...

— Tu fais une excellente affaire, je t'assure !

— Mais à ce tarif, tu fournis le matériel, Manfred.

— Bien sûr ! Un bon artisan apporte toujours ses propres outils.

Ils se serrèrent la main pour sceller le contrat, puis Berghoff sortit un téléphone cellulaire, composa un numéro et commença à donner des ordres en allemand, rapidement. Krestyanov qui parlait couramment six langues suivit sans peine la conversation.

— Pas de problèmes ? demanda-t-il.

— Aucun. Tu auras tes scalps.

— Et un prisonnier vivant. N'oublie pas ça, Manfred.

— Si c'est possible.

— Bien sûr. Si tu y parviens, cela pourrait te valoir un gros bonus...

— Ce sera un prisonnier, alors. Tu peux me faire confiance.

— Tu ne m'as jamais déçu, Manfred.

— Bien sûr que non, dit Berghoff en gonflant son torse impressionnant. Je suis le meilleur !

« Je l'espère », pensa Krestyanov en prenant une gorgée de bière. Oui, il l'espérait pour leur salut à tous.

La diplomatie n'avait jamais été le fort de Christian Keane. Il était trop franc et direct, certains le disaient dépourvu du moindre tact, et il avait la réputation de hérissier ses interlocuteurs, lorsqu'il aurait fallu

jouer sur du velours pour apaiser des ego blessés. Noble Pruett, qui connaissait le problème, ne lui confiait aucune mission exigeant des talents de négociateur. Mais il n'y avait rien à négocier avec ses cibles berlinoises. Sa mission consistait à les trouver et à les liquider aussi rapidement que possible.

Bien sûr, avant de régler cette question, Keane devait découvrir qui ils étaient.

Il consulta sa montre et eut confirmation de son pressentiment : le Russe était en retard. Keane aurait préféré se trouver à Amsterdam plutôt qu'en Allemagne.

Il aurait pu aller tuer le temps dans le quartier chaud en attendant que son contact arrive, plutôt que de traîner dans un bar enfumé où des vieux types aux faces rougeaudes semblaient décidés à voir qui boirait le plus de bière avant d'exploser.

Le géant fit son entrée trois minutes plus tard, et avec presque un quart d'heure de retard. Impossible de le manquer, avec la façon qu'il avait de se baisser pour franchir le seuil. Quelques-uns des buveurs, les plus bourrés ou les plus inconscients, commencèrent à chuchoter entre eux en ricanant. Mais il suffit qu'ils croisent une fois le regard du Russe pour quitter toute envie de rigoler.

Lukasha, qui avait repéré Keane, se déplaça sans problème à travers la foule, tout le monde lui laissant le passage. Cela faisait au moins dix-huit mois que les deux hommes ne s'étaient pas vus, mais le Russe se souvenait parfaitement de Keane.

Jusqu'ici, ça allait.

Keane ne se leva pas. Dans son monde, courtoisie rimait plus ou moins avec servilité. Arborant un sourire qu'il s'était composé pour l'occasion, il hocha la tête vers la chaise libre, en face de lui. Puis il se détendit et attendit que le géant s'asseye.

— J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé au cours des huit dernières heures, dit-il sans préambule.

Il vit une lueur d'incompréhension passer dans les yeux du Russe.

— J'ai passé mon temps dans les avions et les aéroports depuis que votre patron a appelé le mien. J'ai cru comprendre que vous aviez un problème. Je suis ici pour vous aider, si je le peux, mais avant, il faut que vous me mettiez au parfum de tout ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté les États-Unis...

Vous préférez que nous poursuivions cette conversation en russe ?

Il avait changé de langue sans que cela lui demande le moindre effort.

Lukasha hocha la tête.

— Il y a eu deux nouvelles attaques, annonça-t-il. On en est maintenant à quarante et un morts.

Keane émit un léger sifflement.

— Rien que des hommes de Valerik ? demanda-t-il.

— Il y avait des Allemands, lors de la dernière explication, précisa Lukasha. Quatre ou cinq, je crois. Des cousins de sa Famille, si tu vois ce que je veux dire.

Autrement dit, un ramassis de racketteurs, de dealers et autres bras cassés aux ordres de la mafia. Keane les méprisait, tous autant qu'ils étaient, non pour ce qu'ils faisaient, mais pour leurs motivations. Leur unique moteur était la cupidité. Cela dit, bien utilisé, ce sale défaut pouvait devenir une arme. Et ces hommes devenaient des pions disponibles, facilement remplaçables.

— J'imagine qu'il n'y a toujours pas d'informations sur vos pisteurs ?

— Nous entendons chaque fois la même chanson, expliqua Lukasha. Trois hommes. Pas de description précise, mais je pense que ce sont toujours les mêmes.

— Ça paraît logique. Mais ça ne donne pas grand-chose comme base de départ. Trois hommes dans Berlin, c'est à peu près comme la fameuse épingle dans la botte de foin. Il m'en faudrait un peu plus, un élément qui me permettrait d'anticiper leurs mouvements.

— On dirait qu'ils frappent de façon aléatoire. Nous avons étudié les cartes, sans rien en tirer. Pas de motif particulier, sinon de foutre la merde dans les affaires de Valerik...

Keane sirota sa bière blonde, essayant de comprendre ce qui se cachait là-dessous, attendant que la lumière se fasse. Il devait y avoir quelque chose, si seulement il...

— Ils s'en prennent exclusivement aux affaires de Valerik, n'est-ce pas ? interrogea-t-il. Je veux dire, rien qui appartienne à Krestyanov ? Pas d'intérêts allemands ?

— Uniquement le business de Tolya, confirma le géant.

— Donc, la prochaine fois qu'ils vont partir en chasse – et je suis certain qu'il y aura une prochaine fois –, ils s'en prendront encore à lui...

Une pensée s'imposait à Keane, qui fronça les sourcils et demanda :

— Il a encore quelque chose debout, en ville ? Ou est-ce qu'ils ont déjà tout anéanti ?

— Il doit lui rester quelques trucs, répondit Lukasha. Mais il ne nous a pas dit quoi.

— Dans ce cas, trouvez, et le plus vite possible. Nous avons besoin de réduire le champ de nos recherches. Il faut concentrer, consolider. Ça ne lui plaira peut-être pas de mettre tous ses œufs dans le même panier, mais mieux vaut attirer l'ennemi dans un coin précis plutôt que de pourchasser des fantômes à travers toute la ville.

— Peut-être qu'il ne se passera plus rien..., suggéra le Russe.

— Vous rigolez ! Ces types traquent Valerik depuis Los Angeles. Vous pensez vraiment qu'ils vont abandonner maintenant ? Si c'était leur

genre, ils auraient déjà lâché le bonhomme quand il a quitté le continent américain.

— Je demanderai des infos complémentaires.

— Ne demandez pas. Exigez ! Votre patron tient à ce qu'on règle cette affaire, et il n'est pas question qu'on ménage Tolya. Il serait stupide de garder l'info pour lui, quand vous vous cassez le cul pour lui sauver la mise.

— J'obtiendrai les renseignements.

— Voilà qui est mieux. Quand nous aurons les détails, nous choisirons le meilleur endroit à défendre, nous viderons les autres, et nous enverrons tous les flingues disponibles pour couvrir le piège. De combien de soldats pouvez-vous disposer ?

— Valerik a environ...

— Pas seulement les siens, coupa Keane. Je veux dire la Famille et ses alliés. On a laissé cette histoire traîner bien trop longtemps. Il faut en terminer une fois pour toutes, et aussitôt que possible.

Lukasha fronça les sourcils, mais il ne semblait pas prendre ombrage du ton directif de Keane. Après un moment de réflexion, il précisa :

— On doit avoir encore une cinquantaine de flingueurs sur pied.

— En comptant vos copains de la Stasi ? interrogea Keane, qui fut récompensé par un clignement d'yeux déboussolé.

— Je comptais tout le monde, répondit Lukasha avec une évidente réticence.

— Ça devrait faire l'affaire. Cinquante contre trois : un rapport de force comme je les aime.

— Vous serez là, bien sûr, déclara Lukasha sur le ton de l'affirmation, et non de l'interrogation.

Keane perçut néanmoins comme une légère incertitude dans sa voix.

— Si je serai là ? Plutôt deux fois qu'une ! Je ne raterais pas ça pour toute la bière de Bavière.

Déjà, Lukasha repoussait sa chaise en arrière.

— Je vais faire en sorte que tout soit prêt.

— Vous voulez bien me laisser un numéro où vous contacter, avant de partir ? Je n'ai pas très envie de passer toute la soirée ici à poireauter.

Lukasha fouilla dans ses poches, sortit un stylo à bille et traça des numéros sur le dos d'une serviette en papier. Keane empocha celle-ci alors que le géant se levait.

— Je vous appellerai toutes les heures, à la demi, lui dit-il en tapotant le cadran de sa Rolex. Dès que quelqu'un aura une adresse pour moi, j'y ferai un saut pour voir par moi-même.

Lukasha hocha la tête et commença de se tourner pour gagner la sortie. La voix de Keane l'arrêta en plein mouvement.

— Encore une chose.

— Quoi ?

— Si vous avez le moindre contact avec la police, dit Keane, vous voudrez bien faire en sorte qu'ils restent à l'écart, d'accord ? Moi, ça ne me gêne pas, mais ça pourrait être mauvais pour vos hommes si des flics subissaient des dommages pendant la fête.

— *Da.*

Le Russe se tourna et fendit la foule.

— Fais le malin tant que tu le peux, Ducon, marmonna Keane en levant sa chope pour saluer le départ du géant.

Et il sourit, se rappelant qu'il se sortirait d'autant mieux de l'histoire, si ses alliés paraissaient ineptes. La victoire, alors, serait tout à lui.

Depuis qu'il avait été chargé de trouver le lien entre Tolya Valerik et la C.I.A., Able Deckard avait enfin l'impression d'avoir progressé. C'était assez drôle, quand il y réfléchissait. Il ne comptait plus les critiques dont la C.I.A. avait été l'objet, accusée – à raison – de violer les lois, de ne pas respecter sa propre charte... et, pour une fois que cela avait vraiment de l'importance, on n'était pas allé assez loin. S'il avait tout simplement commencé par tuer les hommes de Valerik six mois plus tôt, en abattant ces salauds à vue, peut-être qu'il en aurait fini avec cette histoire, et aurait identifié et neutralisé la menace qui continuait de lui échapper mais finirait par lui péter à la figure.

Pourtant, il avait un boulot à faire, et il était tout près de toucher au but. Avec l'aide des deux hommes, il pouvait faire pencher la balance à tout moment.

Peu lui importait de savoir qui Evan Green et Johnny Gray étaient exactement. L'énigme était réelle, intrigante, mais ils étaient du même côté, et c'était tout ce qui comptait vraiment dans l'immédiat.

Avec un peu de chance, il aurait une info précieuse à leur apporter lors de leur prochaine rencontre. Cinq cents dollars américains lui avaient permis d'obtenir une adresse où un Russe était censé avoir loué un appartement. Deckard avait surveillé l'endroit, et il avait été récompensé au-delà de ses espérances. Alors qu'il était en place depuis moins de vingt minutes, il avait vu Vassily Krestyanov sortir de l'immeuble, suivi d'un géant qui devait être son garde du corps. Il avait filé les deux hommes jusque dans un beergarten très fréquenté, leur donnant un peu d'avance avant d'y pénétrer à son tour. Ils ne connaissaient pas son visage – ils n'avaient aucune raison de le connaître –, mais Krestyanov était tout de même dans le métier depuis plus de vingt ans, et il ne fallait surtout pas le sous-estimer. Quant à l'espèce de mastodonte qui le suivait comme son ombre, Deckard n'avait aucune envie de se retrouver en tête à tête avec un type qui pouvait lui arracher le bras aussi facilement qu'à une poupée Barbie.

Malgré l'affluence, il avait réussi à trouver une place, assez près pour

pouvoir observer Krestyanov, assez loin pour qu'aucun des Russes ne puisse se rendre compte qu'il était en train de les épier. En fait, ils regardaient à peine ce qui se passait autour d'eux. Krestyanov s'entretenait avec un type au crâne chauve assis dans le même box qu'eux, tandis que le géant sirotait sa bière. En y regardant de plus près, Deckard s'aperçut rapidement que le troisième homme n'était pas simplement chauve : il n'avait pas de sourcils, pas plus que le moindre poil sur le menton ou les joues.

Deckard s'employa à photographier mentalement son visage et se promit de contacter Langley au sujet d'espions russes – et allemands, on ne savait jamais – souffrant d'alopécie, ou de quelque chose de similaire. Une fois qu'il aurait un ordinateur entre les mains, il pourrait aussi obtenir d'autres visages en affublant le chauve de différentes variétés de coiffures, de moustaches, de barbes...

Alors qu'il était plutôt doué pour lire sur les lèvres – ce qui pouvait se révéler bigrement utile quand il fallait observer son gibier à distance –, les aptitudes linguistiques de Deckard se limitaient à l'anglais, et les trois gus parlaient à l'évidence une autre langue. De l'allemand ou du russe ? Deckard n'aurait su dire. La réponse l'aurait aidé dans l'identification de Crâne d'Œuf. Il était résolu à se lever pour passer à leur hauteur, quand il s'aperçut qu'ils en avaient visiblement fini avec leurs affaires. Le géant et Krestyanov s'en allèrent, laissant derrière eux l'homme sans poil, qui s'offrit une chope de bière. Deckard devait suivre les autres, mais sans attirer l'attention. Pas de précipitation, donc.

Leur voiture avait commencé de rouler quand il déboucha sur le parking. Il laissa passer le véhicule, prenant soin de se cacher le visage quand les phares passèrent sur lui, comme s'ils l'aveuglaient, puis il fonça vers la Jaguar dès que la voiture de Krestyanov fut hors de vue. Craignant de le perdre dans la circulation, il s'arrêta, le temps de les repérer : la petite Renault – plutôt incongrue quand on savait que le géant devait être au volant – attendait à un feu rouge.

Au bout de quelques minutes, Deckard comprit qu'ils rentraient chez eux, dans l'immeuble au pied duquel il les avait repérés à peine une heure plus tôt. Il fut néanmoins surpris quand il vit la voiture s'arrêter, Krestyanov en descendre, dire quelque chose à son chauffeur, puis gagner seul l'immeuble. L'embrayage de la Renault protesta, et la voiture s'éloigna du trottoir.

Que faire, maintenant ? Il pouvait rejoindre ses compagnons, leur livrer l'adresse de Krestyanov et les aider à donner l'assaut. Sauf qu'ils ne seraient pas plus avancés ; ils ne sauraient toujours rien sur ce qui se préparait. Il pouvait aussi rester et attendre, avec l'espoir que le géant était parti chercher quelqu'un.

Il choisit une troisième option, la plus risquée. Il pouvait en effet

perdre le contact avec Vassily Krestyanov. Mais la curiosité de Deckard fut la plus forte : il suivit la Renault. Savoir quelle était l'étape suivante du mastodonte l'intéressait au plus haut point.

Il se retrouva dans un autre beergarten, plus grand mais moins couru que l'autre. Juste avant de pénétrer dans le jardin, il laissa passer trois types qui le suivaient et chercha le géant du regard. Il ne le repéra pas tout de suite et sentit la confusion l'envahir. Comment le manquer, avec sa taille ?

Très vite, il comprit que l'autre avait dû s'asseoir. Il ne lui restait donc qu'à fouiller l'endroit du regard, aussi discrètement que possible.

Mais, d'où il se trouvait, cela lui était impossible. Il dut donc s'aventurer au milieu des tables, d'un pas lent, les sourcils froncés, comme s'il ne se rappelait plus où était sa table, ni le copain ou la petite amie avec qui il était supposé être venu.

Mais où était passé l'autre, bon sang ?

Il avait déjà exploré un côté du jardin, se demandait s'il n'avait pas intérêt à aller faire un tour dans les toilettes pour hommes avant de s'attaquer à l'autre partie, quand il repéra enfin son gus. Lentement, il se dirigea vers sa table, décidé à jeter un coup d'œil sur son compagnon. Plus que quelques pas. Si seulement le géant daignait se pencher un tout petit peu sur la gauche...

Comme s'il l'avait entendu, l'autre bougea légèrement la tête, et Deckard sentit un flot de panique le traverser. Il pivota aussitôt sur ses talons et repartit d'où il venait, espérant que son mouvement un peu vif n'avait pas attiré l'attention. Le visage qu'il avait entr'aperçu à environ six mètres de lui était comme imprimé sur ses rétines. Il n'y avait aucune erreur possible. Il connaissait ce visage, et le nom qui allait avec.

L'homme s'appelait Christian Keane.

Et il travaillait pour la C.I.A.

CHAPITRE XII

Se dirigeant vers l'est sur Invalidenstrasse, là où le Mur séparait autrefois les deux Berlin, Mack Bolan et son frère balisaient le terrain des prochains blitz de l'Exécuteur. Le Guerrier roulait à bord de la Volkswagen, Johnny conduisait la Saab, et ils communiquaient au moyen de téléphones cellulaires.

En circulant ainsi dans Berlin, Bolan se rendait compte à quel point le monde pouvait changer de façon soudaine et radicale. Après des décennies et en l'espace d'une nuit ou presque, le Mur avait disparu. Quelques mois plus tard, c'était au tour de l'Union soviétique de s'effondrer, un combat qui avait duré trois quarts de siècle avait cessé, sans guerre, mais remplacé par de nouvelles incertitudes, de nouveaux défis, de nouvelles menaces.

Pour la première fois depuis longtemps, le Guerrier ne pouvait plus compter sur ses amis. Et, paradoxe des paradoxes, après s'être donné un mal de chien pour protéger Johnny durant toutes ces années, et ce jusqu'à se priver de sa présence, non seulement il devait accorder sa confiance à son frère, mais il le mêlait à un combat qui aurait dû rester celui de l'homme que l'on appelait parfois le Guerrier solitaire. Cette guerre ne ressemblerait donc à rien de ce qu'il avait connu jusque-là, puisque la présence de la personne qu'il aimait le plus au monde le fragilisait. Quant à continuer la lutte tout seul, la question avait été abordée une seule fois et rejetée catégoriquement par Johnny. « J'ai eu besoin d'un coup de main et je suis venu te chercher ; il n'est donc pas question que je laisse tomber maintenant ! » avait-il dit sur un ton qui ne laissait pas de place à la discussion.

Pour une fois, aussi, il se trouvait dans la situation de faire confiance à un inconnu, de la C.I.A. de surcroît, et qui se faisait appeler Able Deckard. Durant leur assaut contre le labo de Valerik, Deckard avait non seulement sauvé la vie du Guerrier, mais il avait fait de même avec Johnny, alors qu'ils infligeaient des dégâts majeurs aux intérêts berlinois du mafieux russe. Certes, le lien avec la C.I.A. posait problème ; mais si Deckard cachait quelque chose sous sa manche, c'était forcément plus qu'un simple plan destiné à les piéger et à les

éliminer...

La cible que l'Exécuteur était venu reconnaître était un entrepôt au bord d'une rivière et à l'endroit où la Rathaustrasse croisait un vieux pont d'allure robuste. Il y avait tant de bâtiments délabrés dans ce qui avait été Berlin Est que le Guerrier avait l'impression de rouler dans un quartier sinistré, une vraie zone, où tout, à l'exception des bâtiments officiels et de quelques magasins réservés aux dirigeants du parti au pouvoir, avait été laissé à la dérive pendant cinquante ans.

Autant pour la glorieuse utopie communiste.

Le bâtiment était censé abriter une petite société de pièces détachées pour automobiles. Mais, selon les renseignements d'Able Deckard, en plus de la destination principale de l'endroit – le remodelage ou le démantèlement des voitures volées –, on y « customisait » également des véhicules tout ce qu'il y avait de plus réglo. Voués à effectuer des livraisons à l'extérieur, ils étaient équipés de caches secrètes où tout, de l'héroïne aux bijoux volés, pouvait être dissimulé – et passer outre la curiosité des douanes en arrivant à destination, que ce soit en Grande-Bretagne, au Canada ou aux États-Unis. La destruction de ce complexe priverait Tolya Valerik d'une des plaques tournantes de son empire. Et toute la marchandise de contrebande qui pourrait y être détruite serait un bonus appréciable.

Le téléphone cellulaire de Bolan vibra, et il prit la communication avant même la seconde vibration.

— *Ja ?*

— Mein brüder.

« Mon frère. » C'était Johnny.

— Quoi de neuf ?

— Je suis sur notre autre sujet d'intérêt.

Il faisait allusion à leur second objectif, un club de sport assez sélect situé sur Hohenzollern Damm.

— Comment ça se présente ?

— Je dirais que la sécurité n'est pas leur principal souci. Évidemment, je ne sais pas si c'est la même chose à l'intérieur.

— Il y a du monde ?

— Affirmatif. À vue de nez, une vingtaine de clients au moins.

Autrement dit, des civils. Si le club restait un objectif potentiel, l'Exécuteur préférait une cible où il était certain de ne pas trouver dans sa ligne de tir des non-combattants.

— Mon option me paraît plus clean, annonça-t-il. Une action rapide, efficace et spectaculaire.

— Ça me va, dit son frère. Je te retrouve là-bas dans vingt minutes.

Bolan avait à peine coupé la communication que le couinement du téléphone se fit de nouveau entendre. Il hésita, les sourcils froncés, puis décida de répondre.

— *Ja ?*

— C'est moi.

Able Deckard. Et il avait une drôle de voix.

— J'écoute.

— Il faut qu'on se voie le plus vite possible.

— D'accord, répondit Bolan. Je suis près de l'endroit dont nous avons parlé – le bâtiment avec cette vue sur la rivière. Je vais aller y jeter un coup d'œil. Si vous voulez me rejoindre...

— Vous êtes seul ? interrogea Deckard.

Bolan sentit les poils de sa nuque se hérissier.

— On s'est séparés pour accélérer les choses, expliqua-t-il simplement.

La question de Deckard l'intriguait. Et sa curiosité, il le sentait, n'était pas très loin de la paranoïa.

— Je pense que nous devrions nous réunir pour en parler. Il se passe quelque chose de pas clair.

— Le contraire m'étonnerait. Mais donnez-moi un aperçu. J'ai toujours aimé les bandes-annonces, au cinéma.

— Je vois. Écoutez ça : un type suit sa copine dans un bar, persuadé qu'elle a peut-être un rendez-vous galant avec un autre. Quand il entre, il découvre qu'elle est en compagnie d'un vieux copain de promotion, du temps de ses études. Ça vous va, comme départ de l'intrigue ?

— On se voit à l'hôtel, dit aussitôt Bolan, qui coupa sans attendre, pour contacter Johnny sur son portable.

— Ouais ?

— Notre copain vient d'appeler. Il a quelque chose pour nous et il voudrait qu'on se retrouve à l'hôtel.

— Tu plaisantes ? Je suis encore en train de...

— Il se peut que ce soit important, coupa Bolan. Il semblerait que nos hôtes aient de la compagnie – des compatriotes à nous.

Johnny resta silencieux quelques secondes, et Bolan entendit les bruits étouffés de la circulation.

— Tu penses que c'est réglo ?

— Il n'y a qu'une façon de savoir.

— O.K., c'est toi le boss, fit Johnny. On se retrouve là-bas dans dix minutes.

Mack Bolan raccrocha. Tous les doutes qu'il avait eus au sujet de Deckard, effacés par le dernier raid, revenaient soudain à la charge. Il se dit aussitôt que l'agent de la C.I.A. ne l'aurait pas prévenu s'il avait des projets avec des espions fraîchement débarqués de Washington, mais cela ne suffit pas complètement à ramener la paix dans son esprit. L'arrivée de l'Agence à Berlin à cet instant précis était forcément synonyme de mauvaises nouvelles pour Bolan, Johnny et la guerre qu'ils menaient contre Valerik. Ces types, qu'ils soient là officiellement

ou comme « solitaires », appuyaient le jeu de Valerik avec le concours d'anciens membres du K.G.B. L'Exécuteur n'avait toujours pas la moindre idée du gros merdier international que préparait le Russe ; et chaque soldat supplémentaire dans les rangs adverses ne faisait qu'augmenter les chances qu'il soit liquidé, de même que Johnny et Suzanne, sans avoir obtenu le moindre élément de réponse.

Parfois, Manfred Berghoff se surprenait lui-même. Pourtant, cela faisait partie de la vie des affaires, que de pouvoir se vanter de ses talents et de ses succès. Or, en trente ans, comme enquêteur, membre du contre-espionnage, puis interrogateur de la Stasi, il avait eu plus que son compte de triomphes largement mérités. Il avait démasqué des agents de l'Ouest dans Berlin, participé à leur capture ou à leur élimination, aidé à briser ceux qui résistaient, tout en s'assurant que son nom était cité dans le plus grand nombre de dossiers possible, avec des descriptions flatteuses de son travail. Aujourd'hui, sa vanité pouvait se retourner contre lui, car les « exploits » réalisés sous l'ancien régime étaient souvent considérés comme des crimes. Mais une chance pareille, ça n'arrivait qu'aux meilleurs !

Dans l'absolu, il lui aurait fallu beaucoup de temps pour mettre la main sur la fille, en supposant que la retrouver soit même de l'ordre du possible. Berlin était une des plus grandes villes d'Europe, avec une population qui approchait les trois millions cinq cent mille habitants. Il y avait plus d'une centaine d'hôtels recensés, sans compter les *bed & breakfasts*, les appartements meublés, les auberges de jeunesse et les chambres chez l'habitant. À moins d'être asiatique, noir, ou de s'immoler par le feu devant le Philharmonie Hall à une heure de grande affluence, le visiteur – ou la visiteuse – était pratiquement assuré de passer inaperçu.

Oui, Berghoff avait eu de la chance. Il avait en sa possession une photo au grain grossier, faxée des États-Unis et assez mal reproduite dans un studio du coin, une copie qu'il avait distribuée à ses troupes sans trop d'illusion. Et deux d'entre eux avaient touché le gros lot alors qu'ils visitaient leur quatrième hôtel !

Le réceptionniste s'était d'abord montré hésitant, admettant seulement que le cliché noir et blanc, pas très net, laissait paraître une « certaine ressemblance » avec une cliente récemment arrivée. Les hommes de Berghoff avaient alors employé un savant mélange – il s'agissait de le soudoyer, tout en le menaçant – afin d'obtenir un jugement plus affirmé. La vue de quelques billets avait fini par convaincre leur informateur que la femme de la photo était bien la cliente occupant la chambre 963. Et alors que le type s'emparait des billets, les hommes de Berghoff lui avaient expliqué comment ils les récupéreraient – avec la main, et sans anesthésie – si jamais il leur

avait menti ou s'il ouvrait sa gueule.

Sauf grosse surprise, on avait donc localisé son gibier.

Vassily Krestyanov avait encore de l'influence sur des gens importants à Moscou. Il pouvait aider l'Allemand à progresser, faire de lui un homme riche... de même qu'il pouvait d'ailleurs le faire passer à la trappe et décider de l'éliminer du jour au lendemain.

Berghoff n'avait pas annoncé au Russe que la femme avait été localisée. Si jamais elle lui glissait entre les doigts, ou si le concierge n'avait parlé que par appât du gain, Berghoff se laissait la possibilité d'effacer l'incident et de poursuivre ses recherches comme si de rien n'était.

Et surtout, sans passer pour un parfait idiot.

Il prit treize soldats avec lui. Malgré leur redoutable réputation, il ne pensait pas que trois Américains, s'ils étaient pris par surprise, pourraient se sortir du piège qu'il avait en tête. Il était prêt à parier sa propre vie qu'ils ne quitteraient pas l'hôtel vivants – s'ils s'y trouvaient.

Quand ils y arrivèrent, à bord de trois véhicules, leurs armes automatiques dissimulées avec soin sous leurs imperméables, l'Allemand ne perdit pas de temps. Il obtint du réceptionniste un croquis détaillé du neuvième étage et une confirmation que, en plus de la femme, il y avait bien trois étrangers avec elle. Malheureusement, l'employé ignorait si les Américains se trouvaient ou non là-haut. Le ménage avait été fait dans leurs trois chambres au cours de la matinée, mais près de douze heures s'étaient écoulées depuis, et on n'obtiendrait rien de plus en interrogeant les femmes de chambre. Pour ce que le réceptionniste en savait, les Américains pouvaient aussi bien être en ville que dans leurs chambres.

Berghoff décida qu'il ne pouvait pas se permettre d'attendre. L'atermoiement se révélait souvent fatal, et il ne laisserait pas à Krestyanov la possibilité de dire qu'il avait perdu un temps précieux, quand une action rapide aurait permis d'en finir avec sa chasse à l'homme. Et puis, si la femme était seule, elle serait une fabuleuse monnaie d'échange !

— Vivante si possible, rappela-t-il encore à ses hommes, après les avoir répartis en équipes de quatre et leur avoir remis des passe-partout.

La petite armée gagna le neuvième étage en empruntant l'escalier de service. Aucun client n'était en vue quand ils atteignirent le palier du neuvième.

Derrière certaines portes, on entendait le son des télévisions.

Berghoff dispatcha ses équipes vers les chambres 961 et 919, laquelle se trouvait un peu plus loin dans le couloir. Il s'interrogea un instant sur la disposition des chambres, avant de décider que c'était une perte de temps. Il colla son oreille contre la porte de la 963, à l'affût du

moindre bruit.

Rien.

Il adressa un signe de tête à Joachim, qui avait le passe-partout, se tenant en retrait afin de laisser les autres se prendre les rafales éventuelles. Le pistolet Walther P-1 qu'il avait en main était l'arme qu'il portait tous les jours lorsqu'il travaillait pour la Stasi – le bon vieux temps, quand il était encore respecté et n'avait pas besoin de mentir sur son passé.

Une époque qui allait bientôt revenir, lui avait promis Krestyanov. Assez vite. Et ce serait encore mieux qu'avant.

Le passe-partout remplit son office sans la moindre résistance, et Berghoff laissa ses hommes passer en premier, pénétrant derrière eux. La petite suite se composait de deux pièces : un salon et une chambre. Il trouva tous ses soldats regroupés devant la porte de la salle de bains, grande ouverte ; il y avait de la lumière et un ruissellement d'eau indiquait que quelqu'un prenait une douche.

L'Allemand passa devant ses soldats, franchit le seuil de la salle de bains et s'arrêta devant le rideau de douche.

— C'est toi, Johnny ? fit une voix féminine. Je suis contente que tu sois de retour. Si tu me rejoignais, nous...

— Madame, l'interrompit Berghoff, suave, et secrètement ravi d'entendre le hoquet de surprise que suscita son intervention, je pense qu'il serait préférable que ce soit vous qui nous rejoigniez.

Alors qu'il arrivait devant l'hôtel, Johnny se demanda une nouvelle fois ce que Deckard avait à leur dire. Quelque chose d'assez important pour que son frère interrompe la mission de reconnaissance.

Il passa devant le voiturier et alla stationner lui-même la Saab. Il remontait les vitres quand il vit la Passat entrer dans le parking et tourner brusquement pour venir s'arrêter à côté de lui. Il n'y avait aucun signe d'Able Deckard ni de sa Jaguar.

— Je pense qu'il a déjà dû arriver, dit Johnny en descendant de son véhicule.

Son frère haussa les épaules.

— Il n'a pas précisé d'où il venait.

— À quoi rime ce rendez-vous, au juste ?

Le Guerrier ne put que répondre :

— Je n'en sais pas plus. Simplement sa voix semblait marquer une urgence réelle.

À part un employé chauve derrière le comptoir de réception et un homme installé sur un canapé, en train de feuilleter un journal, il n'y avait personne dans le hall de réception. Pas de Deckard. Pas de trace d'embuscade.

Jusqu'ici.

— L'ascenseur ou l'escalier ? murmura Johnny.

— L'escalier.

Bolan n'avait pas besoin de préciser pourquoi. C'était évident. Si la réunion demandée par Deckard était un piège, et qu'ils n'avaient pas été abattus à leur entrée, il fallait que les tueurs hypothétiques les attendent à l'étage. Par l'escalier de service, ils auraient une petite marge de manœuvre.

Mais cela restait une excursion risquée. Neuf étages représentaient pas moins de dix-huit volées de marches, et, malgré leurs efforts pour se montrer aussi discrets que possible, leurs pas résonnaient dans la cage en béton. S'il y avait un comité d'accueil, les hommes étaient déjà en place, attendant en silence, leurs flingues armés et prêts à tirer.

Ils n'avaient croisé personne quand ils atteignirent le neuvième étage, et le Guerrier franchit le premier la porte coupe-feu métallique, épaisse, sans hublot pour regarder ce qui les attendait derrière. Il devait prendre le risque, en espérant que le lourd battant lui offrirait un peu de protection si jamais un flingueur embusqué dans le couloir ouvrait le feu.

Mais il n'y avait personne et le Guerrier se dirigea vers la chambre 963, son frère sur ses talons. Il marqua une pause pour s'intéresser à la chambre qu'ils partageaient à côté, la 961, mais aucune lumière ne filtrait et ils ne perçurent aucun bruit. Devant la porte de Suzanne, Johnny hésita et se figea en entendant une voix étouffée parler en allemand. Il se détendit presque aussitôt quand une musique et des rires suivirent. Ce n'était que la télévision.

Il frappa, n'obtint aucune réponse, et frappa de nouveau. À trois reprises. Il vit son frère froncer les sourcils, arborant soudain un masque préoccupé.

— Tu as une clé ? interrogea Bolan, coupant net le fil de ses pensées.

Hochant la tête, Johnny sentit ses joues s'embraser légèrement, même s'il savait bien que son frère était au courant de ce qui se passait entre Suzanne et lui.

La « clé » était en réalité une carte plastifiée. Quand Johnny la glissa dans la fente, il sentit la porte s'ouvrir lentement vers l'intérieur.

Le pistolet automatique se trouva dans sa main sans qu'il y ait vraiment pensé. Il appela Suzanne à plusieurs reprises tandis qu'il se déplaçait dans les deux pièces vides. La seule réaction qu'il obtint, ce fut une nouvelle cascade de rire provenant de la télévision. Il revint vers le poste et l'éteignit.

— Elle est partie, dit-il, comme si son frère n'était pas capable de s'en rendre compte.

Dans la salle de bains, par terre, il trouva une serviette encore humide. De l'eau gouttait lentement dans la douche, et la condensation se dissipait lentement sur le miroir.

— Johnny ?

Il rejoignit son frère dans la chambre. Le Guerrier tenait un morceau de papier à la main – le papier à en-tête de l'hôtel.

Il n'y avait que deux mots, tracés en lettres capitales : « Grunewald. Minuit. »

Un bruit retentit derrière eux, et ils se tournèrent dans un même mouvement, arme au poing, découvrant dans l'encadrement une cible que Johnny avait oubliée dans son angoisse soudaine.

Levant ses mains vides, Able Deckard lança :

— J'ai raté quelque chose, les gars ?

CHAPITRE XIII

Il y a plusieurs façons de rédiger les demandes de rançon. D'aucuns en disent trop, d'autres pas assez. Le mot laissé dans la suite de Suzanne portait la signature d'un pro : il indiquait où se rendre – la forêt de Grunewald, située dans le sud-ouest de Berlin –, et quand. Sobre, efficace, sans bavures. Quant à la rançon, bien entendu, c'était le piège dans lequel, inévitablement, ils allaient tomber. Les pourris pouvaient choisir entre deux solutions : négocier la fille contre l'arrêt total des hostilités, ou se débarrasser de leur problème en une seule fois, sans négociation aucune.

Le fait que Grunewald soit un parc étendu, et qu'aucune précision n'ait été donnée sur le lieu de rendez-vous, prouvait que les hommes que le Guerrier était censé y rencontrer se chargeraient de le trouver. De même, il en déduisait qu'ils avaient l'espoir de le tuer, ainsi que les personnes qui l'accompagneraient, puis d'éliminer Suzanne. Ils seraient en une seule fois débarrassés de ceux qui avaient harcelé Tolya Valerik et ses soldats au cours des deux dernières semaines.

L'enlèvement de Suzanne n'était bien sûr qu'un pis-aller. Ses ravisseurs espéraient maintenant attirer leurs proies à eux, les prendre d'un seul coup de filet dans Grunewald et les anéantir sur place. La ficelle était un peu grosse, mais, dans d'autres circonstances et avec d'autres protagonistes moins aguerris, elle avait une bonne chance de marcher. Pour en sortir, l'Exécuteur allait devoir changer les règles.

Les pourris ignoraient que l'enjeu de la partie était maintenant à des années-lumière de Suzanne et de Billy King. La mission que s'étaient donnée les frères Bolan consistait à détruire la connexion qui unissait la mafia russe et la C.I.A., et, malgré ses sentiments personnels, Johnny savait que la réussite de cette opération primait sur le fait de récupérer la jeune femme vivante. Il savait aussi d'expérience qu'il y avait cinquante pour cent de chances pour qu'elle soit déjà morte. Les hommes qui avaient monté ce piège ne pouvaient pas laisser son cadavre à l'hôtel, pour la bonne marche de leur plan, mais, s'ils ne l'avaient pas déjà fait, ils la tueraient au moment supposé de la négociation.

Le Guerrier avait proposé un plan très simple : ne pas aller au rendez-vous, mais profiter de l'éclatement des forces ennemies pour attaquer sur d'autres fronts. Il serait temps ensuite de négocier la libération de la jeune femme lorsque les pourris auraient perdu toutes leurs autres cartes. Mais c'était compter sans Johnny. Il avait conscience que la visite à Grunewald pouvait se révéler une perte de temps, un jeu de cache-cache avec la mort ne débouchant sur aucun résultat. Et, si Suzanne était toujours vivante, il n'avait pas la moindre idée de l'évolution des événements. Mais, tant qu'il en aurait la possibilité, il entendait bien en faire baver le plus possible aux autres salauds.

— D'ailleurs, si j'y vais seul et si je me fais avoir, il est probable qu'ils nous garderont en vie, pour tenter de vous piéger. Après tout, Suzanne et moi ne sommes que du menu fretin pour ces ordures. C'est vous qu'ils veulent avant tout.

La remarque était assez juste, même si le Guerrier n'aimait pas du tout lancer son frère dans une pareille bataille. Il suggéra seulement :

— Ne joue pas les boy-scouts et tâche de rester en vie. Lorsque nous en aurons fini avec nos blitz respectifs, les soldats qui sont chargés de Suzanne seront sans doute heureux de pouvoir échanger leur vie contre la vôtre. Même si je déteste ton idée...

Grunewald était un lieu de promenade. Quelques routes et chemins sillonnaient cet immense écrin de verdure, mais, comme il n'avait aucune indication sur un éventuel lieu de rendez-vous, Johnny ne voyait pas l'intérêt de rouler sans but à travers la forêt. Il lui paraissait plus sensé de laisser la Saab bien en vue à l'orée de la forêt, de se conduire comme un promeneur tardif à la recherche d'une bonne fortune, mais de se tenir prêt pour l'instant où le piège se refermerait sur lui. Avec beaucoup de chance, il pouvait surprendre l'ennemi, le déstabiliser, et, peut-être, le mettre en mauvaise posture.

Il trouva un parking périphérique, désert à cette heure, et descendit de la Saab. Sous son imperméable gris, il portait le CZ-75 dans son étui de ceinture, tandis que le pistolet-mitrailleur Uzi était suspendu sous son bras droit par sa courroie. Des chargeurs pour les deux armes étaient répartis dans ses poches. En tout, il transportait soixante-quinze cartouches pour le pistolet et cent soixante pour le P-M. C'était beaucoup, ou du moins cela pouvait le sembler, mais, au cœur de la bataille, les munitions donnaient littéralement l'impression de partir en fumée.

La nuit était fraîche, et il était content de la protection que lui offrait le trench-coat contre le vent. Il avait découpé la poche droite, de façon à pouvoir atteindre l'Uzi sans ouvrir l'imperméable. Il avait aussi la main gauche posée sur la crosse du pistolet, tirant un certain réconfort

du contact et du poids de ses armes.

Alors que Johnny entraît dans Grunewald, attendant que les hostilités se déclenchent, son frère devait affronter Tolya Valerik. Able Deckard, lui, était résolu à régler leur compte aux divers ripoux qu'il avait identifiés. L'arrivée d'un nouvel agent de la C.I.A. à Berlin en contact avec d'anciens cadres du K.G.B., l'avait visiblement remué, mais il semblait penser que ça l'aiderait à épingler les « solitaires » qui œuvraient dans l'ombre à Langley.

S'il s'agissait de solitaires, et si toute cette fichue histoire n'était pas un ensemble d'écrans de fumée et de miroirs, un paravent dressé par l'ennemi pour détourner les regards d'agissements beaucoup plus graves que la mort d'un petit truand américain.

Marchant d'un pas lent dans la semi-obscurité, guettant le moindre bruit pouvant trahir la présence de poursuivants ou d'une embuscade, Johnny se demanda ce qu'il ferait de Deckard si celui-ci, malgré tout, les avait trompés.

Si Suzanne était tuée, et s'il apprenait que Deckard y était pour quelque chose, il ferait en sorte que sa mort soit lente et douloureuse, autant que le lui permettaient les circonstances. S'il réussissait à extraire la jeune femme des griffes de ses ravisseurs, et s'ils survivaient tous deux à cette nuit, alors Johnny serait clément. Une mort rapide et propre suffirait.

Identifiant soudain chez lui les symptômes de la distraction, il s'obligea à revenir au présent tandis qu'il continuait de s'enfoncer dans les profondeurs du parc. Un faux pas, à n'importe quel moment, pouvait signifier sa perte et celle de Suzanne. Si elle était toujours en vie, il entendait bien qu'elle le reste.

Il était dans une concentration extrême et une tension de tous les instants, quand une voix éclaboussa la nuit :

— Ta promenade s'arrête ici.

Deckard avait enfin réussi à obtenir d'une de ses sources l'adresse de la planque régulière de Valerik, lorsque celui-ci était de passage à Berlin. Mais rien ne pouvait garantir que le Russe serait bien là, à attendre l'arrivée de Bolan.

— Je vous accompagne, avait proposé l'homme de Langley. S'il a fait venir ses troupes, ça peut vraiment craindre.

Bolan avait repoussé l'offre pour trois raisons. Il avait accepté le plan de Johnny, qui consistait à diviser leurs forces, et il n'allait pas revenir sur ce point. En outre, pour que ce plan fonctionne, chaque membre de l'équipe devait jouer son rôle et venir à bout de sa cible, chacun de son côté. Enfin, subsistaient dans son esprit des résidus tenaces de doute sur la crédibilité de Deckard.

Si les choses tournaient mal, et si l'agent de la C.I.A. se montrait sans

avoir été invité, cela signifierait qu'il se battait pour l'autre camp. Bolan, alors, n'aurait pas besoin d'hésiter pour frapper.

La planque de Valerik était une maison de campagne située à plusieurs kilomètres au nord de Berlin. Pour s'y rendre, Bolan emprunta Prenzlauer Allee jusqu'à ce que les lumières de la ville disparaissent peu à peu, puis il tourna dans une étroite route de campagne. Sa destination n'était pas à proprement parler une grande propriété, plutôt un bastion protégé, avec des troupes aux effectifs inconnus.

Ce fait n'avait qu'une importance relative, car Bolan était prêt à affronter l'adversité, quelles que soient les difficultés, et résolu à mener le blitz à son terme. Comme toujours dans ce genre de situation, le paramètre de mort n'était pas négligeable, mais il était inscrit dans la chair de l'Exécuteur depuis bien trop longtemps pour que cela puisse influencer sur ses capacités au combat.

Sans en être la figure centrale, Valerik était la barre de levier de toute cette foutue histoire dans laquelle, involontairement, les avait entraînés la jeune femme. Si jamais il parvenait à parler avec l'ami Tolya, ce serait du bonus, mais le Guerrier n'y croyait pas trop. Le plus important, c'était que Tolya Valerik quitte la scène.

Qu'il soit un joueur ou un pion dans la partie engagée, le mafioso russe avait à l'évidence quelque chose qui le rendait précieux aux yeux des camps en présence, agents passés et présents des deux parties. Et, à voir les efforts que tous ces salauds avaient fournis, le sang qu'ils avaient répandu en essayant de couvrir leurs traces, Bolan avait la conviction qu'ils avaient prévu de mettre leur grand plan en action dans très peu de temps.

Sauf qu'il ne savait toujours pas ce que ces types avaient en tête, alors qu'il était déjà allé très loin et avait consacré beaucoup de temps à cette affaire. Pour régler la question, dans ce genre de jeu, il n'y avait qu'une solution : une fois qu'on connaissait les joueurs, il suffisait de les éliminer, et la partie était terminée. Toutes les mises étalées sur la table devenaient alors sans importance.

Marchant sans bruit dans l'obscurité, après avoir laissé la Volkswagen à une certaine distance de la villa, il portait sur sa combinaison noire le fusil d'assaut Galil, la crosse repliée, avec un chargeur de cinquante cartouches en place. Son Uzi était suspendu dans son dos, et le Beretta Model 92 à réducteur de son, avec des chargeurs, était rangé dans un harnais d'épaule. Son visage et ses mains étaient couverts de cosmétique noir, afin d'éviter les reflets des rayons lunaires tandis qu'il traversait les zones découvertes, guidé par les lumières du refuge de Valerik.

Il arriva à hauteur du périmètre après une dizaine de minutes. Il n'y avait pas de clôture ni de mur autour de la propriété, mais le Guerrier

passa tout le temps nécessaire pour chercher les traces d'éventuels dispositifs de sécurité. Il ne semblait pas y avoir de capteurs de mouvements, ni de détecteurs à infrarouge ou autres ; en revanche, il ne pouvait pas écarter la possibilité de guetteurs, équipés de lunettes Starlite, ou assis derrière des écrans dans la villa, laissant des caméras parcourir les environs immédiats du bâtiment.

Mais s'il y avait des sentinelles dans le parc, il savait par expérience qu'il les repérerait le premier.

Il rencontra le premier gardien à une centaine de mètres de la maison. L'homme patrouillait dans l'ombre de ce qui avait dû être une grange et avait été reconvertie en un vaste garage. Le type était armé d'un pistolet-mitrailleur, un MP-K allemand, mais il n'eut pas la moindre chance de l'utiliser. Bolan surgit de l'ombre et fit feu une fois avec le Beretta. Le flingueur tituba, retenant ses tripes, s'écroula contre le mur de la grange, qui le porta jusqu'à ce qu'un coup de pied circulaire vienne lui briser la nuque.

Le Guerrier prit le temps de planquer le cadavre dans l'ancienne grange. Il laissa le MPK à son propriétaire, mais éjecta le chargeur de cartouches, le planquant au milieu d'un tas de bûches.

Puis l'Exécuteur repartit, en quête de sa prochaine proie.

Suzanne King fit jouer ses lèvres contre le gros ruban adhésif qui lui couvrait la bouche, essayant de le repousser de la langue, mais la douleur qu'elle endura dans la manœuvre ne reçut qu'une seule récompense : encore plus de souffrance. Il lui semblait avoir les lèvres et les joues à vif, gercées, comme si elle était restée exposée plusieurs heures aux vents de l'Arctique.

Elle était accroupie, avait les poignets menottés dans le dos, et l'homme chargé de la surveiller gardait une main sur la chaînette reliant les bracelets, prêt à lui tirer violemment sur les bras si elle ne restait pas sage. Il avait suffi que ce salaud le fasse une fois – « pour m'exercer », avait-il précisé – et Suzanne avait compris.

D'abord, quand ces inconnus avaient surgi dans sa suite d'hôtel, elle avait songé qu'ils allaient l'abattre sur-le-champ. Par la suite, alors qu'ils roulaient dans la nuit, elle avait attendu le moment où l'un d'eux lui trancherait la gorge ou lui tirerait une balle dans la tête. Et puis, quand ils l'avaient conduite dans le parc et fait descendre de voiture, elle avait compris pourquoi elle était toujours vivante.

Elle leur servait d'appât.

Si elle l'avait deviné dès le début, à l'hôtel, elle leur aurait rendu les choses plus difficiles, les obligeant à l'abattre et ruinant du même coup leurs plans. Les yeux pleins de larmes, elle se rendait compte que son sursis, quelques minutes de vie supplémentaires, risquait d'entraîner la perte de Johnny Gray et de Mike Belasko. Sans compter l'homme de la

C.I.A.

Son unique espoir était qu'ils l'abandonnent à ses ravisseurs, échappant ainsi au piège qui leur était tendu. Mais Suzanne savait que Johnny ne laisserait pas faire ça sans se battre. Alors que seul un lien encore fragile les unissait, il risquerait sa vie pour sauver la sienne. Et le fait de savoir qu'il viendrait pour elle ne faisait qu'augmenter son sentiment de culpabilité.

« C'est ma faute, mon Dieu ! Tout est ma faute. »

Sur sa gauche, un des ravisseurs dit quelque chose en allemand. Elle ne parlait pas cette langue, mais elle sentit un changement dans l'attitude des hommes qui l'entouraient ; elle sentit que la chaîne entre ses menottes se tendait, lui tirant douloureusement sur les épaules. Et, au cas où la douleur ne serait pas une menace suffisante, le canon d'un pistolet se posa sur sa nuque.

Quelqu'un arrivait.

Elle se prit à espérer qu'il s'agissait d'un Berlinoise venu faire une petite virée nocturne – promener son chien ou chercher une aventure. Elle pria pour que ce ne soit pas un homme assez courageux pour risquer sa vie et tenter de la sauver, alors qu'elle était déjà condamnée.

L'excitation de ses gardiens ne cessait d'augmenter, mais Suzanne perçut leur déception quand leur chef – un Allemand qui n'avait pas un cheveu sur la tête – leur dit soudain quelque chose qu'elle ne comprit pas. Le silence se fit.

Que se passait-il ?

Un instant plus tard, alors qu'on la tirait de sa position accroupie, Suzanne put voir par elle-même. Un homme se dirigeait vers eux dans les ténèbres. Seul. Leur projet d'en finir en une fois avec le trio ennemi tombait à l'eau.

Suzanne n'avait pas besoin de voir le visage de l'homme pour l'identifier. S'il était seul, il ne pouvait s'agir que de Johnny – même s'il avait dû pour cela défier Deckard et Belasko. Il était venu pour elle.

Elle s'apprêtait à bouger, à écarter le pistolet qui s'enfonçait maintenant dans ses côtes, quand l'Allemand chauve la prit de vitesse et lança dans un anglais emprunté :

— Ta promenade s'arrête ici.

La silhouette stoppa sa progression. Le visage restait invisible dans l'ombre, mais Suzanne n'avait pas besoin de le voir. Elle aurait reconnu cette silhouette n'importe où.

L'Allemand aboya un ordre, et l'homme chargé de Suzanne la poussa devant lui, en terrain dégagé. Au même instant, elle sentit le pistolet se déplacer, quitter son dos pour se pointer vers l'endroit où se tenait Johnny.

— Vous voyez, je tiens ma parole, dit l'Allemand. Pour être franc, ajouta-t-il, je pensais que vous seriez venus en force.

— Les autres n'ont pas pu se libérer, répondit Johnny, sarcastique. Ils avaient tous les deux des rendez-vous importants.

— Je vois. Nous devons donc nous contenter de vous, je suppose.

Suzanne décida brusquement d'intervenir dans le débat et de provoquer le désordre dans la belle organisation teutonne. Elle donna un coup de pied en arrière dans le tibia de son gardien, avant de se lancer de toutes ses forces contre lui.

Et l'enfer se déchaîna brusquement autour d'elle.

— Ça craint vraiment, marmonna Deckard alors qu'il se préparait à effectuer un nouveau décompte de ses ennemis.

Les gardes qui veillaient à la sécurité de Krestyanov étaient une nouveauté. La dernière fois qu'il était passé là, alors qu'il filait Krestyanov et son chauffeur surdimensionné, aucune sentinelle n'était visible. À présent, il y en avait deux sur le porche, deux autres dans une voiture stationnée plus bas, sur la gauche de Deckard, et, dans l'immeuble, au septième étage, depuis ce qui devait être l'appartement de Krestyanov, une silhouette apparaissait à une fenêtre toutes les cinq minutes environ pour scruter la rue.

Cinq hommes au moins, donc, et sans doute quelques autres.

Deckard s'inquiétait moins des soldats en eux-mêmes que de la raison pour laquelle ils avaient soudain fait leur apparition au domicile de Krestyanov. Le colonel souffrait-il d'un petit accès de nervosité, après tout ce qui s'était passé dernièrement à Berlin ? C'était possible, même si Deckard pensait que l'explication se trouvait ailleurs. Car si les flingueurs étaient ceux de Krestyanov, ou s'il avait jugé bon de réclamer leur présence dès que les tueries avaient commencé, l'agent de la C.I.A. les aurait vus lors de ses deux premières visites dans la soirée.

Cela signifiait donc qu'il se préparait quelque chose.

Il y avait l'histoire avec la fille, bien sûr. Deckard était plutôt content de ne pas avoir à s'occuper de cette affaire, et il avait du mal à croire qu'il puisse y avoir un lien avec ses propres questionnements. Si on s'attendait à une grosse bataille du côté de Grunewald, dans le camp de Valerik, n'aurait-on pas envoyé tous les hommes là-bas, plutôt que de les laisser à Krestyanov ?

À moins que ces flingueurs soient une force nouvelle venue se mêler à la partie.

La C.I.A. ?

Deckard soupesa l'Ingram MAC-10 à réducteur de son dans sa main, et vérifia à deux reprises le Glock, rangé dans son holster d'épaule. Il était prêt, on ne peut plus prêt, mais affronter quatre ennemis dans la rue alors que sa cible le regarderait en riant plusieurs étages au-dessus serait idiot, et totalement contre-productif.

Il devait donc contourner le bâtiment – ou du moins essayer – et voir s’il existait un moyen d’entrer sans provoquer une fusillade.

Cela signifiait qu’il lui fallait sortir de la petite rue dans laquelle il planquait et faire à pied le tour du pâté de maisons. Il s’accorda encore un instant de réflexion. Pour que Christian Keane poste des flingueurs dans la rue afin de protéger quelqu’un comme Vassily Krestyanov, il y avait forcément une raison... Du coup, Deckard se demanda si ses supérieurs immédiats n’avaient pas sauté une maille ou laissé passer un mémo. Peut-être y avait-il un malentendu, à Langley, et toute cette histoire n’était alors qu’une vaste erreur. Pour un peu, Deckard risquait d’abattre des hommes qui seraient vraiment de son côté.

— Tu parles ! gronda-t-il.

On ne faisait pas de telles erreurs, pas même dans le monde de roman d’espionnage où les conneries étaient la routine, et se révélaient souvent mortelles. Krestyanov traitait avec Valerik – et apparemment avec Christian Keane. Celui-ci était le pipeline permettant de remonter jusqu’à Langley, où il travaillait directement sous les ordres de...

— Seigneur !

Dans la situation présente, Deckard était confronté à une alternative simple : se tirer de là, comme un lâche, et rester en vie ; ou y aller et voir ce qui en sortirait au risque de tout perdre.

Il décida d’y aller, en se traitant de taré.

Une petite rue passait derrière l’immeuble de Krestyanov. La rejoignant, Deckard aperçut une silhouette, postée à la hauteur de la porte.

« C’est ta dernière chance », se dit-il. Il pouvait encore oublier tout ça et passer son chemin.

Deckard s’engagea dans la rue, la tête baissée, avec le vague espoir que le garde n’avait pas de talkie-walkie. C’était absurde, évidemment : comment, sinon, l’autre pouvait-il recevoir des ordres et rester en contact ?

L’agent de la C.I.A. en était à prier pour que le type vers lequel il se dirigeait ne soit pas quelqu’un qu’il connaisse, à qui il ait déjà parlé, ou qu’il avait croisé à la cafétéria de Langley ; ni quelqu’un avec qui il aurait travaillé sur une autre affaire. Il n’était pas tout à fait sûr qu’il serait capable de tuer un homme avec qui il avait bu un café... Et puis, à travers le brouillard de ses interrogations, il entendit une voix.

L’homme parlait en allemand.

Le soulagement devait se lire sur le visage de Deckard quand il leva les yeux sur le flingueur. Il vit que le type avait un petit écouteur dans l’oreille et un micro fixé au bout de sa manche, qu’il avait porté à hauteur de ses lèvres. Deckard comprit qu’il n’avait pas un dixième de seconde à perdre.

Il leva l’Ingram, abattit l’Allemand là où il se tenait et passa par-

dessus son cadavre.

— Nous aurions dû rentrer en Russie hier, dit Vassily Krestyanov.

Il n'y avait pas d'amertume dans sa voix, mais plutôt de la lassitude, voire une certaine résignation.

— Nous avons encore le temps, répondit Nikolai Lukasha.

Il était occupé à remonter un fusil automatique AKSU, l'arme courteaude prenant l'allure d'un jouet dans ses énormes mains.

— J'espère qu'on n'aura pas à s'en servir, remarqua Krestyanov.

— Une simple précaution, comme les soldats.

C'était à contrecœur que Krestyanov avait laissé Manfred Berghoff lui envoyer une équipe de gardes du corps, quand il était devenu évident que Berlin connaissait une véritable escalade de la violence. Jusque-là, toutes les cibles avaient été des hommes de Valerik, mais cela pouvait changer si leur ennemi invisible découvrait le lien entre Valerik et Krestyanov.

Il y avait six gardes, y compris celui qui occupait le salon et jetait régulièrement un coup d'œil par la fenêtre, et, malgré ça, Krestyanov ne se sentait pas en sécurité. Ce séjour à Berlin avait tourné à l'aigre, et il commençait à se demander si le plan qu'il avait préparé avec un soin amoureux n'était pas en train de lui exploser à la figure pour une stupide histoire de bavure n'ayant rien à voir avec lui.

Les nouvelles en provenance de Noble Pruett, transmises par son intermédiaire, n'étaient pas encourageantes. La C.I.A. – du moins la partie contrôlée par Pruett – n'avait pas le moindre indice concernant l'identité des responsables des attaques, hormis cette femme, Suzanne King, et le type sans intérêt, l'enquêteur privé qu'elle avait embauché pour retrouver son frère disparu. C'était ridicule, cette histoire de deux civils semant une traînée de mort à travers deux continents, et échappant à des assassins professionnels – quand ils ne les liquidaient pas. Si on avait fait un film de cette histoire, Krestyanov aurait bien vu Tom Cruise dans le rôle principal, mais aurait trouvé le scénario parfaitement invraisemblable...

— Des conneries !

— Monsieur ?

Krestyanov cligna des yeux, constatant avec surprise qu'il avait parlé à voix haute. Lukasha le regardait, l'air interrogatif, le AKSU posé sur ses genoux.

— Ce n'est rien, Nikolai, répondit Krestyanov. Peut-être que je deviens fou.

— C'est à force de rester enfermé ici, affirma Lukasha en battant l'air d'une de ses larges mains pour désigner le petit appartement. Nous devrions aller attendre à l'aéroport, peut-être même dîner en chemin. Quelle différence, si nous ne dormons pas ici ? Il y a des salons de

repos, à l'aéroport.

— Tu as raison, bien sûr, approuva Krestyanov.

Ils avaient déjà préparé leurs bagages et n'avaient rien d'autre à faire que laisser les cerbères mettre leurs valises dans la voiture et les conduire à l'aéroport. Ils seraient obligés de laisser leurs armes dans la voiture, mais ça n'était pas un problème. Les aéroports allemands étaient connus pour leur sécurité.

— Nous y allons, alors ? demanda Lukasha.

— Pourquoi pas ?

— Dieu merci !

Le géant se leva et désigna le garde de la tête.

— Je vais lui dire d'appeler deux de ses copains pour qu'ils viennent prendre les bagages.

La chose ne fut pas du goût du garde du corps qui s'empourpra, le visage plissé par la contrariété.

— J'ai des ordres, monsieur.

— Tes ordres ont changé, lui annonça Krestyanov.

— Je dois demander à M. Berghoff.

— Vas-y, demande-lui, fais ton devoir !

Krestyanov désigna une petite table et ajouta :

— Le téléphone est là.

— J'ai pour instruction de ne pas le déranger, dit l'autre, qui paraissait de plus en plus embarrassé.

— Quel dilemme ! Demander ou ne pas demander... Je t'annonce que mon ami et moi nous allons partir incessamment, que tu viennes avec nous ou pas. Pour ma part, je pense que Berghoff serait déçu d'apprendre que tu nous as laissés nous rendre seuls à l'aéroport...

Le flingueur comprit qu'il était coincé. Maugréant, il hocha la tête en signe d'assentiment.

— Je vais demander de l'aide.

Cinq minutes plus tard, ils étaient sur le départ, avec deux Allemands pour porter les bagages tandis que Krestyanov prenait sa mallette. Lukasha assurait les arrières, le AKSU caché sous son long manteau noir. Cela lui faisait du bien de bouger, même si leur destination immédiate signifiait qu'ils allaient être de nouveau enfermés, qu'ils allaient encore devoir attendre. Au moins seraient-ils plus près du départ et dans un lieu public gardé par les forces de l'ordre. Le fait de quitter son appartement semblait avoir libéré Vassily Krestyanov. Il éprouva le besoin presque enfantin de sourire tandis qu'ils rejoignaient en troupe l'ascenseur. Lukasha se pencha pour presser le bouton, et ils attendirent, écoutant les câbles vibrer et s'entrechoquer dans la cage d'ascenseur.

Ce que Krestyanov n'entendit pas, ce fut le bruit étouffé d'une porte, toute proche, donnant accès à l'escalier de service, une porte qui

s'ouvrait et se refermait. Un léger mouvement, à l'extrême périphérie de son regard, alerta pourtant le Russe.

Se tournant sur sa gauche, il vit un inconnu qui se tenait au milieu du couloir, levant une sorte d'arme automatique avec un gros réducteur de son au bout du canon.

— Je suis ravi que vous soyez réunis, dit l'inconnu en anglais, un sourire aux lèvres. Parce qu'il est l'heure de payer la note.

CHAPITRE XIV

Le premier garde s'était montré imprudent. Le deuxième, plus vigilant, ne fut toutefois pas assez vif pour sauver sa peau. Bolan le repéra en sentant une odeur de tabac, qui le guida jusqu'à trois mètres derrière lui.

Il aurait juré que rien n'avait pu alerter le garde – pas de bruit, même subtil ; aucune ombre pour le trahir dans les ténèbres de la nuit –, et pourtant, le pourri comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal, il le sentit. Il avait même commencé de se retourner et allait récupérer son arme, quand la lame du poignard de Bolan passa sous la ligne de sa mâchoire et laissa échapper un flot pourpre.

Le garde tituba, ses jambes se dérobèrent, et il s'effondra lentement, retenu par l'Exécuteur. Il pressa sa main gauche sur sa gorge ouverte, comme pour retenir la vie qui s'enfuyait ; la droite, fermée sur son poing vide, s'agita brièvement, avant de se relâcher. L'arme était à vingt centimètres de lui ; pas un instant il n'avait eu la possibilité de s'en saisir.

Comme le Guerrier finissait de longer le périmètre sans avoir croisé d'autre sentinelle, il en déduisit que le reste de la troupe devait se trouver à l'intérieur, en protection rapprochée du patron. Il y aurait forcément d'autres flingues. Comment imaginer que Tolya Valerik voyageait avec seulement deux gardes armés, et postés tous les deux à l'extérieur !

D'où la question : combien en restait-il ? La réponse, à vrai dire, ne ferait aucune différence. Tolya Valerik était l'homme à abattre, et le Guerrier continuerait d'avancer, sans se soucier des forces en présence. Mais rien ne lui interdisait de mettre toutes les chances de son côté et de ne pas jouer les kamikazes.

Sa meilleure approche se ferait clairement par la véranda, là où les portes-fenêtres offraient une défense minimale contre d'éventuels intrus. Il pouvait briser la vitre, tirer à travers s'il le fallait, mais cela ferait du bruit et, qui plus est, il foncerait vers l'inconnu. Il n'y avait aucune lumière dans la pièce qui donnait sous la véranda : si des flingueurs s'y trouvaient, leurs yeux avaient eu le temps de s'habituer à

l'obscurité. Ils pouvaient observer ce qui se passait dans le jardin, repérer des cibles, ouvrir le feu – alors que Bolan, lui, était incapable de dire avec certitude s'ils étaient là.

Il avait donc besoin d'une diversion, quelque chose pour attirer leur attention de l'autre côté de la maison. Deux voitures étaient stationnées devant, se rappela-t-il. Il ne lui fallut qu'une minute pour les atteindre, s'accroupir entre une BMW et une Mercedes. Le réservoir de la seconde était équipé d'une fermeture électronique, mais il eut plus de chance avec celui de la BM. Aucune alarme ne se déclencha quand il souleva le couvercle et dévissa le bouchon.

Sans hâte, il prit dans une des poches de sa combinaison noire un bout de mèche lente et inséra une des extrémités dans le réservoir de la voiture.

Il boucha l'ouverture avec de la gaze provenant de sa trousse de premiers secours, sortit un briquet de sa poche, le tint de façon à ce qu'il ne soit visible d'aucune des fenêtres faisant face aux véhicules, et il l'alluma. La mèche rougit puis grésilla, et le feu sans flamme se mit en route. Bolan s'éloigna, sans quitter les fenêtres des yeux tandis qu'il rejoignait en courant la véranda.

Combien de temps avant que le réservoir s'enflamme ? Vu la longueur de la mèche, il devait compter une bonne dizaine de secondes.

Quand elle survint, l'explosion dépassa en importance les attentes de Bolan. L'onde de choc fit vibrer les fenêtres de la maison, et très vite, une odeur d'essence et de caoutchouc brûlé flotta jusqu'à ses narines. Il avait encore les oreilles emplies de l'écho de la déflagration quand une deuxième explosion se fit entendre : la Mercedes, léchée par l'essence en flamme, venait d'exploser à son tour ! Il entendit alors des voix s'élever dans la maison. Les soldats de Valerik se précipitaient tous vers l'avant, laissant le terrain libre au Guerrier.

Il se redressa et traversa le patio, vers les portes-fenêtres. Si jamais il y avait des flingueurs embusqués derrière, c'était le moment ou jamais pour eux d'ouvrir le feu. Mais rien ne se passa, et Bolan en conclut que sa ruse avait pleinement joué son rôle.

Les portes-fenêtres seraient fermées, bien sûr. Il le savait, mais il essaya quand même, juste pour confirmer son intuition. Mais il voulait continuer à profiter de l'effet de surprise et entrer sans bruit, tandis que ses ennemis étaient rassemblés à l'avant de la maison. Plus ils tarderaient à comprendre d'où venait la menace, plus l'Exécuteur aurait de chances de les avoir et de se sortir de là vivant.

Au lieu de tirer dans la serrure, il sortit d'une poche de poitrine le petit passe électronique imaginé par Herman « Gadgets » Schwarz et prit les quelques secondes nécessaires à l'ouverture. Un battement de cœur plus tard, il était dans un petit salon sommairement meublé,

plongé dans l'obscurité, et en fouillait du regard tous les recoins.

Rien.

Il y avait deux issues, en plus du patio, et Bolan choisit celle qui semblait conduire là où ses ennemis s'étaient dirigés, vers l'avant de la maison. Il y avait de la lumière, devant lui, des voix étouffées...

Il franchit la porte et se retrouva dans un couloir qui traversait toute la longueur de la maison, mais coupé perpendiculairement par un vaste hall tout en longueur. Il était sur le point de se joindre à la fête quand un bruit de pas étouffés lui fit tourner la tête vers la droite.

Le flingueur devait dormir et avait été réveillé par l'explosion des voitures. Plus lent que les autres, il ne portait rien d'autre qu'un pantalon tenu par des bretelles et des chaussettes. Il avait un pistolet-mitrailleur dans la main droite et sa chemise à carreau sur l'épaule gauche.

En voyant Bolan, il laissa tomber la chemise et ouvrit le feu, à une distance d'environ six mètres.

Au moment où Suzanne lança son attaque désespérée contre le flingueur russe, Johnny comprit qu'ils avaient une chance de s'en sortir. Les types qui se tenaient devant lui furent un instant distraits, incapables de ne pas regarder vers Suzanne alors qu'elle se débattait contre son gardien.

Mais d'abord, il devait se charger des ailiers planqués dans les buissons.

Il eut l'impression que les deux types faisaient feu en même temps, de part et d'autre de lui. Ils avaient assez d'expérience pour s'être placés de sorte à ne pas se tirer dessus. Lui s'était jeté au sol et avait tourné sur le dos pour répliquer avec l'Uzi. Sur la gauche, d'abord, parce qu'il avait maintenant une idée de la position de ses ennemis – deux hommes qui tiraillaient depuis les broussailles, à environ six mètres devant lui.

Alors que les projectiles fendaient l'air au-dessus de sa tête, il localisa un canon et les flammes qu'il crachait, et lâcha une courte rafale. Sans attendre de voir le résultat, il roula sur lui-même et fit de nouveau feu. Un des flingueurs lâcha un glapissement aigu de douleur, et les deux hommes cessèrent de tirer. Johnny, pour autant, n'était pas certain d'en être débarrassé.

Tant pis. Il devait prendre avantage du moment tant qu'il durait. Il glissa donc sur le dos, prenant garde à conserver ses épaules au plus près du sol au lieu de se redresser, car des balles sifflaient toujours à une trentaine de centimètres au-dessus de sa tête. Depuis qu'il s'était laissé tomber, les tueurs restants avaient dû perdre toute idée de sa position réelle.

Il était impossible pour Johnny de faire le décompte des cartouches

qu'il utilisait tandis que l'Uzi faisait entendre son staccato. Il avait toutefois une vague idée et pressait la détente pour de très courtes rafales. Il manqua une première cible mouvante et grise dans le noir de la nuit et dut recommencer. Le temps qu'il ait réussi son coup, Suzanne avait laissé échapper un cri de douleur, quelque part dans le noir.

Shit !

Johnny fit une pause quand un deuxième flingueur, sur sa droite, devint nerveux et sortit du couvert en courant, comme s'il voulait en finir en tirant à bout portant. C'était idiot de sa part, même s'il avait repéré sa cible et que ses balles labouraient le sol à une dizaine de centimètres du visage de Johnny.

Sans bouger d'un pouce, celui-ci laissa l'Uzi prendre les choses en main : une nuée de Parabellum s'envola à la rencontre du flingueur alors qu'il se trouvait à moins de cinq mètres. Les balles lui cisaillèrent les genoux, puis les cuisses, avant de labourer le ventre et le torse. Le pourri laissa échapper son fusil encore fumant et tomba, une expression hébétée sur son visage sans vie.

Aussitôt, Johnny se leva d'un bond pour affronter les derniers soldats. L'un d'eux était déjà en position de tir, visant avec un AK-47, quand les dernières balles de l'Uzi lui arrachèrent une partie du visage dans un jet pourpre et le repoussèrent en arrière, dans les ténèbres.

L'enquêteur privé lâcha l'Uzi qui tomba sur sa hanche, toujours suspendu à son harnais, et se saisit du CZ-75. L'arme était un pistolet double action, et il n'eut pas besoin de tirer le chien vers l'arrière tandis qu'il repérait ses cibles et s'efforçait de compter les silhouettes en mouvement.

Trois.

L'une d'elles était Suzanne. Mais laquelle ? Il n'y avait qu'une façon d'être sûr : laisser l'ennemi tirer en premier.

Comme s'il lisait dans ses pensées, l'un des tueurs fit parler son arme automatique. Mais, pensant anticiper un mouvement de l'adversaire que Johnny ne fit pas, il lâcha une rafale qui manqua son but d'un bon mètre. Avant que le flingueur ait pu rectifier sa position, Johnny tira une mini-rafale de deux coups, et l'autre se retrouva couché au sol tandis que les dernières balles de son pistolet-mitrailleur hurlaient vers le ciel en pure perte.

Il y avait encore deux silhouettes debout, et Johnny était maintenant assez près pour distinguer certains détails. Un reflet de la lune sur des cheveux blonds ; un crâne chauve et luisant derrière Suzanne ; un pistolet s'agitant quelque part entre les deux cibles, les menaçant tous deux.

— Très impressionnant, je dois dire, déclara le tueur glabre, comme si le combat était terminé.

L'ignorant, Johnny s'adressa à sa prisonnière.

— Tout va bien, Suzanne ?
— Tue-le ! lança-t-elle. Au nom du ciel, vas-y !
— Détends-toi, lui répondit Johnny, ou tu vas encore t'évanouir comme la dernière fois...

Suzanne saisit aussitôt la perche qu'il lui tendait. Elle se raidit dans les bras de l'homme qui la retenait, puis relâcha tous ses muscles, sa tête tombant vers l'avant, le menton sur la poitrine. Le chauve fut entraîné dans le mouvement et fléchit les genoux avec un temps de retard. Deux balles s'engouffrèrent là où aurait dû se trouver la ligne de ses cheveux, en pleine tête, et il s'écroula sur l'herbe avec Suzanne.

Tolya Valerik entendit la fusillade derrière lui et comprit aussitôt que cela venait de l'intérieur de la maison. Il eut l'impression que son sang se glaçait. D'une manière ou d'une autre, les salauds l'avaient encerclé. Il était cerné, sa limousine, dehors, était en flammes. Soudain, les fragments éclatés de sa vie commencèrent à défiler devant ses yeux.

— Tolya !

La voix bourrue, familière, transperça le brouillard de panique qui l'avait envahi. Des mains fortes lui agrippèrent les épaules, le secouant comme s'il était un enfant.

— Tolya ! On n'a pas le temps !

Il cligna des yeux et dévisagea Anatoly Bogdashka, finit par reconnaître son ami, et vit la détermination féroce qui animait son visage.

— Pas le temps..., répéta Valerik, comme en écho.

— Oui, c'est ça ! fit Bogdashka avec force. On doit y aller, tout de suite ! La voiture...

— Les voitures sont en feu, Anatoly ! Tu ne vois pas ?

— Les voitures de soutien, bon Dieu ! Dans la grange, Tolya !

La grange...

Bien sûr ! Valerik se trouva honteux pour l'accès de panique débilisant qu'il venait de connaître. Comment pouvait-il oublier un élément si évident à sa survie au moment où il en avait précisément besoin ? C'était humiliant, c'était...

— Est-ce que tu viens, bon sang ?

— J'arrive.

Il suivit Bogdashka jusqu'à la porte, puis hésita quand son lieutenant sortit sans hésiter en direction des deux véhicules embrasés. Il y avait sûrement des tueurs en train de les attendre, l'arme à l'épaule, prêts à tirer dès qu'il aurait fait deux ou trois pas dehors. S'il sortait...

Sauf qu'aucun projectile ennemi n'était venu faucher Bogdashka. Aucun coup de feu n'avait été tiré depuis les ténèbres, derrière les carcasses en feu de la Mercedes et de la BMW. En fait, s'avisa Valerik, les seules détonations qu'il entendait provenaient de l'intérieur de la

maison elle-même. C'est-à-dire derrière lui !

Valerik n'avait toujours pas franchi le seuil ; il hésitait, tiraillé entre le besoin de se prouver qu'il était toujours un homme et une détermination farouche à survivre au prix même de sa dignité. Si jamais on le voyait encore en train de s'enfuir...

Bogdashka le saisit par le revers de sa veste et lui fit dévaler les marches du porche pour rejoindre le jardin. Valerik ne se débattit pas, il se dit qu'il avait les yeux noyés de larmes à cause de la fumée âcre qui emplissait l'air. Il n'y avait aucune honte à sauver sa peau !

Dans la maison, les combats s'intensifiaient, et Bogdashka entraîna Valerik en direction de la grange. Si on lui avait posé la question, le Russe aurait parié que les hommes qu'il laissait derrière lui n'auraient jamais l'occasion de raconter leur histoire à qui que ce soit. Ils n'en auraient pas la possibilité.

— Il est en train de les tuer tous ! lâcha-t-il soudain.

Pour lui, sans qu'il sache pourquoi, il ne faisait plus aucun doute qu'il ne s'agissait que d'un homme. Un homme dont il ignorait tout. Pour savoir qui il était, il n'avait qu'à s'attarder un peu. Il aurait la réponse à ses questions en même temps qu'il exhalerait son dernier souffle. Cette idée le terrifia.

— Il vaut mieux que ce soit eux que nous ! lança Bogdashka. Allez, bon Dieu !

Deux voitures se trouvaient dans l'ancienne grange : une Porsche et une Range Rover, la première sélectionnée pour sa vitesse et l'autre pour sa robustesse. Sans un mot, Bogdashka s'installa à bord de la Range Rover et fit démarrer le moteur. Valerik, un peu à la traîne, dut se dépêcher de contourner le véhicule pour monter. Son lieutenant était capable de partir sans lui !

De l'autre côté du jardin, derrière les carcasses des deux voitures en feu, Valerik vit un grand homme vêtu de noir sortir de la villa, un pistolet automatique en main. Avant qu'il ait eu le temps de parler, et d'avertir Bogdashka, la voiture était déjà en mouvement, effectuant un demi-tour pour essayer de mettre la grange entre la maison et eux s'ils en avaient le temps.

Une balle transperça la lunette arrière de la Range Rover, frôla le visage de Valerik et cisaila le rétroviseur intérieur avant d'aller creuser un trou de la taille d'un poing dans le pare-brise.

— Va te faire foutre ! hurla Bogdashka, comme un fou, en frappant sur le volant. On t'a eu, enculé ! On est vivants !

« Soit, pensa Valerik, mais pour combien de temps ? »

Deckard les avait coincés.

Il y avait là Vassily Krestyanov, avec le géant qui lui servait de chauffeur, ainsi que deux soldats qui pouvaient n'être qu'une partie des

hommes affectés à la sécurité du Russe. Tels quels, chargés de bagages, ils ne lui seraient pas d'une grande utilité.

C'était parfait.

Deckard avait rechargé son arme en montant, afin de ne pas affronter ses adversaires avec un chargeur en partie vide. L'Ingram brûlait dangereusement vite ses munitions.

Maintenant qu'il avait ces salauds en face de lui, et que Krestyanov se décidait enfin à se tourner vers lui, Deckard goûta pleinement l'expression du Russe.

— Je suis ravi que vous soyez réunis, lança-t-il, un sourire aux lèvres. Parce qu'il est l'heure de payer la note.

Krestyanov avait une mallette dans la main gauche, et rien dans la main droite. Le géant, lui, avait les mains vides, ce qui parut étrange à Deckard, de même que la façon dont il se tenait, ses immenses épaules voûtées, son bras droit de travers, serré contre lui, comme s'il portait sous son manteau un ballon de football américain pour aller l'aplatir dans l'en-but adverse... un ballon de football, ou autre chose.

Deckard était concentré sur le géant quand Krestyanov fit un mouvement. Sauf que, au lieu de se saisir d'un flingue, il agrippa l'homme le plus proche et le poussa devant lui, comme un bouclier. À cet instant, le géant sortit une arme automatique compacte de sous son manteau, et se mit à tirer, d'une main, sans se soucier de viser.

Une illustration idéale de la façon dont un piège parfait pouvait tourner à la catastrophe.

Reculant face à la gueule enflammée de ce qui était une Kalachnikov ultra courte, et utilisant la porte coupe-feu comme bouclier, l'homme de la C.I.A. pressa la détente de l'Ingram et vida le chargeur en une seconde et demie. Il vit le bouclier humain de Krestyanov tressauter violemment tandis qu'il se prenait les balles, mais les projectiles de Deckard ne parvinrent pas à réussir un « deux-en-un ». Si les impacts firent chanceler Krestyanov, il garda bien en main ce qui n'était plus qu'un cadavre, reculant vers l'ascenseur dont les portes venaient de s'ouvrir.

Merde !

Deckard récupéra un chargeur plein et se débarrassa du vide. Les deux porteurs de valises étaient au sol, découvrit-il. Une sorte de victoire, même si l'un d'eux bougeait encore et cherchait une arme dans sa veste souillée de sang. Deckard le laissa faire et préféra viser le géant, vidant vers lui la moitié de son deuxième chargeur.

Mais l'autre, incroyablement rapide malgré sa taille, parvint à rejoindre l'ascenseur et à plonger pour se glisser entre les portes. Il trouva même le moyen de balancer une dernière rafale avec son AK, et Deckard sentit des projectiles brûlants sonner violemment contre le battant métallique.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent. Le flingueur blessé, à quatre pattes, chercha à attraper la jambe de Deckard, mais celui-ci utilisa le Glock pour l'achever, d'une balle en pleine tête, et il poursuivit son chemin.

Il était trop tard, il le savait, mais il devait quand même essayer. S'il pouvait ne fût-ce que tirer encore une fois sur Krestyanov, mettre une seule balle sur vingt-deux dans la cible, il pourrait racheter son fiasco. Mais non ! Il avait tout faux.

Empruntant de nouveau l'escalier de service, sautant, rebondissant, risquant à chaque marche de se casser une jambe, heurtant rudement les murs chaque fois qu'il atteignait un palier, il avait seulement parcouru la moitié de la descente jusqu'au rez-de-chaussée que ses oreilles tintaient, et il avait la vague impression qu'on l'avait tabassé à coups de batte de base-ball.

Dans l'avant-dernière volée de marches, il trébucha, partit vers l'avant et plongea jusqu'au palier suivant sur lequel il atterrit, à moitié assommé. Malgré son état, il se dit qu'il avait eu de la chance de ne pas s'être pris l'Ingram en pleine tronche. Il parvint tant bien que mal à se redresser, sans plus trop avoir la conscience du temps, et descendit comme il put les ultimes marches, pour enfin déboucher dans le hall de réception où flottait une odeur de poudre.

Les portes ouvertes de l'ascenseur semblaient le narguer.

Le réceptionniste, lui, le fixait, abasourdi. Deckard caressa une fraction de seconde l'idée de le descendre, puis laissa tomber. Il passa devant lui d'un pas traînant pour rejoindre la rue. Une voiture lui montrait ses feux arrière, déjà trop loin pour qu'il imagine pouvoir la suivre, encore moins la rattraper. Il avait foiré son coup, alors qu'il avait toutes les cartes en main...

— Je n'arrive pas à croire qu'on les a tous les deux laissés s'échapper ! maugréa Deckard en secouant la tête, les yeux fermés et le visage crispé dans une grimace de douleur. Et Keane... Je ne sais même pas où il est passé celui-là ! *Shit !*

— Nous avons merdé, dit Bolan. Sauf Johnny.

Assise sur le lit avec son protecteur tout près d'elle, Suzanne ne semblait pas au mieux de sa forme. Elle souffrait de quelques écorchures et contusions. Mais, à côté de Deckard – qui était noir et bleu, comme s'il avait été tabassé à mort, et emmaillotté de gaze et de sparadrap pour fermer la blessure en s'étonnant qu'il avait au côté –, la jeune femme semblait assez fraîche et pimpante pour gagner un premier prix de beauté.

— J'ai eu de la chance, affirma Johnny. Et Suzanne a été géniale. Deckard s'éclaircit la gorge.

— Vous avez dit que ces types avaient pour chef un chauve, c'est ça ?

Suzanne et Johnny hochèrent la tête d'un même mouvement.

— Il n'était pas seulement chauve, expliqua Suzanne, il semblait totalement glabre.

Ce fut à Deckard de hocher la tête.

— Ouais, je vois qui c'est. C'est lui que j'ai vu dans le beergarten, avec Krestyanov et son animal de foire. Il m'a fallu du temps pour envoyer le signalement à Langley, mais j'ai fini par avoir une réponse.

— Et alors ?

— Manfred Berghoff. Un ancien de la Stasi, ce qui expliquerait son lien avec Krestyanov.

— Et pour le géant ? demanda Bolan.

— Nikolai Lukasha. Il semblerait qu'il travaillait déjà avec Krestyanov du temps où celui-ci appartenait au K.G.B. Quand il est parti, l'autre a suivi. Il n'avait évidemment pas le physique requis pour les missions secrètes mais, pour le reste, il ne rechignait pas à la tâche. Il a passé pas mal de temps à la Lubyanka, où il menait les interrogatoires. Dire que je l'ai laissé filer...

— Vous aurez une autre chance, promit Bolan. À moins que vous ne laissiez tomber.

— Vous rigolez ?

Deckard essaya bien de sourire, mais il n'y parvint pas.

— Vous me dites quand et où, et je serai là.

— Il est bien là, le problème. Je comptais justement sur vous pour *nous* le dire – où et quand. On a moins de sources que vous, si vous voyez ce que je veux dire.

Deckard hochait la tête, visiblement sur le point de répondre, quand Johnny s'éclaircit la gorge de façon assez théâtrale.

— Avant de projeter un autre voyage, dit-il, nous devrions penser à Suzanne.

— Hé, mais je vais bien, messieurs ! lança l'intéressée. Je ne m'attendais pas à être enlevée, bien sûr, mais ça s'est bien passé, non ?

— Tout dépend de la façon dont on voit les choses, remarqua Bolan. C'est une bonne chose que vous soyez saine et sauve. Mais il aurait mieux valu qu'il n'y ait pas d'enlèvement.

— Évidemment, mais...

— Ce que je veux dire, c'est que si nous avons pu jouer en tandem...

Il désigna Deckard de la tête.

— ... une partie au moins de notre affaire serait à présent réglée.

— Hé, attends une seconde ! s'exclama Johnny, le visage soudain assombri par la colère.

— Non, Johnny, l'interrompit Suzanne d'une voix ferme. Il a absolument raison. Tout est ma faute. D'ailleurs, vous n'en seriez pas là, si je ne m'étais pas mis en tête de retrouver mon con de frère.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, expliqua Bolan pour couper

court. Vous nous avez mis sur un coup très important. Mais, maintenant, nous avons besoin d'une vision nette et aussi complète de toute cette histoire. Et une plus grande liberté d'action.

— Je comprends. Dites-moi juste quoi faire.

— J'aimerais vous trouver les papiers nécessaires pour voyager, que vous vous rendiez sur un terrain neutre et que vous vous y cachiez jusqu'à ce que cette histoire soit terminée, d'une manière ou d'une autre.

— La Suisse ? proposa Johnny.

Bolan haussa les épaules.

— C'est tout près. Pourquoi pas ? Avec de l'argent, et nous en avons, j'imagine que les Suisses ne poseront pas trop de questions. Et puis Deckard doit pouvoir régler facilement ce petit problème.

— Affirmatif ! Je conduis notre amie à l'ambassade américaine et ils s'occuperont très bien d'elle.

— Il ne vous reste plus qu'à me mettre dans l'avion, si je comprends bien, marmonna la jeune femme, furieuse.

Mais Bolan eut l'impression qu'un énorme poids quittait soudain ses épaules, et, malgré l'expression sinistre de son frère, il savait que Johnny devait éprouver le même soulagement.

— Très bien, dit-il. À présent, tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de localiser nos cibles.

— Ça ne devrait pas être un gros problème, observa Deckard.

— Vraiment ? fit Bolan, peu convaincu.

— Eh bien, si je m'en étais autant pris sur la tête que Krestyanov et Valerik, je crois que je ne penserais plus qu'à une destination, celle où je serais certain de trouver enfin un peu de sécurité.

— À savoir ?

— Je rentrerais chez moi, dit Deckard.

— La Russie ! s'exclama l'Exécuteur.

Un court silence suivit.

— Ce serait mon idée, oui, approuva Deckard. Du bortsch, ça vous tente ?

— Eh bien ! Vous me reparlerez de partir à la recherche d'un petit truand de banlieue, dit en riant le Guerrier. Mais, j'y songe...

Et se tournant vers son frère, il enchaîna :

— ... Cette affaire-là est bouclée. Pourquoi ne partirais-tu pas avec Suzanne pour la Suisse. La suite ne te concerne pas.

— Pas question ! D'ailleurs, tu as pu voir que je ne me débrouille pas si mal. Et puis, c'est quand même moi qui t'ai embarqué dans cette galère ! Pour finir, je ne serai rassuré que lorsque l'on aura débarrassé la planète de nos poursuivants, les assassins de Billy King.

Le Guerrier savait qu'il ne parviendrait pas à convaincre Johnny. Et, sans se l'avouer, il n'était pas mécontent que les circonstances les aient

fait se retrouver enfin...

FIN

